UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01000629 4

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

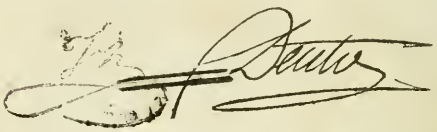
http://www.archive.org/details/parisdansledixne00jouh

PARIS

DANS

LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

Deux exemplaires de cet ouvrage ont été déposés à la Bibliothèque impériale. Tous ceux qui ne seront pas signés par nous, seront saisis.



HF
J8634P

PARIS

DANS

LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLE,

OU

RÉFLEXIONS D'UN OBSERVATEUR

Sur les nouvelles institutions, les embellissemens, l'esprit public, la société, les ridicules, les femmes, les journaux, le théâtre, la littérature, etc.

PAR PIERRE JOUHAUD, Avocat.

Son siècle fut empreint du sceau de son génie.
VOLTAIRE.

445024.
11-4-46

PARIS,
J. G. DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE DU PONT DE LODI, N° 3, PRÈS LE PONT-NEUF.
1809.

A LA FEMME

AIMABLE ET SENSIBLE

QUI UNIT AUX QUALITÉS

DE L'ESPRIT

TOUTES CELLES DU CŒUR,

A

ADÈLE J***,

COMME UN GAGE

DE LA PLUS TENDRE AMITIÉ.

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

Dans un ouvrage plein de verve et d'originalité, un auteur spirituel, en traçant le tableau des mœurs de Paris, a peint celles du siècle qui vient de s'écouler. Tour à tour plaisant et sévère, il badine avec le ridicule, et se sert, pour le confondre, de ses propres armes; ou, animé d'une juste indignation, il signale à la postérité les vices et les nombreux abus d'un siècle corrompu. Excité par la vue de tant de maux, trop souvent peut-être il s'exprime avec une amertume qui donne à son ouvrage la couleur trop uniforme d'une longue satire. L'homme sensible, il est vrai, dans ces temps malheureux, devait abandonner son ame à une juste indignation, lorsqu'il voyait un gouvernement sans énergie entraîner à sa perte un peuple généreux, et laisser, dans une funeste imprévoyance, se grossir l'orage qui bientôt devait éclater sur sa tête. De noires couleurs pouvaient seules alors s'offrir aux pinceaux de celui qui s'imposait la tâche de peindre les mœurs de cette triste époque. Et moi aussi j'essayai alors de faire entendre ma faible voix; vainement j'annonçai tous les malheurs qui nous menaçaient et que de généreux efforts pouvaient encore détourner : il fallait qu'un grand exemple fût donné

à l'univers ; aucune main assez puissante ne chercha à maîtriser les événemens ; et ceux qui devaient en être les victimes semblaient eux-mêmes en précipiter le cours.

Lorsque je publie cet ouvrage, fruit de longues observations, personne ne m'accusera sans doute de vouloir engager avec un homme, dont je reconnais d'avance toute la supériorité, une lutte inégale : plus qu'un autre peut-être j'ai joui des changemens heureux arrivés dans ma patrie, parce que plus qu'un autre j'avais souffert des anciens abus. Le seul désir de me rendre compte à moi-même des douces impressions que j'éprouvais, a donné naissance à cet ouvrage : ainsi, lorsqu'après avoir parcouru des sites sauvages, nos yeux rencontrent un paysage enchanteur, nous aimons à les y reposer, et nous trouvons un charme secret à interroger notre ame sur la douce émotion qu'elle ressent.

Quelle différence d'ailleurs entre les temps où nous sommes placés tous les deux ! l'un écrivait sous une monarchie chancelante, où le chef, sans vigueur, se livrait aveuglément aux conseils d'une foule de ministres faibles ou pervers ; il voyait l'Etat écrasé sous le poids de la dette publique, s'énerver encore par un luxe insultant ; de sages institutions remplacées par des abus intolérables ; une noblesse avilie traîner dans les cours son arrogante inutilité, et écraser de sa suffisance le mérite sans appui : insensiblement s'éteignait dans les cœurs ce noble amour de la gloire transmis par de dignes aïeux ; nos armées sans discipline, accoutumées aux revers, avaient perdu jusqu'au sentiment de leur force ; et ce nom français, jadis si res-

pecté, méprisé alors dans les cours étrangères, était déchu au-dedans et au-dehors de son antique splendeur. C'était du fouet vengeur de la satire que tout bon Français devait alors armer ses mains : ce fut une indignation vertueuse qui dicta les pages les plus éloquentes du *Tableau de Paris*. Combien est différente la position où se trouve aujourd'hui l'historien ! combien aussi elle est plus heureuse ! car la satire, quelque estimable que soit le motif qui l'inspire, doit être toujours pénible ; l'admiration, au contraire, ne rapporte à l'ame que de douces et agréables impressions ! A cette monarchie chancelante a succédé une dynastie brillante de force et de jeunesse ; au-dehors tout l'univers est rempli du nom français : presque toutes les nations de l'Europe, reconnaissantes envers la France, dont l'influence protectrice assure leur force et leur prospérité, se rallient autour de ce centre commun. Au-dedans, règne une éternelle paix ; et si le chef suprême de l'Etat règle le destin des empires, détruit ou relève les trônes, selon les intérêts des peuples, son génie protecteur plane toujours sur la France. Régnant sur un peuple généreux par la seule puissance des bienfaits, sûr de ce glorieux empire, il ordonne ; et, à sa voix, un monument éternel de sagesse et de profondeur s'élève, et pour la gloire du nouveau Solon, et pour le bonheur des Français : de profonds canaux sont creusés, de nouvelles routes se découvrent à l'œil du voyageur étonné ; et pendant que, dans sa haute sagesse, ce grand homme travaille à briser le joug honteux sous lequel une nation présomptueuse se flatte d'asservir l'univers, il répand dans toutes les branches de l'industrie nationale le

germe de la fécondité ; les manufactures sont protégées ; l'agriculture encouragée reprend sa première dignité ; chaque jour se développent les heureux effets de cette institution dont le succès ne pouvait être incertain chez un peuple pour qui l'honneur fut toujours le premier des besoins ; institution sublime qui offre à tous les mérites un encouragement, à toutes les gloires une récompense! De cette main protectrice qu'il étend sur les lettres, le prince décerne des honneurs, prodigue ses largesses : les esprits s'enflamment de l'amour de la gloire ; et, plein d'une noble confiance en lui-même, chaque Français se sent digne de remplir les hautes destinées qui lui sont réservées.

Ah ! lorsque, flétrie par des souvenirs douloureux, notre imagination se reporte involontairement vers le passé qu'elle accuse, avec quelle douce émotion elle vient se reposer sur le présent, où tout lui sourit, où tout la ranime ! Mais n'est-on pas tenté de croire qu'on se livre à ses prestiges trompeurs, lorsqu'on voit un seul homme, par le seul ascendant de son génie, faire naître l'ordre du sein de la confusion, arracher sa patrie du bord de l'abîme pour l'élever au faîte de la puissance, concevoir ces plans dont l'œil étonné ne contemple l'immensité que pour en admirer bientôt la prompte et savante exécution ? Pourquoi apparaissent-ils si rarement sur la terre ces hommes faits pour créer ou régénérer les empires ? la nature ne les enfante-t-elle qu'avec effort ? inépuisable et toujours la même dans ses productions physiques, n'a-t-elle dans son énergie morale qu'une fécondité passagère qui la condamne ensuite à une longue stérilité ?

L'histoire des peuples n'est presque toujours que

celle des scènes sanglantes dont ils ont été les victimes ; et peut-être l'univers ne renferme pas dans son immensité un seul point que le sang de l'homme, versé par son semblable, n'ait abreuvé. Souvent le saint amour de l'humanité, enflammant des esprits généreux, leur avait dicté des pages éloquentes ; mais le plan d'une paix universelle n'avait été jusqu'à ce jour qu'un doux rêve dont quelques ames sensibles avaient aimé à se bercer. C'était celui à qui la guerre n'avait jamais offert qu'une moisson de lauriers à cueillir, qui devait s'imposer cette tâche glorieuse ; mais au moment où il conçut cette pensée sublime, quels innombrables obstacles ne dut-il pas apercevoir ? Ce n'était, et il ne pouvait se cacher cette douloureuse vérité, ce n'était que par de grands sacrifices qu'il pouvait en épargner de nouveaux à l'avenir. Jouissons ici du grand spectacle qui nous est offert, car c'est ici que se dévoile l'ame tout entière du héros. Les plus grands princes, ceux dont le souvenir est une espèce de culte, se consacrèrent au bonheur de leurs peuples. Il en aura existé un qui, s'élevant au-dessus d'eux, aura encore mieux mérité de l'humanité. Ses idées se seront agrandies ; confondant dans ses vastes pensées et le présent et un avenir sur lequel régnera encore sa mémoire, il aura eu le courage d'acheter par quelques maux une félicité durable ; et, s'oubliant soi-même, au lieu de recueillir les bénédictions d'un peuple pour qui le présent est tout, il aura eu la grandeur d'ame de s'exposer peut-être aux plaintes inconsidérées de ce même peuple pour qui l'avenir n'est rien.

Et quel courage n'a-t-il pas fallu joindre à cette magnanimité pour contempler, sans en être intimidé,

tous les obstacles qui s'opposaient à ce projet généreux. Il fallait le détruire cet antique équilibre qui, donnant à chaque empire le même degré de puissance, faisait naître ces luttes terribles dont une égalité de force devait éterniser la durée; il fallait que l'Europe reconnût enfin un régulateur suprême; que, seule ame de ce grand corps, il dirigeât tous ses mouvemens, et ne le fît agir que pour le bonheur général. On dirait qu'une main invisible entraîna, malgré elles, toutes les nations de l'Europe à l'accomplissement de ces grands desseins; un esprit de vertige les arme contre la France: forcé de vaincre, ce peuple, déjà si formidable, voit chaque jour s'accroître sa puissance. Les nations, jadis rivales de sa gloire, sont obligées de recevoir ses lois. Déjà nous voyons sous son influence protectrice fleurir de nouveaux empires; encore quelques efforts, et le plus vaste des desseins, heureusement accompli, laissera enfin respirer l'humanité.

C'est de ce peuple régénéré, examiné sous les simples rapports de la société, que je vais essayer de crayonner les mœurs, les usages. Dans l'esprit général, dans les institutions nouvelles, on reconnaîtra l'impulsion donnée par un gouvernement fort et libéral; mais dans l'homme, on reconnaîtra toujours l'homme: le Français est brave, généreux, aimable; mais ces brillantes qualités sont mêlées de quelques défauts que je ne chercherai point à cacher. Ne faut-il pas que chaque peuple paie de quelque manière son tribut de faiblesse à l'humanité?

PARIS

DANS LE 19e SIÈCLE.

PARIS MÉTAMORPHOSÉ.

Deux philosophes de l'antiquité parvinrent par des routes différentes à une grande célébrité : l'un, dans sa folie, riait d'un rire inextinguible de toutes les sottises humaines ; l'autre, d'une humeur beaucoup moins gaie, pleurait et pleurait éternellement sur ces mêmes erreurs.

Ces deux grands hommes, ou, pour mieux dire, ces deux grands fous, ont eu dans tous les temps leurs imitateurs : nous avons encore aujourd'hui des Démocrites persiffleurs dont la philosophie rit de nos actions insensées, de nos ridicules projets, et de tristes Héraclites qui rembrunissent tous les objets des noires couleurs de leur imagination.

Vous voyez ce sombre misanthrope qui affecte une vertueuse sensibilité, quand il

ne fait que se livrer aux accès de sa mauvaise humeur; demandez-lui quelle est son opinion sur Paris : « Paris, vous dira t-il, est « un séjour affreux où tout doit épouvanter « l'homme de bien; ses yeux sont conti- « nuellement affligés du spectacle d'un luxe « effréné, ou de celui de la plus profonde « misère. Il voit le vice afficher son inso- « lente prospérité; et s'il veut trouver le « mérite vertueux, c'est dans les greniers « qu'il doit aller le chercher ».

Je préfère à la triste manie de cet impitoyable censeur l'engouement de cet optimiste qui approuve tout, applaudit à tout, et qui fait éclater à chaque instant les transports d'une continuelle admiration: ce luxe, objet des déclamations de nos moralistes, fait circuler par mille canaux la richesse publique, en même temps qu'il annonce le haut degré de civilisation auquel nous sommes parvenus; cette pauvreté, dont le spectacle afflige la sensibilité de nos philosophes, lui paraît nécessaire pour maintenir ces nombreux rapports et cette réciprocité de services que la société a établis entre ses divers membres. Condamne-t-on la perversité de nos mœurs, il criera à l'injustice, à la ca-

lomnie : nos mœurs, dira-t-il, valent celles de nos pères; si elles sont moins rigides, elles sont plus douces, plus polies ; colorant nos défauts avec art, nous savons tout embellir, tout jusqu'au vice même. Ce n'est qu'à Paris qu'on peut admirer cette variation continuelle de modes, ce flux et ce reflux de frivolités qui donnent à une grande cité le mouvement et la vie; il faut, dans une ville aussi ruineuse, que l'esprit se tourne et se retourne de mille manières différentes; il faut des folies, des ridicules même; tout cela forme un fond de comédie qui fait rire et qui occupe nos loisirs.

Heureux ceux qui peuvent, comme notre optimiste, entrevoir tous les objets à travers le prisme de l'illusion! aucune idée pénible ne modère l'enthousiasme que doivent leur inspirer les nouvelles merveilles qui chaque jour frappent leurs yeux. Applaudissons à cette prévention loin de la condamner, si c'est l'orgueil national qui la fait naître. Tout Français doit ouvrir son cœur à ce noble sentiment pendant si longtemps méconnu. Il doit l'éprouver plus fortement encore l'heureux habitant de cette vaste cité, où le monarque ne signale sa puis-

sance que par ses bienfaits, où le génie jouit de son triomphe, et où tout rappelle cette ville célèbre, cette patrie du courage, des arts, de l'héroïsme, cette Athènes enfin si justement vantée. Là, les mêmes hommes qui savouraient toutes les douceurs de la vie, se précipitaient avec ardeur, lorsque la voix de la patrie les appelait, au milieu des périls; vifs, légers, adorant le plaisir, ils étaient aimables et braves à la fois; dépouillée de sa grandeur passée, mais belle encore des souvenirs qui environnent son nom, cette superbe Athènes n'offre aujourd'hui au voyageur attristé que de rares vestiges de son antique splendeur; mais ne serait-on pas tenté de croire que cette cité célèbre sort de ses ruines, plus majestueuse encore? L'œil étonné ne voit-il pas revivre sur les bords de la Seine ces mêmes merveilles qu'on admirait dans la capitale de la Grèce? Et brillant d'une gloire encore plus éclatante, riche des nombreux trophées de nos victoires, la ville impériale ne ramène-t-elle pas les plus beaux jours de l'antique cité de Minerve?

Paris fut toujours l'objet des épigrammes de nos voisins jaloux; et cette capitale qu'ils

affectent de dédaigner, a cependant un charme invincible qui les attire en foule dans son sein. Ils veulent connaître le beau ciel de l'Italie; ils vont à Rome, parce que les monumens y portent une empreinte historique, et que les hommes aiment cette étude du passé dans des objets présens à leurs regards; mais la France peut seule leur faire oublier leur patrie: l'heureuse température de notre climat, la douceur de nos mœurs, nos manières affables; et plus encore peut-être la pompe de nos spectacles, la variété des plaisirs, la beauté de nos monumens, tout s'empare de l'admiration de l'étranger, et vaincu par notre valeur, il l'est encore par notre industrie.

Les arts sont les enfans de la paix, et on les vit rarement atteindre chez les peuples conquérans à cette hauteur qui annonce une longue prospérité; quel doit être l'étonnement de l'observateur lorsqu'il remarque que c'est au milieu des guerres suscitées à la France que Paris s'est embelli de ces nombreux monumens, de ces édifices somptueux dignes de la métropole du monde! Il applaudit à cet art magique qui a présidé à des changemens opérés avec cette rapidité

que le monarque met dans l'exécution des plans conçus par sa sagesse; il admire ces places agrandies, ces quais prolongés, ces aqueducs, ces canaux, ces portiques, ces ponts créés comme par enchantement; et parmi toutes ces merveilles qui proclament les bienfaits de la plus vaste puissance, ce qui doit surtout exciter la reconnaissance nationale, c'est le caractère d'utilité publique que portent tous les monumens; nous ne voyons s'élever aucun de ces édifices qui attestent l'orgueil ou les caprices d'un monarque; on ne cherche point à vaincre des difficultés presque insurmontables, et à renverser avec effort les obstacles présentés par la nature : on ouvre de vastes communications du centre aux extrémités de la cité impériale; des rues larges et bien percées remplacent les rues étroites et malsaines; de nombreuses fontaines éternellement jaillissantes entretiennent la propreté et la salubrité. Ces arcs de triomphe qui ornent nos places, ces superbes collections de statues et de tableaux, ne sont pas seulement des objets du luxe; ils étendent, ils propagent le goût des arts; ils enflamment le génie, et frappent notre imagination par un carac-

tère de grandeur et de beauté qui tend à élever nos idées et à polir nos mœurs.

Les monumens qu'on élève ne contribuent pas seulement à embellir la capitale; on songe à soustraire à l'indigence une foule d'ouvriers, et à assurer la tranquillité publique, en pourvoyant aux besoins des classes industrieuses. Aussi on ne voit jamais d'interruption dans les travaux publics; ici, on jette les fondemens de cet édifice dont l'utile destination sera appréciée par une cité industrieuse et commerçante; là, on construit de nouveaux quartiers; bientôt il sera élevé ce temple dont les voûtes sacrées retentiront de nos hymnes reconnaissans, ce Panthéon militaire qui doit perpétuer le souvenir des grandes actions de nos guerriers; bientôt aussi elles seront relevées les ruines fastueuses de ce vaste édifice si souvent interrompu et dont l'origine se perd dans la nuit des temps; de ce Louvre que François Ier essaya d'embellir, que Louis XIV voulut vainement achever, et auquel Napoléon, réalisant les projets de tant de rois, donne une magnificence digne de son règne.

LE PARISIEN DANS LE MONDE.

Considéré dans l'intérieur de sa famille, l'habitant d'une grande capitale doit rarement offrir l'exemple de ces vertus domestiques qui font le charme de la vie privée. Lancé dans le tourbillon des plaisirs, se livrant à ses passions, ou à une ambition qui ne semble les modérer que parce qu'elle offrira un jour les moyens de les satisfaire toutes, il vit dans une agitation continuelle, et son cœur ne s'ouvre que difficilement à ces douces impressions dont il méconnaît la puissance. Nous portons à Paris, dans la société, cette même légèreté, je dirais presque cette même insouciance dont notre vie domestique offre l'exemple. Persuadés que tout excès est dangereux, nous tâchons de mettre dans nos affections cette modération que l'on doit regarder comme la vertu du sage. Nous aimons avec promptitude, et ne nous attachons presque jamais. Habiles à cacher notre indifférence sous les dehors de la plus vive bienveillance,

nous éprouvons rarement le sentiment pénible de la haine ; notre animosité est passagère, et nos passions, soit en bien, soit en mal, n'ont aucun caractère de profondeur.

Il est rare qu'un Parisien ait un ami ; il n'en est pas moins l'homme du monde qui a le plus de connaissances. Il prodigue ses offres de service, il multiplie ses courtes visites, et va comme le vent, au risque d'écraser les piétons, pour parler du beau temps, de la pluie, ou du ballet qu'on donne le soir à l'Opéra. Il court, pour se dérober lui-même, les spectacles, les fêtes, les grandes réunions ; et souvent, dans le cours d'une année entière, il n'aura pas le temps de réfléchir pendant une heure. Tous ces mouvemens sans objet, tout ce bruit sans motif, toutes ces extravagances font le charme de sa vie : il roule avec délices dans ce tourbillon ; ses beaux jours se consument dans ces frivolités ; il voudrait que les années passassent comme des heures. Elle arrivera pourtant, l'époque où il gémira de la rapidité de leur cours ; car il en est, selon un observateur judicieux, de la vie comme de l'or. En a-t-on beaucoup, on en fait peu de

cas, on le prodigue ; on ne s'attache au monceau qu'à mesure qu'il diminue.

Les étrangers ne se bornent pas à nous reprocher cette légèreté, cette vivacité aimable qui nous caractérisent ; ils nous accusent de manquer de loyauté et de franchise. Il est vrai que notre extrême politesse et nos faciles protestations d'amitié donnent quelquefois à notre conduite l'apparence d'une adroite dissimulation : chacun cherche à tromper par de faux dehors ; et de l'impossibilité où l'on est de juger ceux mêmes avec lesquels on a de fréquentes relations, est née cette parfaite indifférence que nous avons les uns pour les autres. En garde contre ceux mêmes que nous appelons nos amis, nous paraissons placer dans le premier venu une entière confiance ; et, toujours prêt à douter des bonnes qualités qu'un homme peut avoir, nous feignons de lui accorder toutes celles qu'il n'a pas. Les vertus sociales qui honorent le plus l'humanité n'excitent que notre indifférence ; nous réservons toute notre admiration pour les qualités de l'esprit ; aussi voyez cet homme qui jouit d'une grande réputation de modestie : il avoue naïvement qu'il est

sensible, généreux; il parle de sa délicatesse, de sa probité. On lui permet de reconnaître en lui les plus belles qualités de l'ame, pourvu toutefois qu'il se taise sur celles de son esprit.

L'esprit du jour, cet esprit auquel on attache une si haute importance, s'attache à brillanter les pensées, à rechercher ses expressions; tantôt il joue légèrement sur les mots, ou aiguise une pointe délicate; tantôt il colore les idées du charme du sentiment. Il doit effleurer les objets sans les toucher; il apprend à parler de ce qu'on ne connaît pas, à déraisonner agréablement; il fait éviter l'ennui des longues discussions, et inspire souvent un heureux persifflage qui tient lieu de raisonnement.

L'esprit à la mode ressemble à un feu d'étincelles qui pétillent, brillent un moment, se dispersent et disparaissent.

Il existe un autre genre d'esprit qui est plus rare que celui-ci, dont on raffole moins, et qui paraît pourtant préférable à bien des gens; je veux parler de cet esprit aimable qui semble annoncer l'heureuse réunion d'un bon caractère et d'une imagination brillante; de cet esprit qui nous apprend

non pas à éblouir les autres, mais à les faire ressortir; qui nous porte à savoir nous oublier nous-mêmes, loin de chercher à éclipser ceux qui nous entourent. Un semblable esprit est le résultat d'une foule de points délicats qu'il est difficile de savoir saisir. Il ne faut pas seulement sentir avec finesse, il faut encore parler avec bonté : on vante le bel esprit, on vante et l'on aime l'esprit aimable; on se plaît à voir humilier l'un; l'autre se fait applaudir sans exciter jamais de jalouse rivalité.

LE PROVINCIAL A PARIS.

Celui qui, du fond de sa petite ville où il a lu quelque relation mensongère sur Paris, se décide à venir visiter cette célèbre capitale, cherche d'avance à se mettre en garde contre toutes les ruses qu'on ne manquera pas d'employer pour le tromper. Il est bien convaincu qu'il trouvera à chaque pas des gens qui conspireront contre sa bourse. Cette idée le tourmente pendant tout le voyage. Lorsqu'aux barrières il voit le conducteur de la diligence monter sur l'impériale pour veiller à la sûreté des paquets qui lui sont confiés, alors ses alarmes redoublent. Arrivé dans la cour des messageries, il regarde avec défiance ces hommes aux larges épaules qui l'entourent : déjà l'un d'entre eux a légèrement enlevé la lourde malle; il le suit d'un œil inquiet jusqu'à l'hôtel qu'on lui a indiqué. Le lendemain, il ne sortira qu'en tremblant pour porter les nombreuses lettres de recommandation dont il s'est chargé, et il sera tout étonné,

quand il rentrera, de trouver encore son porte-feuille dans sa poche, et sa montre dans son gousset.

Il ignore qu'il n'y a aucune ville de l'Europe où, proportion gardée, il se commette moins de vols qu'à Paris, parce qu'il n'y en a aucune où la police exerce une surveillance aussi active. Quand on pense au nombre immense d'habitans que cette ville renferme dans son sein, à tous ces étrangers qui y abondent; quand on jette ensuite les yeux sur tous ces malheureux que le contraste de leur misère et de l'opulence qui règne autour d'eux peut porter aux plus grands excès, et qu'au milieu de tant de causes de troubles on voit cependant les propriétés respectées, et les citoyens vivant dans une paix profonde, alors on admire le spectacle le plus étonnant que puisse offrir la civilisation, et on reconnaît toutes les ressources qu'un gouvernement peut trouver dans de bonnes lois pour le bonheur d'un peuple.

Il n'est aucune ville qui, comme Paris, ait la vertu de nous faire faire sur le néant de notre vanité de salutaires réflexions. Osmond et Ergaste restent dans la même

province ; le premier se fait appeler M. d'Osmond ; le second est un marchand estimable, mais peu fortuné. Tous les deux ont des rapports fréquens ; voyez-les cependant dans la rue : Ergaste cherche à saluer Osmond, qui affecte de détourner la tête. On voit qu'il craint qu'un salut affectueux ne fît croire aux passans qu'il est en intimité avec un homme pauvre.

Ils se rencontrent tous les deux à Paris ; Osmond prévient Ergaste, il lui serre amicalement la main, il l'engage à venir le voir, il lui rend même la première visite. Est ce qu'Osmond n'a plus la même vanité ? Est-ce qu'enfin il est convaincu qu'il peut, sans se compromettre, paraître l'ami d'un homme qui vaut au moins autant que lui ? Non : rendu dans sa province, ce sera toujours M. d'Osmond ; mais à Paris, perdu dans la foule, au milieu de tant de véritable grandeur, de tant d'immenses richesses, il a réfléchi pour la première fois de sa vie, et a su reconnaître qu'il était simple propriétaire de six mille livres de rente et d'un petit château.

Un orgueil déplacé est un vice inhérent à l'espèce humaine. L'amour des préférences,

fondées sur la naissance ou sur la fortune; exista dans tous les temps! Cette ligne de démarcation entre les rangs, suivie avec tant d'exactitude dans les petites provinces, est beaucoup moins marquée à Paris; encore existe-t-elle dans le cercle où se trouvent toujours les mêmes personnes; mais là, au moins, on sait se faire pardonner en quelque sorte, par des manières aimables envers tout le monde, les égards que l'on a pour le rang ou pour l'opulence.

Rien de plus insipide en général que la vie que mène à Paris l'habitant de la province. Il court les spectacles, les promenades, passe la moitié de la journée sous les galeries du Palais-Royal, fréquente les tripots par désœuvrement, ou s'expose à s'en retourner chez lui maudire pendant trois mois son funeste voyage.

Si un provincial, s'arrêtant devant chaque boutique de la rue Saint-Honoré, et restant en extase pendant des heures entières, la bouche ouverte, les yeux fixes, doit souvent faire sourire notre malignité, quel est le sentiment que doit inspirer à tout homme de bon sens un Parisien qui se trouve dans la province? Il promène sur tous les objets

un œil dédaigneux, cite Paris à chaque mot. Le conduit-on au spectacle, il parle de l'Opéra et des Français. Lui fait-on contempler un édifice, il vante le Louvre et les Tuileries. Il connaît tous les ministres, est intimement lié avec nos généraux; il connaît les principaux traits de leur vie, vous étourdit d'anecdotes supposées, et finit souvent par vous persuader qu'il est un grand personnage.

Observez que cet homme qui affecte des airs si dédaigneux est en général dénué, malgré le brillant de son esprit, de toute instruction solide. Le Parisien affecte par ton un grand enthousiasme pour les arts, et connaît à peine les chefs-d'œuvre qu'ils ont produits. Il est persuadé qu'en fréquentant les spectacles, les cercles, en lisant les journaux, il doit acquérir la science universelle. Habile à saisir la superficie des choses, il connaît un peu de tout, ne peut parler sensément sur rien, et se sauve par son impudence naturelle des petites humiliations que pourrait lui occasionner son ignorance.

Les habitans de la province ne sont point étonnés de ce mépris orgueilleux que croira

devoir affecter le plus petit marchand de la rue Saint-Denis. Ils sont persuadés qu'on doit tout trouver détestable chez eux quand on sort de Paris. Une grande capitale doit, il est vrai, avoir dans tous les genres des modèles d'une perfection à laquelle ne peut parvenir que bien difficilement une ville privée des mêmes ressources; mais savent-ils la connaître, cette perfection, ceux qui affectent un dédain si superbe? Celui qui veut être heureux, celui qui sait jouir, ne prend jamais dans les extrêmes ses points de comparaison : il ne brûle point sa bibliothèque après avoir lu Homère, et il admire les chefs-d'œuvre de notre architecture, quoiqu'il ait vu Saint-Pierre de Rome.

LES DIVERSES ESPÈCES

DE CHARLATANS.

Paris se divise en un nombre infini de classes distinctes les unes des autres par quelque nuance; mais les deux plus nombreuses sans contredit sont composées et des gens adroits qui cherchent à tromper les autres d'une manière plus ou moins honnête, et des gens crédules qui veulent bien se laisser tromper. Un auteur vous annonce qu'il va vous faire rire aux éclats, et les premières lignes de son ouvrage vous endorment; une vierge douce et timide vous jure devant les autels obéissance et fidélité, et un mois après cet ange de douceur se moque de vous, et prend un amant. Avez-vous un procès, votre avocat arrive; êtes-vous malade, votre médecin accourt; l'un vous garantit le succès de son éloquence, et il vous ruine; l'autre vous promet la santé, et il vous tue.

Il y a des charlatans de plusieurs es-

pèces : j'appelle de ce nom l'homme opulent en apparence qui vous éblouit par les détails d'une opération qui doit doubler ses capitaux, et vous emprunte cent mille écus qu'il ne vous rendra jamais; comme aussi celui qui, se contentant de prélever sur votre crédulité un impôt plus modéré, monte sur des trétaux, et vous vend la santé à vingt-quatre sous par paquet.

Les charlatans politiques pullulaient à Paris il y a trente ans; tel homme qui n'avait entendu le bruit du canon qu'à l'Opéra indiquait un moyen infaillible d'assurer la victoire à nos armées; on n'avait qu'à suivre ses conseils, et l'Europe entière était conquise. Tel autre indiquait un plan de finances qui devait sauver l'Etat; et pendant que celui-ci attendait avec confiance, dans le grenier où il avait conçu ses vastes pensées, la place de contrôleur-général, celui-là s'étonnait de n'avoir pas encore reçu le bâton de maréchal de France.

Ce fut toujours à Paris que les charlatans de toute espèce vinrent jouir de leur triomphe. Law ne pouvait enthousiasmer que des têtes parisiennes ; ce n'était qu'à Paris que Mesmer et Cagliostro étaient sûrs de sub-

juguer l'admiration ; n'est-ce pas encore vers Paris que MM. Gall et Feinaigle sont plus récemment accourus du fond de la Germanie ? et ne voyons-nous pas aujourd'hui M. Azaïz nous prouver, par un grand exemple, qu'un Français, quand il annonce quelque chose d'extraordinaire, peut être prophète dans son pays, quoi qu'en dise un vieux proverbe ; n'est-ce pas à Paris qu'il veut révéler la vérité universelle ?

Aucun peuple ne sait donc apprécier comme nous les merveilles du génie ; aucun n'est comme nous susceptible d'enthousiasme : tout nous étonne, tout subjugue notre admiration. En sortant de l'Athénée où nous avons dû beaucoup admirer, nous admirons encore dans la rue du Coq les caricatures de Martinet ; et M. Gall tâtant savamment un crâne n'est pas entouré d'une foule plus nombreuse, que le joueur de gobelet qui, au bas du Pont-Neuf, escamote légèrement une muscade.

Et c'est sans doute là, en dépit de tous les doctes étymologistes, ce qui nous a valu cette épithète de *Badauds* dont on nous a qualifiés. A dire vrai, nous avons une réputation de crédulité qui paraît assez mé-

ritée ; aussi voyons-nous bon nombre de gens habiles à tirer parti de cette disposition des esprits. Venez-vous à Paris pour solliciter une place, vous trouvez des femmes obligeantes qui vous parlent de leur intimité avec les ministres, de leur crédit à la cour ; elles vous donnent l'assurance de leur haute protection. Plein d'espérance, vous comptez les cent louis nécessaires pour disposer favorablement quelques agens subalternes ; des obstacles imprévus se présentent, il faut les renverser par quelques nouveaux sacrifices ; enfin, la place que vous deviez être sûr d'obtenir, est accordée à un de vos concurrens ; et lorsque vous voulez accabler votre protectrice de reproches, elle vous paraît plus désolée que vous-même, et, pour vous consoler, elle vous offre un dédommagement qu'elle semble accorder difficilement, et qu'il serait souvent dangereux d'accepter.

Victime d'un moment d'erreur, sentez-vous un poison destructeur circuler dans vos veines, lisez ces adresses dont des femmes complaisantes vous remplissent les mains ; de nombreux docteurs, *connus par leurs talens*, vous offrent leurs soins bien-

veillans, et vous promettent d'avancer une guérison prompte et sûre. Comptez-leur une somme déterminée, et ils tâcheront ensuite de parvenir, en huit jours, à concentrer dans votre sein, sous les apparences de la vie, le principe de mort qu'il renferme.

Avez-vous besoin d'argent, vous pourriez être embarrassé partout ailleurs; mais Paris offre des ressources infinies : parcourez les Petites-Affiches de la rue d'Argenteuil, de nombreux capitalistes offrent leurs fonds au public. Présentez-vous hardiment chez un de ces hommes obligeans, il vous parlera d'abord de la rareté de l'argent, de la difficulté qu'on éprouve à s'en procurer; lui-même n'aura dans le moment aucune somme disponible, cependant il pourra vous être utile, si vous lui permettez de prélever sur la somme qu'il vous fera prêter le modique intérêt de vingt-cinq pour cent, et si vous pouvez en outre lui donner pour sûreté de sa créance une hypothèque sur un immeuble de triple valeur.

Quel utile journal que celui des Petites-Affiches! on s'y occupe fort peu, il est vrai,

de politique et de littérature; le rédacteur se borne à copier le lendemain ce que ses confrères ont publié la veille ; mais en revanche, il insère soigneusement tous les avis, toutes les annonces dont on lui donne la note; là, le professeur de cours gratuit, qu'anime le noble désir de propager les lumières, peut, moyennant quatre liv. dix s., répéter, pendant trois jours de suite, aux bons Parisiens, qu'il donne la science, et ne la vend pas. Là, le rival des Very et des Naudet peut inviter les amateurs de la bonne chère à venir chez lui, faire pour vingt-quatre sous un excellent dîner ; c'est encore là qu'une fille honnête fait publier qu'elle est sage, jolie, qu'elle a dix-sept ans, et qu'elle désire se placer près d'une personne de l'un ou de l'autre sexe. Enfin c'est aux Petites-Affiches qu'un propriétaire a recours lorsqu'il possède quelque maison délabrée, quelque terre en friche dont il n'a pu se défaire à aucun prix. Pour quatre liv. dix sous, le rédacteur complaisant atteste que la maison est bien bâtie, bien distribuée, que la terre en friche est extrêmement fertile. Un acheteur se rend sur les lieux, les Petites-Affiches à la

main ; il cherche la précieuse propriété, vainement on la lui montre ; il ouvre de grands yeux, est prêt à se fâcher, et rentre chez lui presque tenté de douter de l'infaillibilité du plus véridique des journaux.

VOITURES.

Que faut-il pour se croire heureux à Paris? Est-ce une honnête aisance, une femme aimable, une réputation intacte? sera-ce une place honorable, ou bien ces qualités brillantes de l'esprit qui nous rendent l'ornement d'une société? Eh! non, non, toutes ces bagatelles contribuent au bonheur sans doute, mais elles ne le font pas. Avec tous ces avantages en effet, obtiendrez-vous une considération méritée? Lorsque, entrant dans un salon, un laquais officieux aura prononcé votre nom, verrez-vous la coquette, empressée de vous plaire, jeter sur la glace fidèle un regard inquiet? Chacun affectant une intimité glorieuse, s'empressera-t-il autour de vous? Pourrez-vous, devançant hardiment l'homme respectable par son âge ou par son rang, offrir la main à la maîtresse de la maison; et, choisissant la place que votre mérite aura marquée, oserez-vous vous asseoir sans façon à ses côtés? Gardez-vous

bien de cette présomptueuse audace ; elle ne sied qu'à l'homme privilégié, dont tout le monde, aussitôt qu'il paraît, doit reconnaître la supériorité ; à l'homme enfin à qui le ciel, pour accorder tous les mérites en un seul, donna.... une voiture.

Jadis, nous dit-on, une baguette magique pouvait opérer sur-le-champ les plus étonnantes métamorphoses ; je serais tenté de le croire, car je vois aujourd'hui une simple voiture, enchanteresse, toute puissante, produire des effets non moins extraordinaires. Voyez Orgon, à la tournure commune, aux manières gauches ; son maintien embarrassé décide la faible opinion qu'il a de lui-même ; qu'il parle ou qu'il se taise, sa timidité ou sa réserve réclament l'indulgence ; son honnêteté a quelque chose de servile ; soudain une hausse considérable dans les effets publics, non seulement le tire de l'embarras où l'avaient jeté de faux calculs, mais encore lui assure une immense fortune. Damis, son ancien camarade de collége, ignore cet heureux changement. Un soir, dans un cercle nombreux, il entend annoncer Orgon ; déjà il souffre de l'embarras de son

ami ; mais quel est son étonnement ! mis avec un goût recherché, un homme se présente d'une manière assurée, il honore l'assemblée d'une légère inclination ; et déjà placé dans un fauteuil près de la dame du lieu, il lui jure sa parole d'honneur qu'elle est tous les jours plus jolie : bientôt s'emparant de la conversation, il parle guerre, gouvernement, intérêt des peuples ; puis baissant tout à coup la voix, il annonce un secret que vient de lui confier un personnage du plus haut rang, son ami intime, et là-dessus il raconte mystérieusement une nouvelle que chacun a lue le matin dans son journal. Déjà un rire sardonique erre sur toutes les lèvres, chacun demande à son voisin s'il connaît notre personnage qui, trompé par sa vanité sur le motif du léger murmure qu'il excite, s'applaudit à lui-même, s'excuse d'être forcé de se retirer, et répond à quelques instances d'honnêteté *que la voiture l'attend.* A ce mot puissant, le calme renaît ; on s'étonne d'avoir pu juger un homme avec tant de légèreté, et Orgon, en se retirant, obtient de chacun un salut de haute considération.

Une voiture annonce au moins trente

mille francs de rente ; et encore faut-il, avec une pareille fortune, user d'une grande économie pour n'avoir pas de dettes à la fin de l'année. On n'évalue cependant qu'à six mille francs la dépense qu'occasionne une voiture, mais celle que l'on est forcée de faire pour soutenir le ton que l'on prend alors est incalculable : un équipage donne un rang, un nom qu'il faut soutenir. Table, logement, toilette, domestiques, tout chez vous doit afficher l'opulence. Pouvez-vous décemment, lorsque vous allez au spectacle, descendant d'un équipage brillant, aller vous morfondre *à la queue* pour vous disputer, avec une canaille venue à pied, un billet de six liv. douze sous? Non, il faut une loge louée d'avance ; et, fussiez-vous seul, le bon ton, votre voiture vous obligent de payer pour six. Pouvez-vous décemment encore étouffer à Paris pendant l'été, et n'est-il pas de rigueur d'avoir une maison de campagne, où vingt amis fidèles viendront chaque jour louer et vos jardins anglais et vos vins délicieux? Et lorsque votre chaste moitié vous présentera à la fin de chaque année le compte de son joaillier, irez-vous, mari ridicule, faire de fas-

tidieuses réflexions, et vous exposer à être la fable de la bonne société de Paris? Ne faut-il pas soutenir son rang, et voulez-vous que, pendant que Mesdames, M*** et N*** descendront, étincelantes de diamans, l'une de son léger cabriolet, l'autre de sa modeste demi-fortune, voulez-vous que votre épouse, forcée de rougir, démente par une mise modeste le luxe qu'affiche sa berline anglaise?

Une femme sur-tout sait parfaitement apprécier le mérite d'une voiture; fût-elle déjà parvenue à cet âge qui commande le respect, elle n'en est pas moins sûre de se voir alors entourée d'une cour nombreuse; une intrigue avec une femme à voiture est la seule que le suprême bon ton permette d'avouer; peu importe que la femme soit jolie ou laide, n'est-il pas d'ailleurs dans le second cas permis à un amant de prendre des distractions? Peu importe encore par quels moyens plus ou moins honorables, elle est parvenue à pouvoir dire: Mon équipage: elle en a un, c'est là le grand point. —J'ai connu une femme charmante qui rendait heureux un jeune homme qu'embellissaient les plus nobles qualités. Madame B***,

par caprice, ou par jalousie, avait tenté, mais vainement, d'enlever à son amie un amant jusqu'alors fidèle. Tendres regards, aimables agaceries, tout fut mis en usage, et le jeune homme ne se laissait point séduire par ce manége de la coquetterie. Pleine de dépit, mais encore plus affermie dans son dessein, madame B*** veut faire coopérer à sa réussite son bénévole époux. Elle redouble de tendresse pour lui, lui prodigue les noms les plus doux; émerveillé de cet excès d'amour, M. B*** se *repent* de s'être conduit avec une négligence coupable, et il se promet bien de réparer ses torts; ce n'était point là du tout ce que demandait la tendre épouse. Lorsqu'elle croit l'esprit de son mari bien préparé, elle fond en larmes, confesse qu'elle n'a pas de raison, et avoue enfin qu'elle sera malheureuse jusqu'à ce qu'elle ait une voiture. La femme d'un banquier aller à pied! elle est la seule dans Paris; toute la bonne société ne peut assez s'en étonner, et désormais elle est décidée à ne plus se présenter nulle part. Le mari résiste d'abord; sa femme le presse; enfin M. B***, excédé par les importunités de sa femme, et bien déter-

miné d'ailleurs à faire incessamment banqueroute, se rend à ses désirs. Les plus tendres sermens sont la récompense de cette preuve d'un amour bien réciproque; et le soir même, couverte de diamans, elle se rend, dans son équipage, dans une maison où elle devait rencontrer l'auteur de son secret martyre. Elle arrive avec fracas; chacun la traite avec de nouveaux égards; elle parle de ses chevaux, de leur légèreté, de la folie de ceux qui, maîtres d'une grande fortune, ne savent pas en jouir. Déjà le charme tout puissant opère sur notre jeune homme; il croit trouver dans madame B*** des charmes qu'il n'avait pas encore découverts; lorsqu'elle se lève, elle lui lance un tendre regard; entraîné par un mouvement involontaire, il lui offre la main, et.... le soir même, le perfide était à ses pieds.

Beaucoup de personnes, pour se dérober aux folles dépenses que nécessite une voiture, se servent d'un remise. On en trouve de fort élégans quand on les prend à l'année, et pour 5,000 liv. environ on se procure les mêmes douceurs, sans s'imposer les mêmes embarras; ceux qu'on loue au mois et à la journée décèlent ordinaire-

ment *le locatis*. Ces voitures sont d'une grande ressource pour les étrangers, pour les intrigans qui, avec les dehors du luxe, parviennent plus facilement à leurs fins, et pour les amateurs d'illusions, auxquels il est permis, moyennant un louis, de rêver pendant un jour qu'ils sont heureux.

CABRIOLETS.

Si j'étais lieutenant de police, disait Louis XV, *je défendrais les cabriolets.* Et moi, à la place de Louis XV, je n'aurais pas su peut-être faire un bon mot; mais j'aurais eu le bon esprit de porter une ordonnance qui eût infailliblement mieux valu. J'aurais voulu que *tout cabriolet allât, dans les rues, tout au plus au très-petit trot; que tout cabriolet allant plus vîte fût arrêté sans attendre qu'il eût occasionné quelque accident; et que, sur la simple déposition de quatre témoins, le maître fût condamné à payer une amende fixée, et assez forte pour lui inspirer, malgré lui-même, une sage prévoyance.*

Peut-on comparer un moment le léger désagrément qu'aurait une semblable mesure, avec les salutaires effets qu'elle produirait? Lorsque je vois, dans une rue populeuse, un cabriolet qu'emporte un cheval que le fouet excite, rouler avec rapidité au

milieu d'une foule nombreuse, je frémis et m'étonne toujours que tous les citoyens ne réclament pas contre un abus qui met chaque jour leur vie en danger. La police punit sévèrement ceux dont l'imprudence cause un événement malheureux; mais ne serait-il pas plus sage de prévenir le mal que de le punir. Eh! messieurs les petits-maîtres, qui croyez peut-être pouvoir, pour une somme légère, broyer impitoyablement vos semblables, le Champ-de-Mars, le bois de Boulogne ne vous sont-ils pas ouverts? Là, vous pouvez librement faire admirer la vitesse de vos chevaux anglais; mais, de grâce, cessez de prendre nos rues pour une lice ouverte à votre adresse; plaignez, au lieu de le renverser, le malheureux qu'une charge pesante accable, et qu'il soit permis à l'homme paisible de se rendre sans crainte où ses affaires l'appellent.

FIACRES, CABRIOLETS DE PLACE.

Il est une espèce de voitures qui jamais ne provoquera l'ordonnance que j'aurais exigée de Louis XV. Je veux parler des fiacres. Naturellement paisibles, les coursiers qui les traînent n'importunèrent jamais les piétons ; vainement les cochers les accablent de coups de fouet, leur pas n'en est pas moins modéré. Jadis peut-être l'honneur d'un équipage brillant, maintenant tristes et languissans, ils courbent leur tête vers la terre ; et, du moment où ils sont conduits sur la place jusqu'à leur dernière heure, leur vie n'est qu'un long assoupissement dont le bras le plus vigoureux a bien de la peine à les retirer.

Les chevaux, la voiture et le cocher, parfaitement en harmonie, ne forment aucune disparate. Les chevaux sont presque mourans ; la voiture est ordinairement dure ; le cocher toujours insolent, et le tout est le plus souvent d'une malpropreté repoussante.

Les places qui leur sont assignées et où ils doivent se tenir sont très-multipliées; ils sont forcés de marcher lorsque vous le leur ordonnez. N'oubliez pas, lorsque vous voulez faire plusieurs courses, de vous munir de votre montre; autrement le cocher aura la précaution de hâter le mouvement trop tardif de la sienne, et vous courrez grand risque d'être conduit à trois heures dans la maison où vous devez aller dîner à cinq. Indépendamment de la somme fixée, on donne ordinairement une légère gratification qu'ils regardent comme un tribut qui leur est dû, et qu'on ne peut leur refuser sans les entendre vomir un torrent d'injures. Vainement la police use contre eux de la plus grande sévérité; l'état d'ivresse presque perpétuelle dans lequel ils vivent leur fait oublier le lendemain la punition de la veille. Un numéro placé devant et derrière leurs voitures, sert à signaler à la police ceux dont on a à se plaindre.

Depuis quelques années les fiacres ont, dans les cabriolets de place, des rivaux redoutables. Ces cabriolets, que l'on distingue de ceux des particuliers par les numéros beaucoup plus grands qu'ont ceux-là, sont

ordinairement plus propres que les fiacres; le cheval en est meilleur, et les cochers sont plus honnêtes. Jaloux les uns des autres, les cochers de fiacres et de cabriolets, quand ils peuvent se nuire, n'en laissent pas échapper l'occasion; les premiers tâchent d'accrocher les seconds, qui, moins forts et plus généreux, se vengent en les devançant. Les gens pressés, et ils sont nombreux à Paris, applaudissent à cet esprit de rivalité, et cherchent à l'entretenir.

ISOLEMENT DES PARISIENS.

L'extrême politesse des Parisiens doit leur donner souvent l'apparence de la fausseté. Toujours offrant leurs services, prodigues de protestations, ils affectent une bienveillance toute particulière pour des gens qui ne leur inspirent que la plus parfaite indifférence. Vous arrivez à Paris du fond de votre province pour solliciter une place; recommandé à un homme puissant, vous avez été reçu avec la plus grande bonté. Votre protecteur se trouve avec vous, quinze jours après, dans la même société; vous l'abordez avec déférence, et hasardez quelques mots sur les retards que vous éprouvez. Prenant un ton affectueux, l'homme en place s'étonne de vos craintes; vos talens vous appellent à la place que vous demandez; il a déjà parlé à plusieurs amis, il pressera votre nomination. A ces mots, qui portent la joie dans votre ame, il s'éloigne, et demande à la première personne qu'il rencontre quel est votre nom.

Jouir, ou accumuler les moyens d'augmenter ses jouissances, voilà la seule affaire dont on s'occupe sérieusement à Paris. Comme on ne se voit qu'en passant, on cherche à embellir un moment aussi court, et à laisser de soi-même une opinion favorable. Voilà la cause de cette bienveillance qu'on paraît éprouver pour tout le monde; mais plein d'indifférence, au fond de son ame, pour tout ce qui concerne les autres, un homme arrange dans sa tête une partie de plaisir, pendant qu'à sa prière vous vous épuisez à lui détailler une affaire dans laquelle il veut vous être utile, et vous l'entendez un moment après déplorer, en jouant un boston, la perte d'un ami intime.

Celui qui a vécu, et qui, désenchanté de toutes ces brillantes illusions qui l'avaient d'abord séduit, juge le monde en homme qui l'a étudié, gémit de cet isolement qui lui fait chaque jour sentir la solitude du cœur. Epoux d'une femme aimable, père de nombreux enfans, il a douze domestiques à ses ordres; il compte cinquante amis toujours prêts à se confondre en protestations de dévouement, et il se trouve seul au milieu de tant de monde qui l'environne;

il sait que de tant d'amis, il n'en est pas un seul auquel il puisse confier son ame tout entière. Entraînés par leurs goûts, par leurs plaisirs, ceux que la nature a attachés à lui par les liens les plus doux sont lancés dans le tourbillon du monde; et si le hasard rassemble un moment cette famille dispersée, l'ennui seul présidera à cette réunion forcée.

J'aime le mot d'une femme connue par son esprit et sa légèreté. Un amant qui n'avait éprouvé que des rigueurs lui reprochait son indifférence : *Mon ami*, lui répondit-elle, *je sens que je pourrais vous aimer; mais en vérité je n'en ai pas le temps.* Avec un peu de franchise, beaucoup d'amis se feraient souvent le même aveu. On ne prononce en général, dans la société, le nom d'amitié que pour le profaner; il semble qu'on ne connaît plus ce besoin impérieux de deux ames qui se cherchent pour se confondre ensemble, si toutefois on doit appeler besoin ce sentiment délicieux qui n'a pour principe aucun des motifs qui rapprochent ordinairement les hommes, qui double les plaisirs de ceux qu'il échauffe, et qui sans doute inspirait le

poëte de la nature lorsqu'il s'écria avec une simplicité si touchante :

Qu'un ami véritable est une douce chose!

Ce serait dans le sein des familles qu'on devrait encore trouver cette douce intimité que prépare la sympathie du sang; mais trop souvent divisées par l'intérêt, rapprochées quelquefois par la puissance de l'habitude, les familles se voient avec indifférence, et ne connaissent plus cette franche amitié qui unissait nos bons aïeux, et qu'on voit souvent encore régner entre des étrangers; et cependant trouvera-t-on parmi eux cette indulgence pour nos erreurs, cette absence de toute rivalité, cette affection née avec nous? Ce fut au sein de notre famille que notre cœur s'ouvrit aux douces impressions de la reconnaissance pour les soins dont on entoura notre berceau, de la bienveillance pour ceux qui partagèrent nos premiers plaisirs; et lorsqu'un jour agités par des passions violentes, nous voudrons nous rappeler ces jouissances si pures que rien ne troublait alors, ce sera encore au sein de notre famille que nous serons re-

portés par nos souvenirs. Ce n'est jamais, dit-on, parmi ceux que la nature créa pour nous aimer, que nous devons chercher nos vrais amis. Ah! loin de nous une persuasion cruelle qui offenserait la nature elle-même! Celui qui méconnaîtra les lois qu'elle a gravées dans nos cœurs, celui qui sentira son cœur fermé pour un fils, pour un frère, n'éprouvera jamais aucun sentiment généreux; il sera incapable de remplir les devoirs qu'impose l'amitié.

LE MARAIS

ET LA CHAUSSÉE D'ANTIN.

La mode n'exerce pas seulement son empire sur les brillans atours qui doivent embellir la beauté, sur l'équipage élégant qui doit attester les droits de l'homme opulent à la considération publique, elle fixe encore pour ses fidèles sectateurs un quartier qu'il leur est expressément enjoint d'habiter. Ceux qui, pour connaître ses bizarres caprices, aiment à se perdre dans la nuit des temps, prétendent que jadis elle ne regardait avec bienveillance que l'antique quartier de la Cité; bientôt ce fut au Marais qu'elle transporta le siége de son empire; son humeur volage n'accorda ensuite ses faveurs qu'au faubourg Saint-Germain, et aujourd'hui c'est la chaussée d'Antin qu'elle a choisie pour y déployer toute sa puissance.

Mais de tous ces quartiers tour à tour favorisés et dédaignés, le Marais est le seul

qui ait conservé le sentiment de son ancienne dignité. Les préjugés y sont maintenus dans toute leur force, et toute innovation est sévèrement interdite. L'homme du monde, que quelques devoirs de parenté forcent de se rendre une fois par an au Marais, contemple toujours avec un nouvel étonnement ces salles immenses que décorent d'antiques tapisseries, et où tous les portraits de la famille sont étalés avec orgueil. Après un long dîner où l'étiquette a exercé ses sévères lois, il est forcé de choisir entre une partie de loto et une partie de mouche, à moins qu'il ne préfère une conversation où l'on discute encore gravement sur les avantages de la révocation de l'édit de Nantes, ou sur le mérite de la bulle *Unigenitus*. Trop heureux si on lui propose une promenade sur la place Royale! Là, au moins, il pourra promener un œil respectueux sur ces femmes vénérables dont un large falbala orne la robe de satin, et dont les cheveux poudrés et relevés sous un bonnet en pyramide, découvrent ce noble front qui n'eut jamais à rougir. Il admirera aussi ces jeunes gens qui, les cheveux frisés avec art, la tournure guindée, portent sous

un bras le chapeau qui dérangerait l'économie de leur coiffure, pendant qu'ils tiennent sous l'autre le petit chien de la maman, et osent quelquefois jeter en rougissant un coup d'œil sur les charmes voilés de celle qui, après quatre ans de soupirs, couronnera peut-être leur ardeur.

Avec quelle satisfaction nouvelle, heureux habitant de la chaussée d'Antin, tu reverras ensuite ton brillant boulevart italien! Quel monde nouveau! Le riche cachemire a remplacé le modeste mantelet noir : aux airs sérieux, à la tournure sévère succède une aimable et bruyante folie. Les femmes, dans leur démarche négligemment voluptueuse, dans leurs yeux qu'anime la gaieté ou qu'embellit une aimable langueur, semblent n'appeler autour d'elles que des idées de félicité. Ces voitures brillantes qui se croisent; ces chevaux qui effleurent la terre; cette diversité de costumes; ces larges boulevarts qu'embellissent des arbres majestueux, et, dans l'intérieur de ces hôtels magnifiques, ce marbre, ces tableaux, ces riches tapis, tout annonce la patrie des arts, tout proclame la capitale du premier peuple de l'univers.

Mais, hélas! invincible puissance du temps, tout ici bas est soumis à tes lois! Un jour peut-être viendra où, se rappelant la tradition paternelle, l'heureux mortel que la fortune aura favorisé quittera un moment le faubourg brillant, objet actuel de nos mépris, pour venir promener un œil dédaigneux sur le séjour antique qui flattait l'orgueil de ses pères. « Ici, dira-t-il, fut la « chaussée d'Antin. Ce fut là que la beauté « fit adorer ses caprices; ce fut là que la « puissance reçut ses adulations; ces ma- « sures furent des palais »! Mais au moins, et nous pouvons le croire avec orgueil, ces masures ne seront pas muettes; elles rediront la gloire de ce siècle qui les vit briller d'un éclat actuellement effacé. Ainsi lorsqu'entraîné par l'amour des arts, le voyageur parcourt ces chants déserts où jadis s'élevait la cité de Minerve, il sent son cœur ému d'un respect religieux; son imagination ranime les débris qui l'entourent, et autour d'eux planent encore de magiques souvenirs.

LE BOIS DE BOULOGNE.

Vous voyez aux Tuileries un jeune homme dont l'extrême négligé a encore quelque chose d'élégant. Il marche avec affectation; il veut que sa culotte de peau, ses bottes à revers, ses éperons et sa cravatte annoncent à tout le monde qu'il revient du bois de Boulogne. Les femmes le regarderont avec une attention plus particulière; elles seront flattées d'être lorgnées par lui, et ceux qui n'auront pu se promener que dans le magnifique jardin des Tuileries, porteront envie à notre heureux et élégant écuyer.

Aller au bois de Boulogne est une de ces jouissances avouées par le bon ton. Un homme que personne n'a remarqué dans un cercle; une femme à laquelle on n'a adressé aucun hommage, glissent adroitement dans la conversation que le bois de Boulogne était charmant le matin. A ces mots magiques, chacun les traitera avec déférence, car ils ont appris à tout le monde qu'ils ont des chevaux, des équipages, des gens.

La mode a déterminé quelle est la promenade que les gens du bon ton doivent fréquenter; ce n'est pas tout, elle a encore fixé le mouvement que tout cavalier doit imprimer à son cheval. Il est défendu à ce superbe animal de développer sa grâce majestueuse dans un pas mesuré, ou de faire admirer dans sa course rapide sa force et sa légèreté. Il faut que, s'alongeant péniblement, il frappe la terre d'un saut uniforme; et il est ordonné, de par la mode, à tout cavalier, de prendre à chaque seconde une espèce d'élan, et de suivre dans un balancement perpétuel les mouvemens de son cheval : cela s'appelle *galopper à l'anglaise.*

Toute petite-maîtresse est scrupuleuse à rendre journellement une visite au bois de Boulogne. Tantôt négligemment penchée sur le bord de sa calèche, elle écoute en souriant les remarques piquantes et les tendres aveux que lui font les aimables cavaliers qui l'entourent; tantôt, amazone intrépide, elle s'élance avec légèreté sur le coursier qui doit faire briller sa grâce et son adresse, et devance l'escadron nombreux qui la suit et l'admire.

Quelquefois la beauté aime à s'égarer sous ces allées épaisses qui prêtent alors une ombre favorable aux doux larcins de l'amour. Les bois ont toujours été chers aux amans ; la solitude, propice aux tendres mystères, semble inspirer d'un côté une heureuse témérité, pendant que de l'autre elle dispose à une douce confiance. Combien une femme est plus séduisante sous une voûte de verdure, que lorsque dans un boudoir voluptueux elle s'entoure de tous les prestiges de l'art ! Dans un boudoir, le petit manége de la coquetterie fait taire la franchise du cœur : comment, dans un bois solitaire, la nature ne reprendrait-elle pas tous ses droits ? on est seul avec elle, et avec son plus bel ouvrage !

Le bois de Boulogne a été souvent le théâtre des combats d'un autre genre, mais qui rarement ont été plus homicides. C'est là le rendez-vous général de tous ces jeunes étourdis qui aiment à faire éclater leur valeur, non en versant le sang d'un ennemi, ce qui pourrait être dangereux, mais en faisant acte de comparution sur le champ de bataille. Le cœur des Parisiens s'ouvre difficilement aux passions violentes ; ils ne

connaissent guère ni les excès de l'amour, ni les fureurs de la haine. Ce n'est donc que par un reste de respect pour un vieux préjugé qu'ils feignent quelquefois de vouloir bravement s'égorger. Ils ont soin de choisir des seconds dont l'humeur accommodante et les principes pacifiques leur sont connus; et le restaurateur le plus voisin du champ de bataille, aussitôt qu'il voit arriver les fiers champions, prépare vîte les côtelettes qu'on ne manque jamais d'aller manger après cinq minutes d'explication.

LE PALAIS-ROYAL.

PARIS est peut-être le seul endroit du monde où l'on trouvera un lieu que l'on peut habiter sans en sortir jamais, et où l'on verra réunis tous les agrémens, toutes les commodités de la vie. Depuis la boutique de jouets d'enfans, jusqu'à celle où l'on voit briller les armes étincelantes ; depuis le petit marchand qui offre à la grisette un modeste fichu, jusqu'au négociant qui étale ses riches cachemires, ces cachemires si funestes à la vertu, si puissans pour adoucir une cruelle; depuis l'artiste qui, pour deux sous, met à vos pieds son modeste pinceau, jusqu'au riche joaillier dont le magasin étincelle de diamans, vous trouvez tout réuni dans ce lieu unique. Tous les états, toute l'industrie, tous les plaisirs semblent s'y être concentrés : promenade agréable, société nombreuse, spectacle recherché, repas délicats, habits élégans, tout s'y trouve sous la forme la plus engageante,

et à chaque pas vous voyez se multiplier les plaisirs et les séductions.

Placé au centre des affaires, le Palais-Royal est un rendez-vous universel. C'est un mouvement perpétuel, c'est une variété infinie de costumes, d'individus de tout sexe et de tout âge. Le matin, chacun, d'un air affairé, court où ses occupations l'appellent; on se coudoie, on se salue, on parle en courant, jamais on ne s'arrête. A quatre heures, le jardin se remplit de tous les étrangers qui se sont donnés rendez-vous pour aller dîner ensemble, de tous ces joueurs de la bourse qui viennent entre eux régler le cours des événemens politiques. Le soir, les mêmes étrangers viennent admirer la grâce des nymphes du Palais; les amans, dans une allée sombre, se répètent leurs tendres sermens; et, pendant toute la journée, on voit et le provincial qui, les mains derrière le dos, la bouche entr'ouverte, semble faire l'estimation de chaque boutique, et l'intrigant qui rêve aux moyens de faire des dupes, et l'auteur qui prouve à son libraire que son ouvrage est un chef-d'œuvre, et le libertin qui vante ses glorieux exploits, et

le riche qui, ayant bien dîné, exalte les délices d'une table bien servie. O que de singuliers propos ! que de conversations bizarres ! combien en serait précieuse la collection d'un seul jour ! on y verrait l'esprit contrasté avec la sottise, l'orgueil avec la modestie, l'avarice avec la prodigalité, la perfidie avec la candeur, la folie avec la raison.

Rien au monde n'offre un plus magnifique coup-d'œil que le Palais-Royal, aperçu du milieu du jardin, le soir d'un beau jour d'été. Cette verdure qu'offrent les arbres, ces rangées de femmes élégantes qui bordent les allées, cette douce lumière qui n'est ni le jour ni l'obscurité, ces ombres vacillantes qui ne laissent qu'entrevoir les objets; et, en portant ses regards plus loin, cet édifice immense si simple et si élégant à la fois, ces boutiques toutes illuminées, et dont les reflets offrent à l'œil ébloui les plus riches couleurs, ces lumières multipliées qui éclairent tout l'édifice, et dont l'irrégularité a quelque chose de plus piquant encore ; tout, dans ce lieu enchanteur, semble se réunir pour charmer les yeux, et pour rappeler ces brillantes merveilles qu'enfanta l'imagination.

Les étrangers, dont l'affluence est toujours si grande au Palais-Royal, donnent à son commerce une activité qu'ils entretiennent seuls à peu près. Les habitans de Paris savent que, chaque arcade revenant à mille écus au marchand, et quelques-uns en occupant trois ou quatre, il faut que la générosité des acheteurs paye les frais d'un loyer si considérable. Cela regarde donc l'étranger; aussi n'épargne-t-on rien pour le séduire, et pour faire habilement ressortir les objets qui ornent un magasin; ici, Cabasson et Quiclet font briller et le riche diamant et l'or artistement travaillé; là, l'ingénieux Leroy offre à la beauté ces chapeaux élégans qui doivent lui donner un nouvel éclat; plus loin, Alexandre élève ces brillantes pyramides, où la gaze légère le dispute à l'or et à la soie; et, pendant que recueillant les nouveautés les plus piquantes dont il étale les pompeux frontispices, Chaumerot attire les curieux, non moins industrieuse, et entourée d'amateurs plus nombreux, madame Chevet met à contributions et nos fertiles jardins et nos fécondes forêts; elle étale avec luxe et le cerf qui a succombé sous un plomb meurtrier,

et la hure délicate du sauvage habitant des bois, et la pêche parfumée, et les grappes d'un raisin que Fontainebleau a vu colorer.

Quoique l'on voie régner dans toutes ces boutiques une assez grande activité, les propriétaires des nombreux cafés que l'on voit au Palais-Royal sont encore ceux qui doivent le moins regretter leurs trois mille f. par arcade. Le Parisien ne croit pas devoir varier ses habitudes, selon la hausse ou la baisse des denrées coloniales; il est accoutumé à déjeûner avec du café, à prendre du café après dîner, et il obéit à ses goûts coûte qui coûte. Aussi les cafés sont-ils remplis pendant toute la journée. On y trouve une nombreuse collection de journaux; la rivalité entretient un zèle, une activité que l'on ne trouve pas ailleurs; on est donc sûr d'être bien servi dans tous; cependant l'habile observateur qui a fait sur chacun une étude profonde, et qui connaît leur mérite particulier, prend de préférence le matin son chocolat au café Corazza; après dîner, sa demi-tasse au café Peyron; et le soir, sa glace au café Defoi.

Parmi les cafés que l'on trouve dans les appartemens du premier, celui des Mille

Colonnes mérite une attention particulière. On s'y rendait en foule dès qu'il fut ouvert pour voir comment il justifiait son titre, et l'on admirait cette ingénieuse disposition des glaces qui multipliait à l'infini les colonnes de la salle; mais maintenant on est attiré par un double motif de curiosité, celui de voir réuni au chef-d'œuvre de l'art un chef-d'œuvre de la nature. C'est à ce café qu'on voit cette célèbre limonadière *du joli café du Bosquet*, dont le nom a retenti si long temps dans toutes les rues de Paris. Trop de célébrité est souvent nuisible; on n'est pas favorablement prévenu pour un mérite loué à l'excès : beaucoup de personnes ont donc trouvé que la beauté de cette célèbre limonadière ne répondait pas à la haute idée qu'on leur en avait donnée; pour moi, je la regarde comme une des plus jolies femmes de Paris; grande fraîcheur, belle peau, taille élancée, figure pleine de grâces : voilà les qualités qu'elle me paraît réunir, et je puis d'autant moins croire que je me trompe, que j'ai vu une très-jolie femme être de mon avis.

Les restaurans ne sont pas moins nom-

breux ni moins fréquentés que les cafés ; et c'est au Palais-Royal que l'on trouve les plus renommés de Paris. Là, Naudet, Very, les Frères Provençaux offrent à leurs convives les mets les plus recherchés et les vins les plus délicats ; la mer et la terre leur offrent le tribut de leurs plus rares productions ; on n'a que l'embarras du choix, dont une carte à triple colonne fixe l'incertitude. Celui dont le vigoureux appétit saurait apprécier tout le mérite des ragoûts délicats de ces grands artistes, mais à qui une bourse trop légère défend de dépenser douze fr. pour un dîner, trouvera des restaurateurs plus modestes. Il pourra même descendre au caveau ; là, il trouvera de nombreux convives, et le sieur Piat lui offrira six plats à son choix, moyennant la légère rétribution d'un franc cinquante centimes.

Il est impossible à l'observateur d'arrêter un moment ses regards sur le Palais-Royal, sans y découvrir ces nombreuses maisons de jeu, où viennent s'engloutir tant de fortunes. *Je leur consacre un article particulier.* Je me bornerai ici à indiquer aux curieux le n° 113. La disposition des divers

établissemens qu'il renferme, offre le tableau fidèle et gradué de diverses périodes où la passion peut nous placer. Au second est une réunion de filles publiques ; au premier, un jeu de roulette ; à l'entresol, un bureau de prêt, et au rez-de-chaussée.... un armurier.

C'est dans un lieu où des séductions si multipliées attirent en foule les oisifs et les étrangers, que ces dangereuses beautés, si nombreuses à Paris, doivent naturellement exercer un plus puissant empire. Aussi est-ce une espèce de gloire, dans leur classe, de parvenir à peupler les sérails du palais. Une jolie figure est nécessaire pour obtenir cet insigne honneur ; aussitôt qu'elles y sont parvenues, elles vivent sous les lois d'une directrice sévère, qui les loge, les nourrit, les habille, et s'approprie leurs bénéfices. Leur vie est uniforme. Libres pendant la journée, elles la passent ordinairement avec leur amant ; car il n'en est pas une seule qui n'ait une inclination sentimentale. Une nourriture abondante sert à réparer leurs forces et à les entretenir dans un embonpoint nécessaire pour la plus grande prospérité de la maison. Un magasin de costumes offre à

chacune une parure élégante ; aussitôt qu'a sonné l'heure marquée pour le libre exercice de leurs fonctions journalières, on les voit, brillantes et légères, se répandre dans les galeries ; mises avec goût, plusieurs joignent à une jolie figure une tournure assez séduisante ; mais le charme est détruit aussitôt qu'on les entend parler ; car, quoiqu'on les compare quelquefois aux Sirènes, bien différentes de ces enchanteresses, dont les doux accens avaient un charme irrésistible, celles-ci ont une voix rauque, dont l'attrait est beaucoup moins puissant. A défaut de l'intérêt, qui ne peut les guider, puisque les bénéfices ne sont pas pour elles, l'émulation les porte à multiplier leurs conquêtes ; c'est une gloire pour elles de faire fructifier l'établissement ; les petits soins, une liberté plus grande, sont la récompense de celles qui concourent plus efficacement à ce but. Jalouses de l'emporter l'une sur l'autre, elles attaquent le tranquille promeneur, et l'agacent par leurs propos licencieux ; souvent rebutées, elles sont quelquefois plus heureuses, et chaque victoire paraît redoubler leur courage.

Forcées de se consacrer aux plaisirs du

public jusqu'à onze heures du soir, elles reprennent alors leur liberté, et se rendent toutes au *bal des Etrangers*. Une expression consacrée, moins décente, mais bien plus significative, fait assez bien connaître l'objet de cette réunion, que les mauvais plaisans appellent *le bal du Sentiment*. Là se rendent régulièrement tous les garçons coiffeurs, tailleurs, cordonniers, amans de ces dames. Il est peu d'étrangers qui n'aient vu cette bizarre réunion, où règne une joie bruyante, et où les connaisseurs trouvent les meilleures walseuses de Paris. Un jeu de roulette et de trente et un vient augmenter les séductions de ce lieu dangereux : heureux celui qui en sort sans avoir tenté la fortune en aucune façon ! il se sera probablement épargné de douloureux souvenirs.

MAISONS DE BOUILLOTTE.

La bouillotte est maintenant le jeu favori de nos dames. Aussitôt qu'un café odorant a monté leur imagination, on les voit, abandonnant à une folâtre jeunesse ces jeux qu'on appelle innocens, s'acharner à répéter pendant une soirée entière : *jeu, passe, va-tout ;* les fiches, les jetons circulent jusqu'à ce qu'ils s'arrêtent dans l'insatiable chandelier qui doit le soir enrichir les domestiques de la maison. Heureux ceux-ci quand ce fertile chandelier remplit sa destination présumée, et quand une main prévoyante n'y prélève pas un tribut indirect et assuré !

Il existe dans Paris une foule de maisons connues sous le nom de *maisons de bouillotte.* Quand les roses du printemps sont flétries, quand la faux irrésistible du temps vient détruire ces charmes auxquels de nombreux adorateurs payaient un utile tribut, une femme met de côté ses pots de rouge et de blanc devenus désormais inu-

tiles; elle achète quatre sacs de fiches et de jetons, un sixain de cartes, sur-tout deux chandeliers faits pour une destination doublement utile; elle ajoute à l'ameublement de son salon deux tables de bouillonne, et, se rappelant alors au souvenir de toutes les personnes qu'elle a connues, de celles même qu'elle n'a fait qu'entrevoir, elle leur annonce qu'elle veut recevoir du monde, qu'elle donne à dîner tel et tel jour, et qu'on jouera le soir une petite bouillotte de société.

Ces maisons tiennent le milieu entre les maisons décentes où l'on joue après le repas, et les tripots du Palais-Royal. Elles sont comme une espèce de transition qui vous fait passer des unes dans les autres. Là se rendent en foule ces hommes qui, méprisés dans la bonne société, aiment encore à se croire dans son sein; et ceux aussi qui, se respectant encore un peu, ne cherchent quelque douce distraction qu'à l'insu de leurs chastes épouses. Les femmes sont naturellement joueuses; n'ayant pas, comme les hommes, pour satisfaire leur passion, la triste ressource des tripots, elles se rendent en foule dans ces maisons. On y voit ces

femmes à fortes idées, qui, ayant philosophiquement secoué le joug de ridicules préjugés, cherchent à former une tendre intimité avec quelques hommes assez justes pour réparer les torts de la fortune. On y remarque aussi ces femmes reconnues pour parfaitement honnêtes dans le monde, et dont la sévère vertu, à l'insu d'un bénévole mari, dirige avec intérêt les premiers pas de quelque jeune homme sans expérience, et que quelque séduction pourrait égarer.

On cherche dans ces maisons à singer les manières de la bonne société. Il faut être invité par la maîtresse de la maison, ou présenté par une personne connue. Mais dans cette circonstance, comme dans beaucoup d'autres de la vie, la meilleure recommandation est celle que porte avec elle une bourse bien garnie.

A peine le dîner, ordinairement assez délicat, est-il fini, que celle qui fait les honneurs vous offre poliment l'échange de quatre écus de six francs contre trois fiches et cinq jetons. Accepter, en faisant un profond salut, est le seul moyen de payer son dîner. Vous commencez par offrir deux

jetons au chandelier; car dans tous les cas prévus à ce jeu, le chandelier d'une maison de bouillotte doit recevoir une double offrande. Vous voit-on avec un léger vingt et un risquer hardiment un va-tout ; les fiches s'amoncèlent-elles devant vous, aussitôt vient s'asseoir à vos côtés quelque femme jeune et aimable qui paraît prendre à votre jeu le plus vif intérêt. Pendant que vous lui adressez quelques galanteries, auxquelles elle répond avec grâce, tout en regardant le joueur qui est en face de vous, et en animant ses doux propos de gestes qui vous paraissent bizarres, vous voyez peu à peu diminuer votre monceau de fiches; un des joueurs tente contre vous le coup le plus hardi, tout lui réussit. Vous vous cavez de nouveau, votre terrible antagoniste est toujours aussi heureux; l'entêtement se met de la partie; la dame vous présage un sort plus heureux; enfin vous voyez votre dernier écu; et, la tête échauffée, la bourse vide, vous vous retirez, tout en songeant à la cherté de votre dîner et à la bonté d'ame de cette femme sensible qui, pendant que vous perdiez votre argent, paraissait plus affectée que vous-même.

MARCHANDS DE VIEUX HABITS.

Habits, vieux galons, marchand d'habits, voilà le cri ordinaire qui, chaque matin, vient frapper l'oreille du riche banquier de la chaussée d'Antin, comme de l'industrieux habitant du faubourg Saint-Marceau. Il faut que ces marchands de vieux habits soient au moins au nombre de quatre ou cinq mille ; depuis huit heures du matin jusqu'à midi, on les trouve dans toutes les rues ; ils fréquentent peu cependant les riches quartiers où l'habit que la mode vient de proscrire passe de droit du maître au laquais. Ils préfèrent les quartiers populeux ; c'est sur-tout dans le faubourg Saint-Germain que leur commerce a la plus grande activité. Là, les auteurs, les étudians en droit ou en médecine aiment à trouver dans ces marchands une prompte ressource contre le besoin ; et ceux-ci, pour quelques écus, sont toujours prêts à se charger de leurs dépouilles.

Personne n'est plus adroit que ces hom-

mes-là pour reconnaître, en examinant la figure d'un individu, jusqu'à quel point il est pressé par une dure nécessité, et c'est là-dessus qu'ils fixent le prix qu'ils doivent offrir. Sur les trois ou quatre heures, dans un des momens pressans où l'estomac inspire sur l'épuisement de la bourse de tristes réflexions, si vous avez recours à un marchand d'habits, il vous a sur-le-champ deviné. Après avoir jeté sur votre chambre un rapide coup-d'œil, il vous examine avec soin; puis, tournant et retournant dédaigneusement l'habit que vous lui présentez, il vous demande quel est votre prix; pressé par les circonstances, vous croyez devoir vous borner à un louis: il vous offre six francs, et se décide sur l'escalier à vous en donner neuf. Vous vous repentez de vous être adressé à un fripon; vous en appelez un autre: il vous offre huit francs. Un troisième est encore moins accommodant. Enfin, pressé par le besoin de dîner, vous êtes forcé d'accepter les six francs que vous donne le quatrième, en vous jurant qu'il ne gagne rien avec vous. Il eût fallu savoir que ces hommes forment la corporation de Paris dont les membres s'entendent le mieux

ensemble ; qu'ils se divisent les quartiers ; que lorsqu'un d'entre eux a été appelé, et qu'on n'a pas accepté le prix qu'il a offert, il avertit ses camarades de passer dans telle rue, à tel numéro, et il est convenu entre eux que le second offrira moins que le premier, et ainsi de suite.

Sur les quatre heures, tous ces marchands se réunissent près des piliers des halles, et vendent aux fripiers les effets qu'ils ont achetés le matin. Ces fripiers, qui sont en même temps tailleurs, ont un talent tout particulier pour rajeunir l'habit qui se ressent des outrages du temps. Ce sont eux qui sont les fournisseurs ordinaires des poëtes logés au cinquième étage, des étudians, quelquefois même de ces petits-maîtres dont le crédit est usé chez le tailleur, et qui, avec un habit qui aura peut-être appartenu déjà à deux ou trois personnes, se flatteront de pouvoir encore suivre la mode du jour.

MARTINET.

Quel est donc le charme si puissant qui, à toute heure du jour, attire cette grande foule à la porte d'une boutique de la rue du Coq? C'est cet esprit de curiosité niaise qui a valu aux bons Parisiens l'épithète qui toujours accompagne leur nom. Des caricatures burlesques, où un broyeur de couleur a voulu peindre les ridicules du jour, ou faire quelque allusion aux événemens politiques, trouvent dans la multitude mille fois plus d'admirateurs que n'en aurait le meilleur tableau de David. Le peuple parisien a un goût prononcé pour tout ce qui annonce la caricature; il le prouve au théâtre, dans le monde, comme chez Martinet. On dirait qu'en ce genre il cherche toujours des modèles, quand il ne peut en servir lui-même.

Pendant qu'une foule d'oisifs admire ces belles conceptions que M. Martinet expose à leur judicieuse critique, une autre espèce d'hommes non moins désœuvrés, les fem-

mes sensibles, les petites-maîtresses, se portent en foule dans sa boutique. Là se trouvent scrupuleusement recueillies toutes ces productions éphémères, qu'un même jour voit naître et mourir. Vainement on chercherait ailleurs des collections de romans aussi complètes; tous les goûts peuvent se satisfaire. Fatigué de ne trouver autour de vous qu'amis intéressés, que maîtresses perfides, voulez-vous voyager dans un monde nouveau où les amans sont toujours tendres, aimables, généreux; où les maîtresses sont toujours fidèles; où quelques légères contrariétés occasionnées par un tuteur ridicule, par un père rigoureux, ne font que mieux sentir le prix de la félicité générale; munissez-vous de la légère somme de quarante sous; rendez-vous, rue du Coq, chez M. Martinet, et vous pourrez pendant un mois vivre dans ce pays merveilleux. Mais si votre goût éclairé sait reconnaître toute la supériorité d'Anne Radcliff et consors, sur ces Lesage, sur ces Fielding, qui amusaient nos bons aïeux; si votre esprit épuré est las de se traîner sur ces tableaux ordinaires de la vie; et s'il vous faut, pour émouvoir votre cœur, des spectres, des

cloches, des tours de l'ouest et de l'est, des ombres qui se glissent derrière les vitraux, alors prenez l'utile précaution de fixer votre choix, et *de vous mettre à la queue* un mois d'avance ; car M. Martinet, qui est un homme juste, et qui ne veut point être accusé de partialité, tient un gros registre sur lequel il inscrit, par ordre de date, tous ses abonnés-hommes de goût, ou, autrement dit, tous les amateurs du noir. Il y couchera votre nom, et vous obtiendrez à votre tour le bienheureux ouvrage que vous désirez.

Un amant que font languir les rigueurs de son inflexible maîtresse, lui propose adroitement quelques livres curieux qui pourront charmer sa mélancolie ; car il faut savoir que la mélancolie est maintenant le sentiment à la mode. De petits soupers, une loge à l'Opéra, une berline anglaise, et de la mélancolie, voilà ce qui constitue essentiellement une femme du bon ton. Notre amoureux propose donc des livres à sa cruelle, que je suppose obéissant à ces principes qu'elle ne regarde pas encore comme de ridicules préjugés. Si elle accepte, notre jeune homme, sans autre recommandation

que de celle de ses 40 s., se rend dans la rue du Coq; M. Martinet guide son choix. Il lui donne d'abord des ouvrages innocens, qui ne contiennent que d'innocentes amours, honnêtement terminées par le mariage; puis ceux où l'on prouve éloquemment qu'une faiblesse en amour n'est pas un crime : il en trouvera ensuite où l'on soutiendra que c'est une erreur pardonnable; d'autres enfin où l'on prouvera que c'est une vertu, puisqu'elle annonce la sensibilité du cœur. Pourvu que la jeune personne ait reçu les principes d'une éducation libérale, elle doit avant peu donner lieu à notre jeune homme d'aller remercier M. Martinet.

GARDE IMPÉRIALE.

Tout le monde admirait jadis la belle tenue des troupes qui composaient ce qu'on appelait la *Maison du Roi*. Une belle taille, une éducation ordinairement assez soignée, une recherche dans le costume, qui était poussée à l'excès, voilà ce qui distinguait les corps qui formaient la garde royale des autres corps de l'armée. Possesseurs d'une grande fortune, fiers d'une grande naissance, les officiers affichaient le luxe, se vantaient de leurs succès auprès des femmes, et affectaient sous l'habit militaire l'élégance d'un petit-maître : pleins d'une ardeur et d'un courage naturels aux Français, mais énervés par les plaisirs, leur cœur appelait les combats, mais leur corps était incapable de soutenir de longues fatigues : ils auraient affronté la mort, mais ils ne pouvaient supporter les travaux guerriers.

Aujourd'hui ce ne sont plus de vains titres qui donnent le droit de veiller autour

du souverain, et d'entourer dans les combats sa personne sacrée ; ce n'est plus en vantant la valeur de ses pères, c'est en faisant briller la sienne au milieu des dangers, que l'on peut aspirer à cette glorieuse prérogative. Contemplez cette poignée de braves qui, seule, suffirait pour arrêter les efforts d'une armée entière, chacun de ces mâles guerriers, jeunes d'ans, mais déjà vieux de gloire, peut montrer de nombreuses et honorables cicatrices ; chacun s'est distingué par quelque trait de haute vaillance. C'est au milieu de leurs rangs que ce prince, objet de leur admiration et de leur amour, fixe le destin des batailles ; c'est de sa bouche qu'ils reçoivent l'ordre de vaincre ; c'est sous ses yeux qu'éclate leur valeur ; et, lorsque le monarque triomphant revient au milieu d'eux dans la capitale de ses Etats, leur courage semble s'indigner de ce glorieux repos. Dédaignant de frivoles jouissances, leur cœur appelle de nouveaux combats ; et, au sein de la paix comme au milieu des batailles, on croit voir écrit sur ces fronts guerriers : *Le héros nous a proclamés les braves des braves.*

A la vue de tous ces prodiges enfantés

par nos armées, l'esprit étonné cherche les causes de cette influence invincible qu'un seul homme, par l'ascendant de son génie plus que par celui de sa puissance, exerce sur un million d'hommes. Quel est donc ce prestige par lequel il allume dans les cœurs ce désir insatiable de gloire, qui fait que des hommes courent après les périls avec plus d'ardeur que d'autres n'en mettent à poursuivre les plaisirs; qui leur fait braver les rigueurs des saisons, les fatigues, les privations de toute espèce? C'est là le secret de celui dont le nom seul suffit pour électriser les ames, de celui envers lequel nos derniers neveux seront injustes, parce qu'ils croiront que, renouvelant ce que les anciens peuples firent pour leurs dieux fabuleux, nous avons attribué à un seul les glorieux travaux de plusieurs grands hommes; mais aussi long-temps que la voix sévère et impartiale de l'histoire pourra se faire entendre aux hommes, elle leur redira tous les titres de gloire que le héros a accumulés sur sa tête; et à l'admiration qu'elle inspirera pour lui, ne se mêlera point ce sentiment pénible que nous éprouvons en pensant à ces conquérans,

qui parurent sur la terre comme ces météores brillans qui passent en semant après eux l'incendie. La postérité reconnaîtra qu'obligé de combattre les ennemis de la France, il ne chercha jamais à prolonger la guerre; mais qu'il en abrégea la durée par l'impétuosité de son génie; que, forcé de vaincre, il ignora toujours l'ivresse des succès, et qu'il ne vit jamais dans les peuples que le sort soumettait à sa puissance, que des hommes dont il devait abréger les maux et consolider le bonheur.

DU TON MILITAIRE.

Un officier parvenait jadis à l'âge de cinquante ans, et souvent il n'avait pas assisté à trois batailles; c'était donc rarement par une valeur qu'il avait eu si peu l'occasion de montrer, qu'il obtenait une considération méritée. Il était cependant recherché dans la société, parce qu'il y portait en général des manières aimables, et cette fleur de galanterie qui était alors le partage des officiers français.

On appelait alors officier de fortune, celui qui, privé d'une naissance illustre, ne parvenait à un grade honorable que par sa valeur ou ses talens militaires. Catinat était un officier de fortune; mais on ne peut nier que tous ces hommes qui, plus heureux, étaient sûrs d'obtenir tout de suite, par droit de naissance, une compagnie ou un régiment, ne se distinguassent, sinon par un mérite qui n'était donné qu'à un petit nombre, au moins par les qualités

aimables qui sont le résultat d'une bonne éducation.

Bientôt, et dans des temps qui ne sont pas encore très-reculés, on vit des hommes pleins de bravoure, sans doute, mais étrangers à tous les usages du monde, déshonorer souvent leur rang, et être obligés de montrer leurs deux épaulettes pour prouver qu'ils appartenaient au corps respectable des officiers français.

Aujourd'hui que la profession des armes est entourée d'une juste considération, nous voyons une jeunesse brillante s'élancer dans cette noble carrière, et y porter à la fois et ce courage qui fait faire les belles actions, et ces manières aimables qui leur donnent encore un nouvel éclat. Les officiers de chaque corps faisant entre eux assaut de valeur sur le champ de bataille, de décence et d'agrément dans la société, réunissent ainsi à la fois ces qualités brillantes et aimables qui, dans les beaux jours de la France, formèrent toujours le caractère distinctif de ses guerriers.

BANQUIERS.

Il fut un temps où il n'était bruit que de nos fermiers-généraux ; leurs immenses richesses fixaient sur eux seuls tous les regards. Nous avons vu ensuite nos fournisseurs se livrer, près de nos armées, aux exactions que leurs devanciers exerçaient sur l'Etat épuisé, et égaler le luxe asiatique de ceux-ci. Maintenant le règne des uns et des autres est passé ; ce ne sont plus ni les fermes ni les fournitures qui enrichissent nos spéculateurs. Voulez-vous donc éblouir un jour par votre éclat, une seule route vous est ouverte : faites-vous banquier.

Chaque maison de banque compte dans ses bureaux le double des commis qui lui sont nécessaires, et cependant elle est encore assiégée par les nombreux apprentis banquiers qui demandent de l'emploi ; chacun veut connaître l'art de gagner rapidement quelques millions, et il n'est pas de petit marchand de la rue Saint-Denis qui ne transforme son comptoir en petite banque,

L'Almanach Impérial ne nous indique que cent douze banquiers; il en existe au moins cinq mille dans Paris, si toutefois on doit regarder comme tels des hommes qui, pour la plupart, ne jouissent d'aucun crédit, dont le nom même est inconnu, mais qui n'en écrivent pas moins sur leur porte en grosses lettres : *La banque s'ouvre à neuf heures et se ferme à deux.*

Cette multitude de petits banquiers nuit un peu à la considération à laquelle ont le droit de s'attendre les banquiers véritables. Un autre motif s'est joint à celui-ci pour diminuer la confiance qu'ils devraient inspirer : plusieurs d'entre eux trouvant que leurs plans de fortune s'exécutaient trop lentement, se sont déterminés, pour en accélérer la réussite, à faire deux ou trois banqueroutes; ils se sont ensuite retirés des affaires, et ont tranquillement goûté les douceurs de l'opulence.

Le jeu effrayant de la bourse en a séduit quelques autres qui ont ruiné de bonne foi leurs créanciers. Il ne paraît pas que leur exemple ait corrigé leurs confrères de la manie des *spéculations*.

Quelques-uns plus heureux ont vu l'a-

veugle déesse sourire à leurs téméraires entreprises, et leur luxe inspire une confiance que plus souvent il devrait écarter. Pénétrez dans la brillante demeure où ils se livrent à leurs savantes combinaisons, tous les arts se sont réunis pour l'embellir. L'Egypte a envoyé ses granits; Carare a offert le tribut de ses marbres. Vous admirez dans leurs riches appartemens les plus fins tissus de Perse, les riches tapis de Turquie, et les brillans cristaux de Venise; la peinture leur a fait l'hommage de ses chefs-d'œuvre; la poésie célèbre les qualités qu'ils n'ont pas; elle inspira à un auteur connu le tableau des plaisirs qui embellissent votre vie, heureux favoris de Plutus! et l'on me saura gré de l'avoir reproduit ici :

Quand l'astre bienfaisant qui verse la lumière
Sur un lit de duvet ouvre votre paupière,
Des glaces, des tableaux captivent vos regards;
Votre bouche sourit aux chefs-d'œuvre des arts.
Bientôt l'espoir du gain éconduit la paresse;
Vous quittez sans effort l'alcove enchanteresse,
Du temple de Plutus vous frayant le chemin,
Dix commis devant vous s'offrent la plume en main.
Ces commis, ces cartons, ces énormes liasses
Qui de vos quatre murs tapissent les surfaces,
L'aspect de ce caissier impassible gardien,
Qui reçoit, compte tout, ne dispose de rien,

Indigent spectateur des trésors qu'il étale,
Véritable héritier des destins de Tantale.
Cependant l'heure fuit. Un somptueux festin
Vient couronner le soir les plaisirs du matin.
Son luxe offre à vos sens des voluptés plus vives ;
Un seul de vos regards charme trente convives :
Ces convives pour vous prodiguent l'enjouement ;
Chaque service ajoute à leur ravissement ;
Les grâces, la beauté, le pouvoir, l'opulence
De vos goûts à l'envi proclament l'excellence.
Plus obligeant encor un auteur peu connu,
Mais qui convoite aussi le nom de parvenu,
Entonne quelques vers mal tournés... C'est dommage!
Un autre, avec dédain recevant son hommage,
D'un semblable tribut serait presque offensé.
L'ingrat!.... Votre rimeur est mieux récompensé ;
Vous lui trouvez du tact, du sel, de l'harmonie,
Et vous croyez chez vous posséder un génie.
Le salon s'ouvre alors. On change d'entretien ;
Les nombreux discoureurs composent leur maintien :
. . . . . Votre docte ignorance,
Changeant en quatre mots la face de la France,
N'y laisse que les lois, que les vertus debout.
Le bon sens vous seconde ; il vous tient lieu de tout :
Selon vous nul obstacle au bon sens ne résiste ;
Quiconque a du bon sens est un vrai publiciste.
Ravi, je le conçois, d'un trésor aussi doux,
Vous alliez oublier l'heure du rendez-vous ;
Elle sonne.... Vos gens, vos laquais, votre page....
Car Phryné pour sortir attend votre équipage.
Je me trompe ; Phryné nourrit un autre espoir ;
Son cœur est embrasé du désir de vous voir.
Cinquante mille francs conquis par un sourire,
Ont changé l'autre soir son amour en délire ;
Et de ses sentimens, de ses vertus charmé,
Vous craignez quelquefois d'être un peu trop aimé.
Allons, heureux mortel, toujours digne d'éloge,
Offrez-lui votre main, guidez-la dans sa loge.

A vos yeux complaisans tout drame paraît bon ;
Les arts sont aujourd'hui montés à votre ton :
Le bruit un peu confus de ces scènes frivoles
Où le chant contredit ce qu'ont dit les paroles,
Où les sons tour à tour hâtés et suspendus
Rappellent des accords mille fois entendus ;
Ce bruit dont les effets passent votre espérance,
Semble vous transporter dans Naple ou dans Florence ;
. . . . . .
Vous criez au miracle, et la foule ravie
Confirme un jugement que son goût vous envie.

MONT-DE-PIÉTÉ.

Nous voyons encore d'honnêtes gens qui font valoir leurs fonds à cinquante pour cent, et se contentent de cet honnête intérêt; ils regardent comme ridicules et injustes toutes les lois qui voudraient proscrire ce commerce fructueux, et ils parviennent à les éluder. Nous avions jadis d'autres honnêtes gens qui prêtaient à la petite semaine; ils donnaient au malheureux que pressait la misère deux écus de six francs, à condition qu'il leur en serait rendu trois au bout de huit jours, et c'était en affectant un air d'obligeance et de commisération qu'ils consentaient à rendre ce service à l'indigent, et à recevoir de lui un gage de triple valeur qui les garantissait de toute ingratitude. L'établissement d'un Mont-de-Piété a mis fin aux spéculations philantropiques de ces honnêtes capitalistes.

Il a d'abord existé sous le nom de Mont-de-Piété une foule de maisons où l'on re-

nouvelait, à peu de chose près, les exactions des prêteurs à la petite semaine. Le gouvernement a supprimé toutes ces maisons ; il a établi un Mont-de-Piété unique, qui est dirigé sous sa surveillance et par des réglemens fixes ; et, pour faciliter les habitans de tous les quartiers, l'administration a des subdélégués qui, sous le nom de commissionnaires, reçoivent les dépôts, et prêtent des sommes proportionnées à leur valeur.

Les bureaux établis dans les quartiers populeux, dans les faubourgs, sont continuellement remplis de malheureux. Pendant les hivers l'affluence augmente encore ; la misère vient alors, avec l'empressement du désespoir, porter ses dépouilles pour se soustraire pendant un temps à l'affreux besoin. Vous voyez la mère de famille qui, pâle, languissante, détache lentement le vêtement nécessaire qui la couvre pour donner à ses enfans le pain plus nécessaire encore que demandent leurs cris. Quelquefois aussi l'homme estimable, qui fut la victime de revers non mérités, est forcé d'entrer dans ces asiles de la misère ; il s'avance la tête baissée ; il lui semble que des

regards curieux l'interrogent ; la montre vénérée qu'il reçut d'un père s'échappe lentement de ses mains ; il reçoit, en rougissant, la valeur du gage précieux sur lequel il jette un dernier regard ; et, pendant qu'il se retire en proie à ses sombres pensées, il entend le char de l'opulence qui roule avec fracas et semble insulter à son infortune.

Le malheureux, en proie à l'indigence, n'est pas le seul qui voie dans le Mont-de-Piété une ressource assurée. Souvent l'honnête commerçant, qui est accablé par des événemens imprévus, trouve, en dégarnissant momentanément ses magasins, les moyens de faire honneur à ses engagemens. Quelquefois aussi l'homme qu'environnent tous les attributs de l'opulence s'estime heureux d'avoir, dans le Mont-de-Piété, une ressource secrète qu'il trouverait rarement dans des amis équivoques. Il porte rue des Blancs-Manteaux les diamans de son épouse qu'il force ainsi de garder son appartement pendant quelques jours. En descendant de son équipage, il se heurte contre l'infortuné dont les épaules sont chargées de l'unique

matelas sur lequel il reposait sa misère.

Le Mont-de-Piété fait valoir ses fonds à raison de douze pour cent par an, indépendamment des frais de commission que l'on prend dans les bureaux. On peut retirer à volonté les effets déposés. Au bout d'une année, il faut payer l'intérêt des douze mois et renouveler son engagement ; autrement les effets sont vendus; et si la somme qu'on en retire excède ce que le Mont-de-Piété a le droit d'exiger, cet excédant est remis aux dépositaires.

Il est malheureux qu'un établissement aussi utile favorise en même temps l'oisiveté et le libertinage, et tous les excès qui en sont les suites nécessaires. On néglige de prendre, pour s'assurer de l'honnêteté de ceux qui font des dépôts, les précautions que l'administration avait indiquées. Il suffit, dans presque tous les bureaux, qu'une personne éloigne les soupçons par une mise décente, pour qu'on ajoute foi à la déclaration qu'elle fait de son nom et de sa demeure. Cette négligence encourage le crime ; on devrait refuser de recevoir tout dépôt de celui qui ne serait pas porteur d'une carte de sûreté ou d'un passeport.

Cette mesure suffirait pour diminuer le nombre de ces vols que les employés du Mont-de-Piété favorisent par leur coupable indifférence.

ECONOMIE.

Il fut un temps où l'on ne voyait que systèmes d'économie politique ; je ne me rappelle d'avoir jamais vu de systèmes d'économie particulière, et cependant les uns eussent pu être beaucoup plus utiles que les autres.

De toutes les vertus celle qui nous est la plus étrangère sans contredit, est celle de l'économie. On voit beaucoup de gens avares, on en voit encore davantage qui sont prodigues : on en trouve très-peu qui soient économes.

Ce sont les petites pluies, disait madame de Sévigné, qui minent et détruisent les grands chemins. Ce sont les petites dépenses qui, à force d'être multipliées, renversent des fortunes qui paraissaient solidement établies.

Et ce sera toujours là un vice attaché à la grandeur démesurée des capitalistes. On s'y ruine, parce qu'on veut paraître ce qu'on n'est pas ; on est conduit alors ou par

l'amour-propre, ou par un motif d'intérêt qui paraît quelquefois assez bien entendu.

L'amour-propre nous porte à donner une grande idée de notre fortune; nous jouissons alors et du dépit de nos envieux, et de la satisfaction de celui qui nous porte de la bienveillance, et de cette espèce de considération qui entoure toujours l'homme opulent.

Notre intérêt nous engage quelquefois à éblouir par de trompeurs dehors : on paye trois livres la visite du médecin qui va modestement à pied, six francs celle du médecin qui a un cabriolet, et on n'oserait pas offrir moins de douze francs à celui qui descend de sa voiture.

Souvent tel avocat, dont la fortune s'élève à cinquante mille francs, en dépense vingt-cinq mille pour orner son cabinet : notre orateur se conduit en habile financier; il sait que ses fonds ainsi placés lui rapporteront cent pour cent.

Dans les provinces, tout le monde se connaît : celui dont la dépense excède le revenu, éloigne de lui la confiance; aucun motif d'intérêt et aucun motif d'amour-

propre bien entendu ne peuvent donc le porter à briller d'un éclat mensonger.

On se refuse à Paris ce qui est utile pour se procurer ce qui est superflu, et cette manie est commune à toutes les classes : telle maison a une loge à l'Opéra, qui, depuis deux ans, n'a pas payé les gages de ses domestiques ; vous voyez un homme qui porte au petit doigt un diamant de mille écus, et son excessive politesse vous apprend qu'il veut vous emprunter trois fr. pour dîner.

Les femmes nous surpassent encore en folie; elles dépensent en chiffons des sommes énormes ; les unes n'obéissent alors qu'à un sentiment de coquetterie ; les autres font le même raisonnement que notre moderne Cicéron, et leur calcul se trouve aussi juste que le sien.

Deux mille cachemires ont été portés cette année en dépôt au Mont-de-Piété ; c'est-à-dire, que deux mille femmes se sont présentées sous les livrées de l'opulence, dans un asile ouvert à l'extrême misère.

De ce goût désordonné pour les folles dépenses, résulte nécessairement la gêne extrême qui se fait sentir dans chaque

famille.On paye les jouissances d'une vanité ridicule, par les nombreuses privations qu'on est forcé de s'imposer. Les choses les plus indispensables sont, en général, celles qu'on pense le moins à se procurer; et je mets en fait que les maisons qui ont une voiture sont plus nombreuses que celles qui sont assez pourvues des choses nécessaires dans un ménage, pour pouvoir se passer pendant trois mois de l'épicier.

Aussi n'y a-t-il à Paris aucun commerce plus lucratif que celui de l'épicerie. Il y a dans la rue Saint-Honoré tel marchand épicier qui n'a pas vendu dans la journée un article dont la valeur excédât douze francs, et qui cependant se trouve avoir fait le soir une recette de quinze cents francs. On n'achète à Paris les choses indispensables qu'en détail; c'est-à-dire, qu'on aime à les payer un quart en sus de leur valeur réelle; disproportion énorme qui n'effraiera jamais ceux qu'un luxe dévorant aveugle sur leurs vrais intérêts.

MENDICITÉ ABOLIE.

Rien ne prouve davantage en faveur du caractère de ces Parisiens qui furent l'objet de tant de railleries, et souvent celui de si injustes calomnies, que les nombreux bureaux de bienfaisance qu'ils ont établis, et l'abondance des dons que l'aisance offre au malheur. Il suffit de jeter les yeux sur le compte que les respectables administrateurs de ces maisons rendent chaque année de leurs recettes, pour être convaincu que le Parisien est naturellement compatissant et généreux.

Un homme qui semble se plaire à altérer jusqu'au mérite des bonnes actions, a dit quelque part : « Je suppose qu'un pauvre, « implorant la générosité des passans, reste « dans une rue deux heures pendant le « jour, et deux heures pendant la nuit; je « suppose encore qu'il sera aperçu par le « même nombre de personnes à ces deux « momens différens, et je suis sûr qu'il re- « cueillera cependant dix fois plus pendant « les deux premières heures, que pendant

« les deux dernières ». L'observation est peut-être juste; mais je crois que nous ne devons rechercher le motif d'une action louable, que lorsque ce motif peut ajouter encore au mérite de cette action.

Les libéralités de quelques ames généreuses pouvaient bien porter de l'adoucissement aux maux d'un certain nombre de malheureux, mais il n'appartenait qu'à un gouvernement régénérateur d'exécuter ce que l'humanité, ce que l'honneur national réclamait depuis si long-temps, mais ce qu'on n'avait jusqu'alors que vainement essayé. Déjà se réalise ce projet généreux, dont toute la France ressentira les heureux effets; dans toutes les parties de l'empire s'ouvrent des retraites pour recevoir les malheureux que des infirmités auront réduits à l'indigence : ces hommes qui, encore robustes, préfèrent à un travail fructueux la honte de tendre à leurs semblables une main suppliante, seront forcés de recourir aux moyens honorables que la nature leur a donnés pour subsister. La misère perdra ainsi sa forme hideuse, et la société aura plus rarement à frémir de ces crimes auxquels porta trop souvent l'excès du malheur.

FORTUNE.

On a dit beaucoup de mal de la fortune; il est même peu de poètes qui n'aient cru devoir faire contre les richesses quelques tirades bien éloquentes : la plupart, satiriques impitoyables, laissent percer, dans leurs déclamations, l'envie secrète qu'ils portent à ceux qu'ils apostrophent avec tant de véhémence. Qu'est-il résulté de tous ces chefs-d'œuvre d'éloqnence qu'enfanta le cerveau de nos poètes? On a lu leurs vers quand ils étaient bons; l'homme qui savoure dans son riche salon les douceurs de l'opulence, a ri des anathèmes qu'on lançait sur lui, le plus souvent du haut d'un quatrième étage, et chacun n'en a pas moins continué à encenser l'objet de leurs superbes dédains.

On pourrait même demander à ces hommes si désintéressés, s'il fait bien l'éloge de leur cœur ce mépris philosophique qu'ils affectent pour la fortune? car, en supposant qu'ils préfèrent à une commode voiture un exercice quelquefois un peu forcé, mais qui

peut entretenir leur santé; à une table somptueusement servie, un repas frugal que leur estomac digérera facilement; en leur permettant enfin de dédaigner toutes ces jouissances que le luxe a inventées, comment peut-on concevoir que leur philosophie méprise les moyens de soulager l'indigence, d'être utile à l'amitié, d'encourager le talent? Voilà une noble destination que peut avoir la fortune; et le sage qui en fera ce digne emploi, prouvera que ce n'est jamais la richesse, mais seulement l'abus qu'on en fait qui est méprisable.

Si la grande colère que montrent quelques favoris d'Apollon, contre ceux de l'aveugle Plutus, paraît un peu comique, il faut convenir aussi que ces derniers souvent paraissent se plaire à se livrer aux traits piquans du ridicule. Il n'est pas rare de voir des hommes qui, trouvant dans leur porte-feuille la preuve assurée de leur mérite, se croient en droit de traiter avec hauteur le mérite véritable, quand il est dépourvu du même talisman. Cette ridicule vanité doit être moins reprochée à ceux qui sont assez sots pour la faire éclater, qu'à ceux qui sont assez faibles ou plutôt assez méprisables

pour la flatter et l'entretenir. Tout paraît concourir en effet à leur inspirer pour eux-mêmes une profonde estime : on les entoure, on les caresse ; émettent-ils une opinion, quelque ridicule qu'elle soit, elle doit trouver des approbateurs. Paraissent-ils rêveurs, on hésite entre le désir de les distraire, et la crainte de les détourner de leurs profondes réflexions. Toujours bien vus du beau sexe, recherchés dans la société, entourés d'amis toujours prêts à vanter et leurs dîners et leurs bons mots, n'est-il pas naturel qu'ils finissent par se croire des êtres privilégiés, aimables, sans faire aucun frais pour le paraître, infaillibles dans leurs jugemens, sachant tout enfin, sans avoir jamais rien appris?

Qu'il ne songe jamais à fixer son séjour à Paris, celui qui, possesseur d'une modique fortune, étranger à tous ces besoins que le luxe a introduits, goûte loin du tumulte et du bruit les douceurs de son heureuse médiocrité ! Plein de confiance dans sa modération, il voudra se borner à jouir de ces plaisirs tranquilles, de ces promenades magnifiques, de ces riches Musées, de ces nombreuses bibliothèques, enfin de toutes

ces pompeuses merveilles que la reine des cités offre à l'admiration du pauvre comme du riche. Qu'il se détrompe! bientôt il éprouvera des besoins dont le préservait son heureuse ignorance. Ces spectacles où l'on peut admirer chaque jour nos plus beaux titres de gloire; ces femmes séduisantes chez lesquelles les grâces sont embellies des charmes de l'esprit; ces sociétés brillantes qu'anime le plaisir; ces jouissances, fruit du brillant développement de nos arts, tout enfin réveillera dans lui de nouveaux désirs que l'impossibilité de les satisfaire augmentera encore; dès-lors plus de tranquillité : les superfluités deviennent des besoins; et chacun sait que les besoins créés par notre imagination sont plus impérieux que ceux qui nous furent donnés par la nature.

Qu'il s'éloigne donc de Paris, l'homme peu fortuné; mais qu'il y accoure bien vîte, celui que l'aveugle Plutus a comblé de ses dons. Là seulement il peut savourer toutes les douceurs de la vie. La Chine et le Japon lui offriront leurs brillantes porcelaines; l'Inde lui fournira ses riches étoffes; c'est pour lui que l'artiste saisira le ciseau ou la

palette; c'est pour lui que tous les arts développeront leurs brillans prestiges; et pendant que, pour exciter son dédaigneux appétit, madame Chevet demandera pour lui à la terre et à la mer leurs plus rares productions, l'ingénieux Appert conservera dans ses savantes préparations ces fruits que l'été a vu mûrir, et qui, vainqueurs des frimas, doivent briller au mois de janvier de toute leur fraîcheur; ce sera pour lui enfin que la beauté cherchera à s'embellir encore des attraits de la coquetterie. Je suis loin de vouloir calomnier ici la plus belle moitié du genre humain; mais ne peut-on pas dire, sans aucun esprit de satire, qu'un homme riche a pour une belle un je ne sais quel charme, auquel il lui est bien difficile de résister? Il semble (indépendamment de certains motifs plus déterminans encore) qu'elle aime à participer à cette considération dont l'homme riche est toujours entouré.

On ne devra jamais s'étonner de voir tant de fortunes s'élever ou s'écrouler chaque jour, dans une ville où les grands avantages attachés aux richesses doivent donner à la cupidité, naturelle à l'homme, un nou-

vel aliment. Il n'existe en général aucune proportion entre la dépense et le revenu des particuliers : bientôt on s'aperçoit du désordre de ses affaires ; on veut cependant soutenir sa maison sur le même ton. De là ces entreprises hardies, ces spéculations téméraires qui doivent le plus souvent, selon les chances du hasard, engloutir ou décupler les fortunes. On doit voir encore une des causes de la ruine de tant de maisons, dans cette rivalité ridicule qui existe entre des hommes qui, jadis égaux, se trouvent maintenant, d'après l'ordre des choses, dans des situations tout à fait différentes. On se voit toujours ; on veut lutter de luxe, de magnificence ; et le simple particulier qui, réduit aux seules ressources de sa fortune, rivalise avec l'homme en place qui est secondé par le gouvernement, doit nécessairement se ruiner.

Qu'on veuille, à quelque prix que ce soit, *faire fortune*, selon l'expression consacrée ; que chacun se rappelant le précepte d'Horace, se dise à lui-même : Accumule, pour être heureux, trésors sur trésors;

Si possis, rectè : sinon, quocunque modo.

que l'on dirige enfin tous ses efforts vers le but qui paraît pouvoir seul assurer le bonheur : cette tendance de tous les esprits paraîtra naturelle à celui qui connaît les hommes; mais comment expliquer cette manie générale de vouloir paraître riche quand on ne l'est pas ; et, quand on l'est réellement, de chercher toujours à le paraître encore davantage? Quelle bizarrerie de rechercher une jouissance illusoire aux dépens des jouissances réelles que l'on pourrait goûter? On voit celui qui possède une grande fortune entouré de tant de soins, de tant de bienveillance, qu'on veut, bon gré malgré, usurper ces égards qu'inspirent toujours les richesses ; et l'on préfère alors aux douceurs d'une aisance qui suffirait au bonheur, l'ennui pompeux du faste, et les peines secrètes dont se sent accablé l'homme qui, pour parvenir à faire envier son sort, a creusé l'abîme où sa fortune s'engloutit. Combien elles sont nombreuses ces maisons où, au milieu des fêtes brillantes, règnent les soucis dévorans ; où l'on se prive des choses nécessaires pour ne pas se refuser de pompeuses superfluités, et où une misère réelle se cache sous les brillantes livrées de l'opulence!

BANQUE DE FRANCE.

C'est dans la rapidité des échanges que se trouve la vie du corps politique : cette maxime est d'une vérité généralement reconnue. Long-temps les bons esprits firent des vœux pour la formation d'un établissement qui doublât la richesse publique, en doublant les signes qui la représentent : la banque de France fut enfin organisée.

Tout le monde a senti les immenses avantages qu'offrait une semblable institution : que les mêmes écus passent et repassent entre les mêmes mains, la circulation est alors évidemment embarrassée ; il était facile de remplacer une action aussi difficile, aussi gênante, par une création dont tout le monde pouvait apprécier la simplicité, et cependant cette création a été long-temps désirée.

L'émission d'un billet n'a lieu que lorsque la banque a dans ses coffres une valeur égale en espèces ou en billets dont un

triple endossement garantit la validité. Ce n'est donc point fictivement que le signe représentatif équivaut à une valeur réelle.

Un semblable établissement ne pourra jamais faire naître aucune inquiétude fondée. On a vu cependant, lors de la campagne de 1805 contre la maison d'Autriche, quelques personnes perdre jusqu'à douze pour cent pour l'échange de leurs billets. La multitude qui jouit des avantages de cet établissement sans savoir les apprécier, et qui ignore même par quelles mesures la banque est parvenue à inspirer une confiance qui ne peut jamais être trompée, prêtait avidement l'oreille aux bruits répandus à dessein par la malveillance. Cette manœuvre de l'agiotage est facile à expliquer.

La banque paye tous les jours ses billets à bureaux ouverts. Elle a calculé, d'après l'expérience, quelle était la quantité de fonds qu'elle met journellement dehors; et elle a toujours en réserve une somme beaucoup plus forte que celle qui est reconnue comme nécessaire.

Que si par hasard tous les porteurs de

billets se présentent spontanément pour les échanger, il est évident que la banque qui, dans les plus grands intérêts du commerce, a dû garder seulement les fonds qui lui sont nécessaires, doit se trouver momentanément embarrassée. Ce fut ce qui arriva en 1805. Quelques bruits mensongers avaient répandu l'alarme ; l'agiotage commença ses spéculations; forcée pendant quelques jours de ne payer qu'une somme qu'elle avait déterminée, la banque se trouvait dans la position d'un riche propriétaire qui, ne conservant chez lui que l'argent nécessaire à ses besoins, se trouve gêné s'il faut satisfaire sur-le-champ à de nouveaux besoins qu'il ne pouvait prévoir : mais l'embarras de la banque ne fut que de courte durée; elle réalisa assez d'espèces pour pouvoir payer à bureaux ouverts. La malveillance fut forcée de se taire, et toutes les alarmes furent dissipées.

J'entendis, à cette époque, un joueur de bourse qui, malgré sa profonde ignorance, n'a pas moins fait une grande fortune, prétendre hautement que la banque ne devrait jamais mettre un billet en circulation sans conserver dans ses coffres la somme qu'il

représentait; elle préviendrait alors, ajoutait-il avec un air de profondeur, l'embarras où elle se trouve aujourd'hui. Cet homme ne voyait qu'un seul avantage dans la création d'un semblable établissement : celui d'abréger le temps nécessaire pour les paiemens, et de porter sur soi, sans se fatiguer, deux ou trois cent mille francs qui auraient été comptés dans cinq minutes. Il ignorait, et beaucoup de personnes l'ignorent avec lui, que l'immense avantage qu'offre la banque, est d'émettre des billets dont aucune chance possible ne doit jamais altérer la valeur, et de laisser cependant dans la circulation une très-grande partie des signes qu'ils représentent : on double ainsi les capitaux, et par suite la fortune publique.

Un établissement de ce genre devait nécessairement fixer l'attention d'un gouvernement qui étend sa bienveillance sur tout ce qui porte un caractère d'utilité publique. Il a reconnu qu'il ne devait point s'immiscer dans l'administration intérieure d'une semblale institution; il s'est borné à lui donner une organisation plus analogue à son importance. C'est donc toujours sur les for-

tunes particulières que reposent les ressources de la banque, et le gouvernement a voulu seulement l'entourer de son influence protectrice.

FINANCES ET COMMERCE.

Plusieurs personnes ont cru devoir attribuer les malheurs dont la dernière dynastie de nos rois fut la victime, aux lumières dangereuses que les philosophes avaient répandues dans toutes les classes de la société; d'autres ont vu l'origine de tous les troubles qui ensanglantèrent la France, dans les abus que tolérait un gouvernement sans vigueur. Ils furent nombreux dans tous les temps, ces hommes qui, inhabiles à prévoir les grandes révolutions des empires, s'empressent, après l'événement, d'en expliquer les causes selon leurs passions et leurs préjugés. Sans doute il a fallu qu'un bouleversement si funeste dans ses effets ait été amené par une foule d'erreurs politiques, et par la réunion d'une grande faiblesse d'un côté, et d'une grande exaspération de l'autre; mais on peut hardiment avancer que le désordre qui depuis long-temps régnait dans les finances, fut la cause la plus puissante de tous les dé-

sordres qui bouleversèrent l'Etat. Ecrasé sous le poids de la dette publique, le gouvernement accumulait impôts sur impôts; les emprunts se multipliaient jusqu'à ce que l'épuisement du corps politique ait amené sa dissolution.

Ce serait un tableau curieux que celui de l'état actuel de nos finances comparé à celui qu'offrait la France il y a un siècle. On verrait la simplicité, la clarté des comptes rendus, remplacer cet embarras, cette gêne pénible que ne pouvaient cacher ceux qui cherchaient, avec des systèmes, à inspirer une sécurité qu'ils étaient loin de partager. On admirerait cette justice exacte observée dans la répartition des impôts, qui a succédé à ces moyens abusifs dont l'insuffisance se décelait par des emprunts multipliés. Jamais la France ne présenta un système de finances plus simple à la fois et plus conforme à ce caractère de grandeur et de puissance qui lui a été imprimé. Nous avons vu toutes les nations de l'Europe entraînées par un esprit de vertige, nous forcer de mettre sur pied des armées innombrables, et aucun nouveau sacrifice n'a été exigé, tant est grand cet esprit de pré-

voyance qui sait calculer toutes les chances possibles, et qui ne fit jamais dépendre la sagesse de ses calculs, de l'instabilité des événemens!

C'est en général d'après l'état de ses finances qu'on peut apprécier la prospérité d'un empire. Cette vérité se confirme par l'application que nous en pouvons faire à nous-mêmes; et cependant, on cherchait vainement à le déguiser, depuis long-temps le commerce, entravé dans ses combinaisons, semble faire circuler avec moins d'abondance dans ses canaux la richesse publique; ce n'est que par des privations momentanées que nous pouvons reconquérir des droits que la nature a donnés à tous les peuples, et dont une nation présomptueuse a rêvé dans son fol orgueil de les dépouiller. Il était réservé à celui qui a soumis toute l'Europe à l'ascendant de son génie, de s'armer généreusement pour la défense de son indépendance. Il a juré de ne se livrer aux douceurs d'un glorieux repos que lorsque l'Angleterre, abjurant une souveraineté absurde, aura reconnu l'indépendance des mers. C'est vers cette unique fin que tendent tous les efforts du

héros ; sa puissance sur le continent est assurée. Rassasié de gloire, il dirige ses vues vers la prospérité de son empire ; il veut l'affranchir, il veut affranchir toutes les nations d'un joug odieux, il veut que la mer, qui fut donnée en partage à tous les peuples, ne soit plus le partage exclusif d'un seul. Quelle est donc cette aveugle fureur qui, faisant oublier aux peuples du continent leurs véritables intérêts, les porte à retarder, par des guerres insensées, la réussite de ces grands desseins ? Comment un peu d'or peut-il leur faire oublier les affronts faits à leurs pavillons, les préjudices énormes portés à leur commerce ? Comment peuvent-ils prodiguer leur sang pour la défense d'un système tyrannique, destructeur de leur prospérité ? Parmi les nations qui paraissent faire cause commune avec l'Angleterre, parmi toutes celles qui se sont liguées contre elle, en trouvera-t-on une seule qui n'ait eu à se plaindre de ses perfidies ? Sera-ce l'Espagne ? Mais a-t-elle oublié l'attentat de Cromwell qui fait enlever ses gallions, piller ses colonies que garantissait la foi des traités ; forfait qu'on serait tenté de révoquer en doute si, de

nos jours, il n'avait été renouvelé contre les quatre frégates qui ont été conduites dans les ports d'Angleterre, sans qu'aucune déclaration de guerre justifiât cette violence? Sera-ce l'Autriche? l'Autriche qui se rappelle encore cette guerre sanglante qui lui fut suscitée par une basse jalousie, et qu'elle ne put terminer qu'en signant la destruction de la compagnie d'Ostende? Sera-ce la Hollande? elle a vu un allié perfide feindre de la défendre contre l'Espagne, pendant qu'elle s'emparait lâchement de Flessingue, de Flessingue qui depuis a été l'objet de cette honteuse expédition pour laquelle l'Angleterre faisait d'immenses préparatifs, pendant que cette même Espagne dont elle fomente aujourd'hui la révolte, implorait vainement d'utiles secours? Seront-ce les Etats-Unis d'Amérique? Mais perdront-ils jamais le souvenir de la presse exercée à bord de leurs bâtimens, de ces confiscations violentes et de cette défense vexatoire faite à des vaisseaux neutres de voguer vers des ports bloqués non par des flottes, mais par une ridicule déclaration du cabinet de Saint-James? Sera-ce le Danemarck enfin?

Les flammes qui dévorent Copenhague éclairent à jamais toutes les nations sur les principes homicides d'un peuple qui croit justifier ses droits par des attentats jusqu'alors inconnus.

L'univers attentif contemple cette lutte de deux puissances dont l'une combat pour son indépendance, pour celle des nations, pendant que l'autre, après avoir accumulé outrages sur outrages, tâche de reculer, par le secours d'une politique insidieuse, le moment qui doit mettre un terme à sa tyrannie. Loin de murmurer de quelques privations nécessitées par les circonstances, chaque Français applaudit aux vastes desseins qui doivent assurer sa félicité future, et il contemple avec orgueil le degré de splendeur auquel s'élèvera un jour un peuple qui, privé pendant un temps des immenses ressources du commerce, résista pourtant à toute l'Europe, perfectionna toutes les branches de son administration, et trouva dans son sein tous les élémens de sa prospérité.

INDUSTRIE PARISIENNE.

PARIS se ressent moins que toute autre ville de France de la stagnation momentanée du commerce. Ses relations avec l'étranger sont en général peu multipliées, et l'énorme consommation qui s'y fait suffit pour entretenir une abondance indépendante des événemens politiques.

Un ancien proverbe nous apprend qu'*un Parisien ferait sa fortune là où tout autre mourrait de faim :* aucun peuple, il faut en convenir, ne possède comme lui cet esprit actif qui profite avec habileté des chances favorables, et qui au besoin sait se créer des ressources, se retourner, comme on dit communément. Telle femme qui possède un capital de vingt-quatre sous, répétera, pendant toute la journée, sous les galeries du Palais-Royal, *cinquante cure-dents pour deux sous*, et elle parviendra ainsi à se faire un petit revenu qui la fera vivre, elle et toute sa famille.

Ce n'est qu'à Paris que l'on a l'art d'en-

tourer un établissement quelconque de cette importance qu'on trouverait ridicule partout ailleurs, et qui contribue pourtant à enrichir celui qui l'a formé. Qui ne connaît pas M. Fortin, et l'utile établissement qu'il a placé dans un des passages du Palais-Royal? M. Fortin a habilement spéculé non sur ces besoins factices que le luxe a introduits, mais sur ceux que la nature a rendus communs à nous tous misérables humains, et M. Fortin est ainsi parvenu à accumuler une assez grande quantité de pièces de trois sous pour donner dernièrement à une de ses filles soixante mille f. en mariage. Il existe encore au Palais-Royal un autre établissement moins utile sans doute, mais qui a cependant aussi son importance : je veux parler de celui connu sous le nom de *salon de la Paix*. Là, pendant qu'un *artiste* donne à une partie de votre toilette un éclat nécessaire pour vous présenter dans un monde, où la manie de briller fait tourner toutes les têtes, vous pouvez jeter sur le feuilleton de trois journaux différens un rapide coup-d'œil. Celle qui dirige ce précieux établissement donne pour son salon trois mille francs de

loyer par an ; il faut donc que soixante mille souliers passent entre les mains de ses adjoints pour pouvoir fournir aux frais de location ; et, quand on compte ensuite toutes les autres dépenses que nécessitent l'abonnement à trois journaux, les honoraires des cinq à six *artistes* qui se vouent au service public, et l'achat de couleurs dont doivent se noircir leurs pinceaux, on a une idée de l'activité qui doit régner au salon de la Paix, et des recettes qu'on doit y faire chaque jour.

C'est à Paris que se sont faites presque toutes les découvertes qui ont honoré les sciences ou perfectionné les arts. Les expositions publiques ont répandu dans toutes les classes de la société l'émulation la plus féconde ; l'industrie a créé quelques arts nouveaux, elle a perfectionné les autres ; les théories se sont vérifiées, et des méthodes jusqu'alors impraticables, simplifiées dans toutes leurs parties, ont offert des résultats que tout le monde a pu apprécier.

Malgré tous les encouragemens que l'on prodigue à l'industrie nationale, on est cependant réduit à déplorer souvent cette

lutte qui s'établit presque toujours entre les anciens préjugés et les découvertes nouvelles. On a remarqué en général que tous les hommes d'un mérite réel sont doués d'une grande timidité ; plus sensibles que les autres à la gloire, ils le sont aussi davantage aux critiques injustes, parce que leurs affections ne diffèrent pas moins que leurs idées de celles du commun des hommes. Combien de fois la crainte d'un ridicule non mérité n'a-t-elle pas comprimé les généreux élans de l'esprit humain ! Un homme qui exerce sur l'opinion publique l'influence d'un mérite universellement reconnu, M. Parmentier, consacrant à l'utilité publique des années qu'il a acquis le droit d'abandonner au repos, a dernièrement trouvé un moyen ingénieux de remplacer le sucre, dans plusieurs usages journaliers, par des productions territoriales. Si quelques critiques bien ridicules, si quelques doutes dénués de tout fondement, ont pu, pendant un temps, obscurcir l'éclat d'une découverte si intéressante pour nous, et que présentait un homme justement célèbre, comment le mérite inconnu qui ne peut s'appuyer en-

core sur aucun titre de gloire, osera-t-il prendre dans ses propres forces une confiance qu'on traitera de témérité?

Une femme qui unit à tous les talens qui peuvent embellir son sexe, des connaissances profondes qu'elle doit à de longs travaux, animée du noble désir de nous soustraire à une dépendance étrangère, consacra ses veilles à chercher le moyen de remplacer le café par des productions du sol français. Un succès inespéré a couronné ses efforts. Le café qu'elle est parvenue à composer réunit toutes les qualités qui peuvent satisfaire le goût et l'odorat, et qui distinguent le café véritable. De nombreux connaisseurs ont témoigné leur étonnement ; on a offert à quelques incrédules deux tasses, dont l'une de café véritable n'a pu être distinguée de celle qui contenait du café composé. La découverte est faite maintenant, et il ne reste à celle dont elle honore le courage et les talens, qu'à la faire connaître, et à en recueillir les fruits. Qu'elle ne se laisse point arrêter par quelques légers obstacles; qu'elle se tienne sur-tout en garde contre cette tactique si commune de nos jours, qui con-

siste à calomnier un procédé pour se l'approprier ensuite. Toute découverte qui porte un grand caractère d'utilité publique, est digne de la bienveillance d'un gouvernement protecteur; et l'envie ne peut obscurcir que pour un temps une gloire à laquelle la reconnaissance nationale doit donner un nouvel éclat.

LA RELIGION.

J'entends tous les jours des censeurs chagrins répéter que la génération actuelle est perdue, que la révolution a porté à la religion un coup dont elle ne se relèvera plus. Quant à moi, je sais que, lorsque, chaque dimanche, je me rends à midi à ma paroisse de Saint-Roch, je vois toujours l'église remplie. Un essaim de femmes jeunes et jolies s'y pressent, pendant qu'une foule de jeunes gens non moins fervens, viennent se confondre avec elles, et unissent leurs hommages à ceux que la beauté adresse à l'Eternel. Il est vrai qu'un rigoriste pourrait se scandaliser de ces chuchotemens, de ces tendres propos prononcés à demi-voix; mais un chrétien doit éloigner de lui tout injuste soupçon, il doit croire que ces jeunes gens et ces femmes séduisantes s'excitent réciproquement à une sainte ferveur, et que s'ils quittent l'église au milieu du saint sacrifice, ce n'est que pour aller plus librement s'entretenir

des augustes mystères de notre sainte religion.

Depuis que le monde existe, chaque siècle a fait ses doléances sur la perversité toujours croissante des mœurs ; chaque pays aussi a cru, dans tous les temps, devoir crier à l'impiété, à l'irréligion ; nos bons aïeux n'ont, je crois, rien à nous reprocher sous ce double rapport, nous les valons tout juste ni plus ni moins. J'oserai même dire que jamais on ne dut être plus religieux que de nos jours, parce que jamais on ne raisonna moins qu'aujourd'hui sur la religion. Chrétiens, ne raisonnez pas, ne discutez pas! tel est le premier principe que doit poser l'évangile ; la foi, rien que la foi, et toujours la foi, voilà la seule arme avec laquelle vous deviez repousser toutes les objections, détruire tous les raisonnemens. Il est de ces choses que doit toujours couvrir un voile respectueux, et ce n'est pas sans raison que l'on appelle mystères les premiers dogmes de notre religion.

Jadis on a vu tous les peuples de l'Occident, saintement ligués contre ceux de l'Orient, aller, pleins d'une belliqueuse ardeur, prodiguer leur sang pour le triomphe

de la croix. Dans des temps moins reculés, ces mêmes peuples se sont déchirés entre eux, et la religion a mis dans les mains du père le fer sacré dont il devait égorger un fils qui voulait librement adorer Dieu à sa manière. Aujourd'hui les peuples s'étonnent des excès auxquels l'ignorance et le fanatisme peuvent porter les hommes ; et dans la même ville où se commirent les crimes de la saint Barthélemi, le mahométan peut bâtir sa mosquée, le juif élever sa synagogue, à côté de l'église où le chrétien adore Jésus-Christ. Le règne d'une tolérance entière est enfin arrivé : ainsi que les cultes, les opinions sont parfaitement libres ; l'homme pieux se rendra chaque matin où il croit que son devoir l'appelle ; l'incrédule restera tranquillement chez lui, le premier ne cherchera point à convertir ce second, et celui-ci à son tour n'essaiera point de tourner celui-là en ridicule, il respectera sa croyance. On pourrait dire qu'en général l'esprit d'incrédulité règne avec plus de force dans la province qu'à Paris ; d'un côté, parce qu'on y est moins tolérant, et, de l'autre, parce que le culte doit y être plus en butte à la malignité. Un

bruit de cloches éternel, des processions multipliées, de nombreux pénitens masqués comme au carnaval, et, qui à certains jours, courent les rues les pieds nus et la tête encapuchonnée (1); des saints qui ornent chaque coin de rue, et où tous les soirs les jeunes filles viennent avec de jeunes garçons chanter des cantiques, tout ce culte extérieur offre un aliment continuel aux mauvaises plaisanteries des incrédules; à Paris personne n'écouterait les bons mots faits sur la religion, et l'on évite généralement tout ce qui peut y avoir rapport. Rien d'ailleurs ne réveille l'incrédule malignité; les prêtres paraissent rarement en habit ecclésiastique; un malade, implorant leur saint ministère, demande-t-il à recevoir les derniers sacremens, ils mettent dans leur poche le vase sacré qui renferme un Dieu consolateur, et l'on ne voit pas un bedaud, armé d'une lanterne et d'une cloche, forcer chaque passant de se précipiter à genoux.

Le chrétien trop zélé se croit fondé à gémir intérieurement de cette indifférence qu'inspire tout ce qui a rapport à la reli-

(1) Je parle ici des départemens méridionaux.

gion. Il est fâché de ne plus voir naître chaque jour ces gros volumes qu'enfantait jadis un zèle souvent indiscret. J'avoue que ce zèle est singulièrement refroidi ; c'est cependant de nos jours qu'un homme éloquent qui sait répandre sur toutes ses compositions les prestiges d'une riche imagination, a voulu faire poétiquement triompher cette religion qu'on prétend si abandonnée. Nous avons vu le Père, le Fils, le Saint-Esprit et la Vierge, lutter avec Jupiter, Vénus, Apollon, et remporter sur eux une poétique victoire. Ainsi, malgré les malicieuses insinuations de M. H***, l'auteur des Martyrs, plein de respect pour le culte de ses pères, nous prouve que ce culte l'emporte sur celui qu'enfanta la brillante imagination des Grecs, autant par sa grâce enchanteresse, que par la vérité de ses dogmes. Laissons à d'autres siècles l'honneur d'avoir renversé les faux dieux, ce sera assez pour la gloire du nôtre, d'avoir conquis à l'Eternel ce trône poétique sur lequel nous avions vu assises jusqu'à ce jour des divinités étrangères.

On voit encore de nos jours, comme on a vu dans tous les temps, de ces prétendus

esprits forts qui paraissent vouloir douter de tout. Ces incrédules refusent d'ajouter foi à ces nombreux miracles dont l'histoire sainte est remplie, et qui attestent la divine origine de notre religion. Il faudrait, pour les convaincre, qu'un verre d'eau pure de la Seine se métamorphosât dans leurs mains en un excellent vin de Bourgogne. Ils douteront qu'une armée ait pu traverser la mer à pied sec; ils s'épuiseront en raisonnemens pour prouver qu'il est difficile à une jeune femme d'avoir un enfant et d'être encore vierge; enfin ils oseront douter de ces vérités éternelles, et les regarderont comme des fables bien inférieures à celles qu'enfanta la riante imagination des païens. Pourquoi, disent-ils, si de semblables miracles ont pu être opérés pour établir la religion, pourquoi n'en voyons-nous aucun de nos jours qui fasse triompher cette religion de toutes les atteintes que lui porte l'impiété? Voilà quel est leur plus fort raisonnement : hé bien! fiers incrédules, écoutez et soyez confondus :

Credite dicenti : mira sed acta loquor. OVIDE.

« Un incendie violent vient de détruire

« à Jérusalem le temple du saint sépulcre et « des autres saints lieux qui l'entourent.

« Le saint sépulcre est une petite cham- « bre de neuf palmes de long, sur douze « de hauteur, taillée dans le roc vif. Autour « de ce monument sacré est le fameux « temple construit en rotonde. A l'orient « du saint sépulcre se trouve le chœur des « Grecs; au midi est le mont Calvaire. On « remarque autour du temple la chapelle « des Arméniens; les chrétiens en ont « quatre.

« Le feu se manifesta d'abord dans l'église « des Arméniens; il se porta, lorsqu'elle « fut consumée, à la grande coupole du « temple, de là au chœur des Grecs, et enfin « au calvaire, où il détruisit le marbre du « sanctuaire.

« Après cinq heures d'un feu violent, la « grande coupole s'écrasa; elle détruisit « par sa chute la petite coupole qui surmon- « tait le saint sépulcre, et fit éclater en « pièces les belles colonnes de porphyre « qui la soutenaient, ainsi que les marbres « qui ornaient le saint sépulcre. *Le monu- « ment sacré se trouva pendant quelques « heures au milieu d'une fournaise ar-*

« *dente, et exposé à une si grande cha-*
« *leur, qu'elle calcina les marbres les*
« *plus durs, et fondit tous les métaux.*
« Chacun croyait que la chambre du saint
« sépulcre était détruite; mais le feu ayant
« cessé, *la porte du saint sépulcre, qui est*
« *en bois, fut trouvée froide et intacte, et*
« *l'intérieur du monument n'avait pas*
« *souffert la plus légère atteinte.* Il est évi-
« dent qu'une puissance surnaturelle a ga-
« ranti le saint sépulcre, puisque les flam-
« mes qui l'entouraient, et le plomb fondu
« qui est tombé pendant long-temps sur
« la porte de bois, n'ont pu le consu-
« mer ».

Des flammes sont assez violentes *pour calciner les marbres les plus durs, pour fondre tous les métaux*, et elles ne peuvent porter *la plus légère atteinte* au saint sépulcre! *Une fournaise ardente, une pluie de plomb fondu*, loin de consumer une simple porte de bois, *la laissent froide et intacte!* Certes, voilà un miracle qui doit confondre tous les incrédules. Et qu'on n'aille pas révoquer en doute l'authenticité du fait; il est consigné dans le Jour-

nal de l'Empire, du 11 mai 1809 : cet article en a été copié ici mot à mot, et tout le monde connaît les lumières et l'infaillibilité des rédacteurs de ce journal célèbre.

LA MODE.

Quoique les Parisiens soient de bons catholiques, et que le miracle de Jérusalem les ait encore raffermis dans leur sainte croyance, on est forcé de convenir que la mode est cependant la divinité dont le culte est le plus respecté. Elle règne sur tous ses sujets en souveraine despotique, et nul ne peut enfreindre ses lois sans qu'elle ne le livre sur-le-champ au ridicule, son ministre vengeur, qui sait en faire une prompte justice. Moderne Protée, elle se renouvelle sous mille formes différentes; chaque jour elle a cessé d'exister, et cependant elle ne meurt jamais. C'est à Paris qu'est le siége principal de son empire; de là elle gouverne la province; et, quoique ses décrets y parviennent plus lentement, ils n'en sont pas moins scrupuleusement exécutés. C'est à Paris que ses ministres fidèles exécutent sous ses ordres ces importans ouvrages qui iront embellir la beauté de tous les pays; car son pouvoir ne connaît aucune limite,

et s'étend même au-delà des mers. Cette gaze légère, que l'art a façonnée en robe transparente, ira peut-être embellir une élégante Américaine, pendant que ce léger chapeau, dont une fleur relève la simplicité, ornera la tête d'une petite maîtresse de quelque colonie africaine; mais la déesse ne peut exercer qu'une légère influence sur les contrées lointaines : elle s'en dédommage à Paris, et c'est sur ses habitans qu'elle exerce sa toute-puissance.

Un homme veut-il faire tourner la tête à toutes les femmes, donner le ton aux hommes, être pour les premières un objet d'admiration, pour les seconds un objet d'envie, qu'il suive scrupuleusement la mode différente qu'amène chaque jour; l'homme du monde, qui n'ambitionne pas une semblable gloire, doit cependant se conformer aussi à tous ses caprices. On le laisse libre dans sa conduite, personne ne cherche à la pénétrer; mais tout le monde a le droit de porter sur chaque partie de sa toilette un coup-d'œil scrutateur : une singularité sera impitoyablement censurée, car dans la société on tolère les vices, on pardonne les défauts, mais l'on est inexorable pour les ridicules.

Pourquoi étouffe-t-on à Coblentz dans une allée étroite, où l'on est suffoqué par la poussière, pendant que les Tuileries, les Champs-Elysées sont presque déserts ? Pourquoi la bonne société se fait-elle un devoir d'aller s'ennuyer aux spectacles du boulevart à chaque mélodrame nouveau, pendant qu'elle peut entendre les chefs-d'œuvre de Racine ou de Molière ? C'est parce que la mode l'ordonne ainsi; tout le monde s'y soumet, et personne n'en murmure.

Un homme qui veut se lancer dans le monde et s'y faire remarquer, ne peut être trop scrupuleux dans le choix d'un tailleur; il ne doit point se décider légèrement, et il ne peut trop interroger la voix publique qui le trompera rarement. Qu'il ne se laisse cependant pas éblouir par un nom célèbre; il faudra qu'il fasse adroitement subir à celui qui le porte un examen approfondi sur les secrets de son art. Sans doute il est flatteur d'être en relation avec un Catel, un Léger, un Thomassin; le nom de ces artistes célèbres, jeté adroitement dans la conversation, inspirera même pour vous auprès de bien des gens une espèce

de considération ; mais il existe encore des nuances entre le talent de ces hommes fameux, et l'observation doit mettre toute son attention à les saisir.

Une femme élégante ne doit pas être moins difficile dans son choix ; ce n'est qu'à de savantes mains qu'elle abandonnera le soin de faire ressortir une taille dégagée, de dessiner avec art des formes séduisantes. Elle doit mettre sur-tout un soin particulier à distinguer entre mille chapeaux celui qui fera le mieux ressortir les charmes de sa figure. Il est de rigueur qu'elle reçoive tous les matins la visite de sa marchande de modes, parce que tous les jours il se fait quelque changement important, quelque découverte nouvelle. Aussi entrez dans un magasin de modes, et vous verrez quelle étonnante activité y règne ; ici, c'est la nature assez bien imitée dans des fleurs artificielles, pour que l'œil puisse s'y tromper ; là, c'est la plume élégante ou la mousseline légère si artistement étagée, qu'on la prendrait pour des flocons de neige. Il est impossible de mieux chiffonner, de mieux tromper les yeux. La vente se ralentit-elle un moment, eh vîte ! un joli nom, un évé-

nement singulier se place sur un bonnet en panache, en aigrette; tout est changé, tout est renouvelé dans un clin-d'œil : c'est là le secret du matin.

A toute l'admiration que m'inspirent les miracles opérés par la mode, se mêlent quelques craintes qui ne me paraissent que trop fondées; je tremble de voir cette reine si chère aux Parisiens, détrônée par une rivale redoutable. Nous nous moquons des Anglais, nous rions de leurs singularités, et chaque jour nous devenons plus empressés à les adopter. Il faut à nos femmes élégantes une voiture anglaise, une mélancolie anglaise; nos petits-maîtres ont adopté avec empressement les carriks, les spencers; leurs chevaux ne galoppent plus qu'à l'anglaise; un jokei est, dans toute bonne maison, le domestique le plus indispensable; nos gastronomes dédaignent le dîner le mieux servi, si l'on y a oublié le rostbeef ou le succulent beefsteak; le wisk est le jeu à la mode; les jardins anglais sur-tout sont la folie du jour; c'est à qui bouleversera des terres pour faire de petits ponts, de petites allées, de petites prairies, de petits ruisseaux, de petites ruines. Des ruines sur-tout, tout le

monde en raffole; on dirait que la légèreté française aime à se confondre devant ces images postiches de vétusté.

J'aime à croire pourtant que la mode française finira par l'emporter; n'eût-elle pour sectateurs fidèles que nos petits-maîtres et nos petites-maîtresses, de semblables prosélytes suffiraient pour propager son culte. Qu'est-ce qu'une petite-maîtresse? c'est une femme qui va, qui vient, qui s'agite toujours, et ne fait jamais rien, jouant avec la douleur comme avec le plaisir, adorant et détestant le même objet presque à la même minute, dépensant en chiffons une fortune immense, voyant tout et ne se fixant sur rien, achetant tout, et n'en voulant plus dès que la chose est payée. Une femme semblable est logée dans la chaussée d'Antin; elle passe la journée à feuilleter des brochures, à parcourir le Journal des Modes; elle lit ou écrit des billets doux; faisant dix toilettes par jour, elle déteste la parure, le négligé seul lui paraît délicieux; et c'est toujours en négligé qu'elle va, l'air mélancolique, se faire voir dans sa calèche au bois de Boulogne, et entendre le soir un moment Lays ou madame Barilly.

Un petit-maître est un être qui tient beaucoup plus de la femme que de l'homme ; il consume sa vie à soigner sa toilette, à courir les ruelles, à former des intrigues. Un homme semblable n'aime jamais rien, il adore toujours ; il adore sa maîtresse, il adore Talma, il adore Brunet, il adore Catel ; c'est une suite non interrompue d'adorations qui s'étendent jusqu'à son cheval anglais. Levé à midi, un petit-maître écrit trois ou quatre déclarations dont Dorat et Marivaux lui fournissent les vers. A trois heures, il tente une course au bois de Boulogne. Le soir il voit le premier acte d'une tragédie, le second d'un opéra-comique, et arrive à temps pour assister au ballet de l'Opéra. Après un moment d'hésitation, il se décide, pour terminer la journée, à aller dans quelque cercle faire admirer son élégance et débiter ses fadeurs, ou bien à se rendre près de quelque femme sensible dont il veut bien faire le bonheur.

LES RESTAURATEURS.

Contempteurs du temps présent, nous aimons à vanter le temps qui n'est plus. Ecoutez ce censeur sévère, tout dégénère, selon lui; jadis les mœurs étaient pures, jadis les femmes étaient fidèles; on ne voyait alors que savans sans pédantisme, littérateurs sans prétentions ridicules; les protecteurs n'affectaient point des airs dédaigneux, les protégés ne montraient jamais de bassesse, et l'homme riche ne croyait point que son opulence lui donnât le droit d'être insolent. Nous n'avons point eu le bonheur de naître dans ces siècles privilégiés; mais celui dans lequel nous sommes condamnés à vivre, ne nous offre-t-il pas quelques dédommagemens de tous ces précieux avantages? Et sans choisir d'autres exemples, quelle fut l'époque où l'on poussa plus loin l'art si important auquel préside Comus? Ce dieu n'a plus de secrets pour ses sectateurs fidèles; il leur a appris, en leur expliquant ses mystères, à ranimer un

palais usé, à exciter un appétit paresseux, en même temps qu'il a inspiré des chantres habiles qui, pleins de son esprit, répètent au Rocher de Cancale ses savantes leçons. Le culte du dieu s'est propagé; on s'est livré à de profondes recherches; de grandes découvertes en ont été le fruit, et ce qui n'était jadis qu'un art méprisé est devenu de nos jours une science qui a ses principes et ses lois.

Les tables d'hôte ont été remplacées par les nombreux restaurans que nous voyons aujourd'hui, et cet heureux changement est un des résultats de cette grande révolution opérée dans l'empire de Comus. A ces tables d'hôte s'asseyaient indistinctement tous les individus qui avaient un écu de trois livres à dépenser; l'honnête homme était placé près d'un fripon qui l'accablait de politesse et qui lui enlevait subtilement sa montre. C'était là que se rendaient en foule ces hommes affamés dont la prévoyance semblait forcer un estomac complaisant à se prémunir contre un jeûne forcé, pendant que celui qui avait la certitude de pouvoir dîner le lendemain se trouvait dans l'alternative ou de s'étouffer, ou de finir son po-

tage au moment où le dernier plat disparaissait avec une effrayante rapidité.

Tout se perfectionne avec le temps; aujourd'hui nous n'avons plus à faire assaut de gloutonnerie avec ces intrépides mangeurs; nous ne sommes plus forcés de prendre, à une heure déterminée, avec des gens qui nous déplaisent, notre légère part d'un dîner souvent assez mauvais. Nos restaurateurs ont fait disparaître tous ces inconvéniens; leurs salons, que l'art a décorés avec goût, sont ouverts à tous les instans du jour; à peine êtes-vous entré, et déjà un garçon intelligent, prompt à satisfaire vos désirs, vous a présenté une longue carte à triple colonne. Votre œil incertain erre agréablement sur toutes ces riches productions que la mer et la terre offrent en tribut pour flatter votre sensualité. Là, tous les goûts peuvent se satisfaire; là, l'habitant de tous les pays peut se croire transporté sur le sol qui l'a vu naître, et assis à la table de ses pères. Etes-vous né dans ces contrées brûlantes que l'Indus arrose de ses eaux, un carrick à l'indienne vous est offert. Habitans des bords du Tage, voulez-vous renouveler le repas modeste qui

jadis suffisait à votre frugalité, faites-vous servir des pommes à la portugaise; pendant que cet Anglais qui est à vos côtés se complaira devant un énorme rostbeef, et que ce Français, gastronome plus délicat, fera succéder à sa suprême de volaille un léger filet de truite saumonée.

De grandes discussions s'élèvent chaque jour sur la prééminence de ces hommes fameux dont les noms sont également chers au dieu des festins. *Naudet*, *Véry* et *Beauviliers*, rivaux de gloire, brillent seuls au premier rang, depuis que *Robert*, *Robert* si renommé pour ses excellens vins, après avoir préludé au Palais-Royal à ses hautes destinées, a été appelé à la cour d'un souverain. Les connaisseurs pensent que Naudet seul peut nous consoler de la perte de *Robert;* ils l'ont proclamé l'homme par excellence; et Naudet, encouragé par cette distinction flatteuse, redouble de zèle, fait des études profondes, et se tient toujours à la hauteur des nouvelles découvertes.

A côté de ces grands noms se soutiennent avec éclat ceux des *Frères Provençaux*, des *Legacque*, des *Grignon*. Si je ne craignais de violer la hiérarchie des

rangs, je placerais hardiment au premier les Frères Provençaux, et M. Grimod de la Reynière applaudirait lui-même, j'en suis assuré, à cet acte de justice. C'est là que les amateurs viennent en foule manger cette morue à *la provençale* si renommée; c'est là que se trouvent et le nouga de Marseille, et ces chinois qui flattent si agréablement le goût de nos petites maîtresses, et ces olives si vantées par Pline, qui se plaisait à répéter que le meilleur fruit de la terre était produit par l'arbre le plus cher à l'humanité.

Après ces hommes célèbres se présentent les restaurateurs de troisième classe, les Roland, les Lambert, les Camus; ils ont pénétré moins avant dans les mystères de l'art; plus modérés aussi dans leurs prétentions, ils présentent à leurs convives une carte moins délicatement servie, et dont ils proportionnent le prix à la fortune de leurs habitués.

C'est au Palais-Royal ou dans les rues qui l'avoisinent, que sont placés les restaurateurs les plus renommés; mais il ne faut pas croire que les autres quartiers n'aient pas produit quelques hommes estimables

dignes aussi de célébrité : le Marais vante avec raison le Cadran-Bleu ; le paisible habitant du boulevart Mont-Parnasse prétend qu'on ne peut bien dîner qu'à la Chaumière ; Doyen est justement estimé des promeneurs du bois de Boulogne, et le faubourg Saint-Germain cite avec éloge ses Edon et ses Labbaye.

Quant aux élégans petits-maîtres de la chaussée d'Antin, ils doivent avoir une manière de vivre distincte de celle du vulgaire ; aucun de nos restaurateurs n'est donc appelé à l'honneur de satisfaire leurs goûts délicats. Ces messieurs voudraient-ils s'exposer, dans des réunions si nombreuses, à se trouver à côté de ces hommes qui, ignorant qu'un appétit vigoureux est un signe infaillible de mauvais ton, osent se faire servir une lourde tranche de bœuf ou un énorme rostbeef ? Non ; un homme aux belles manières ne dîne jamais qu'au café ; on le voit se rendre négligemment, sur les six heures, au café *Riche* ou au café *Hardy*. Là, il évite soigneusement tout ce qui pourrait offenser la délicatesse d'un estomac difficile ; on ne lui sert que poissons délicats, suprêmes de volaille ; quelquefois il

se hasarde à manger une aile de chapon au riz, ou même un filet de chevreuil aux truffes, et il digère ensuite son léger dîner en jetant un œil distrait sur les élégans promeneurs de Coblentz.

Mais parmi tous ces cafés où dînent nos hommes du bon ton, et où le vulgaire se contente de faire le matin d'excellens déjeûners à la fourchette, il en est un qui mérite une attention particulière. Je veux parler du café Berly, à la place Vendôme. Nulle part on ne mange de meilleures coquilles aux champignons, ni des côtelettes apprêtées avec plus d'art. Mais ce café est sur-tout célèbre par un agrément qu'il offre et que l'on chercherait vainement ailleurs. Descendez-vous avec une aimable compagne d'un élégant équipage, ou même d'un fiacre modeste, car la beauté est de tous les rangs, aussitôt un garçon intelligent vous conduit dans un cabinet décoré avec goût. Parmi les meubles dont il est orné, vous distinguez un large canapé placé dans une espèce d'alcove: la dame fera semblant de rougir; le garçon se retirera discrètement; et si vous voulez engager une conversation intéressante, vous êtes assuré de ne pou-

voir être interrompu; la porte du cabinet ne s'ouvre point en dehors, parce que M. Berly ne veut pas que les honnêtes gens qui viennent traiter chez lui des affaires importantes, puissent être dérangés par des importuns.

LES CÉLIBATAIRES.

Le célibat, chez les anciens peuples, était regardé avec la plus grande défaveur. La politique avait cru devoir vouer au mépris public ceux qui, ingrats envers la société, transgressaient, en dédaignant de l'augmenter, le premier de leurs devoirs. Il ne dut pas en être de même chez nous, où la religion autorisait cent mille fainéans à être fidèles, quand ils le pouvaient, dans leurs riches couvens, au vœu de pauvreté et de chasteté qu'ils avaient fait.

Le nombre des célibataires augmente, dit-on, à mesure que les mœurs se corrompent. Les mœurs n'ont donc jamais été aussi corrompues qu'elles le sont aujourd'hui, car jamais le nombre des vieux garçons, et par suite des vieilles filles, ne fut aussi grand. « Irais-je, disent ceux-ci, sa-« crifiant mon indépendance et ma liberté, « me garrotter par une chaîne éternelle? « Mes nombreux parens, pleins de soins et « d'égards, se disputent le bonheur de me

« plaire. A la moindre indisposition je les « vois, un œil fixé sur mon porte-feuille, « élever l'autre vers le ciel qu'ils fatiguent « de leurs sincères vœux. Jeune, je puis « sans scrupule offrir à chaque belle mon « hommage; plus âgé, je vois le père peu « fortuné d'une fille charmante trouver « dans le vieux favori de Plutus un homme « tout prêt à réparer les torts de ce dieu « envers la beauté. Celle qui consuma son « printemps à soupirer pour le dieu d'hy- « men espère que je serai encore trop « heureux de pouvoir cueillir les fruits de « son automne; en attendant, je suis fêté, « entouré de soins, de prévenances. Irais-je « changer un sort si heureux contre celui « d'un pauvre époux, dont on orne chaque « matin la tête d'un marital affront, et qui « ne s'en voit pas moins forcé le soir, en « vertu d'un contrat fort en règle, de se « coucher auprès de son exigeante épouse? « Trop heureux encore si, bientôt cocu et « ruiné, il n'est pas forcé de maudire la « plus belle moitié du genre humain ».

Voilà le discours de MM. les célibataires; ils ont tort, sans doute, et cependant ils font chaque jour de nouveaux prosélytes.

On est effrayé de ce luxe ruineux qu'affichent les femmes. Un garçon d'ailleurs n'est point forcé de tenir ce qu'on appelle *maison :* fêté partout, quelques légers déjeûners l'acquittent envers tout le monde; au lieu que, marié, il est obligé de recevoir chez lui. S'il veut jouir de quelque considération, se répandre, il doit multiplier les dîners, car chacun sait que donner des dîners est le seul moyen de se faire un nom, et que le dévouement de nos nombreux amis dépend toujours de la bonté de notre cuisinier.

Je trouve très-louable sans doute le motif qui, à Rome et ailleurs, faisait regarder le célibat avec tant de défaveur. Cependant, si des considérations seules de population guidaient les législateurs, il faut croire que les célibataires de ces temps reculés ne ressemblaient guère à ceux de nos jours : ceux-ci, en effet, rendent, sous ce rapport si essentiel, les plus grands services à la société. Ce sont eux qui sont les consolateurs nés de nos belles-affligées; et tout mari trop négligent est toujours sûr de trouver dans eux des amis prêts à réparer ses torts. Et qui pourrait en savoir le nombre de ces

maris coupables ? Notre Seigneur avait dit : *Tu ne planteras que dans ta vigne ;* mais s'occupe-t-il de notre Seigneur et de ses maximes, ce siècle corrompu? La manie des usurpations s'est emparée de nous tous : pleins de convoitise pour les possessions d'autrui, il suffit que la vigne soit à nous pour que nous nous obstinions à ne pas vouloir y planter; et, grâce à MM. les célibataires, la vigne n'en fructifie pas moins.

Cependant il arrive une époque où, les passions n'exerçant plus sur lui le même empire, le vieux garçon change de manière de voir. De toutes ces belles qui reçurent son hommage, il n'en reste aucune qui lui prodigue de tendres soins, qui allége, en le partageant, le poids de ses maux. A la vue d'un groupe d'enfans qui folâtrent autour d'une mère attentive, il sent son cœur doucement ému. Rentré chez lui, la solitude qui l'environne lui inspire de tristes regrets. Enfin un beau matin il va, pour dernière folie, offrir sa main et son cœur à une jeune personne, brillante de santé. On accepte la main et les écus : il se marie; il est cocu; et, comme Scarmentado, il reconnaît que c'est là l'état le plus doux de la vie.

LES FEMMES.

Lorsqu'Adam vit cette jeune beauté
Que Dieu créa d'une main immortelle,
S'il l'aima fort, elle, de son côté,
Dont bien lui prit, ne lui fut pas cruelle.

Cher Charleval, alors en vérité
Je crois qu'il fut une femme fidelle;
Mais comment donc ne l'aurait-elle été?
Elle n'avait qu'un seul homme avec elle.

Or, en cela, nous nous trompons tous deux;
Car, quoiqu'Adam fût jeune, vigoureux,
Bien fait de corps, et d'esprit agréable,

Elle aima mieux, pour s'en faire conter,
Prêter l'oreille aux fleurettes du diable,
Que d'être femme et ne pas coqueter.

Ce sonnet, composé par un de nos anciens poètes, fut fort admiré dans le temps; on le trouva beau, sinon de poésie, au moins de vérité. La coquetterie, ce sentiment inné chez les femmes, le seul peut-être auquel le cœur d'une Parisienne ne reste jamais étranger, est un désir vague de plaire, et d'attirer l'attention de tous les hommes sans se fixer à aucun; il porte une femme, même

lorsqu'elle aime sincèrement, à désirer de nombreux hommages; elle résiste, et s'enorgueillit du pouvoir de ses charmes aux yeux de celui que son cœur a choisi.

La pudeur est une vertu opposée à la coquetterie; quelques femmes savent réunir l'une à l'autre: la coquetterie fait naître des désirs que la pudeur repousse pour en augmenter l'activité; l'une affecte de sentir ce qu'elle n'éprouve pas, l'autre cache les impressions qu'elle reçoit; toutes les deux augmentent leur puissance par leur réunion; mais la vanité alimentant à chaque instant la coquetterie, et la pudeur s'affaiblissant par les nombreuses privations qu'elle s'impose, la première doit finir par envahir les droits de la seconde.

Il semble que nous cherchions nous-mêmes à affaiblir par notre injustice un sentiment que nous savons rarement apprécier, nous confondons la coquetterie avec l'amabilité, et la pudeur avec la pruderie. Nous aimons à porter dans le cœur d'une jeune ingénue un trouble inconnu; nous nous plaisons à la voir cacher l'ardeur des plus doux transports, rougir d'une caresse innocente, et augmenter nos désirs

par le seul attrait de son innocence; mais nous nous sentons attirés par un charme plus puissant encore près de la femme qui engage par de douces amorces un combat qu'elle ne prolonge que pour rendre la victoire plus précieuse. C'est rarement au printemps de son âge qu'une femme réunit ces qualités séduisantes dont elle reçut le germe en naissant, mais qu'une douce expérience peut seule développer; plus tard, elle joindra aux agrémens du corps qui attirent ceux de l'esprit, qui fixent et enchaînent; plus tard, elle donnera tout le bonheur de la passion sans en communiquer le délire.

Nos dames parisiennes ont eu dans tous les temps une réputation méritée d'amabilité; on leur reproche seulement de pousser un peu trop loin cette coquetterie dont elles connaissent tous les raffinemens, et de trop écouter les conseils d'une accommodante philosophie. Lorsque l'austère raison veut leur faire ses fastidieuses remontrances, elles répondent par ce mot connu de notre moderne Aspasie: « Aujourd'hui qu'il est bien avéré que, de-« puis l'invention de la poudre à canon, il « n'y a plus de place imprenable, pour-

« quoi s'exposer aux longueurs d'un siége « en forme, lorsqu'il est certain qu'après « bien des travaux et des désastres, il faudra « capituler » ?

L'idée de Ninon est devenu le principe fondamental de la secte nouvelle que suivent nos dames. Leur vie est en général féconde en capitulations ; mais ces capitulations sont de diverses espèces; et, pendant que les unes sont déshonorantes, les autres donnent une glorieuse célébrité : telle femme est connue par ses nombreuses defaites, et n'en conserve pas moins dans le monde le nom de femme honnête. Que devons-nous donc entendre par ce mot de femme honnête ? *Tot capita, tot sensus.* Le rigoriste place l'honnêteté d'une femme dans sa chasteté ou dans sa fidélité à son époux ; le libertin honore volontiers du nom de femmes honnêtes toutes celles qui se livrent à lui sans aucun motif d'intérêt ; le sage qui est ordinairement indulgent prendrait un juste milieu ; il accorderait ce titre et à celle qui sait se vaincre, et à celle qui, succombant avec décence, cache à tous les yeux une faiblesse où son cœur seul l'a entraînée; mais à Paris, selon la

définition la plus générale, une honnête femme est une femme dont l'hymen couvre les faiblesses; et si elle joint au titre d'épouse celui de femme riche, personne ne peut contester qu'elle ne soit la plus honnête personne du monde.

Une femme pourra donc avoir au moins un amant, sans cesser pour cela d'être parfaitement honnête; et comme personne ne lui tiendrait compte des privations qu'elle s'imposerait, elle met philosophiquement de côté une vertu hors de saison. Les maris sont, dit-on, infidèles, ingrats, jaloux; ingrats, ils le sont partout, parce qu'ils se croient dispensés de reconnaissance pour des faveurs qu'ils ont achetées du sacrifice de leur liberté; infidèles et jaloux, ils ont ces deux défauts à Paris plus que partout ailleurs; mais ils sont forcés, pour se livrer tranquillement au premier, de se guérir du second. Madame peut donc s'enfermer tranquillement avec son amant, pendant que monsieur va, sans scrupule, ruiner d'avance, avec ses maîtresses, des enfans qu'il ne croit pas à lui.

Souvent de sévères parens exigèrent qu'une fille jeune et aimable unit son sort

à celui du vieux financier que ses richesses rajeunissaient à leurs yeux. Déjà sensible, elle n'avait pu voir avec indifférence celui qu'embellissaient toutes les grâces du jeune âge. Forcée d'épouser un homme qu'elle ne peut aimer, elle se dédommage bientôt de cette contrainte avec celui qui avait su la charmer. Aussi, lorsqu'un jeune homme a pu inspirer quelques tendres sentimens à une jeune personne, et qu'il ne peut espérer de l'épouser, il hâte de tous ses vœux le moment du mariage de celle qu'il aime, bien sûr qu'il obtiendra le cœur, le jour où un autre obtiendra la main.

La résignation que les maris montrent en général sur leur sort, doit paraître assez naturelle : il n'est aucun pays au monde où les hommes cherchent davantage à reculer le moment de s'enchaîner pour toujours. Pouvant se procurer les douceurs du mariage sans en avoir tous les désagrémens, ce n'est que lorsque l'amour les abandonne entièrement qu'ils se réfugient dans les bras de l'hymen. Mais celui-ci semble ne les recevoir qu'à condition qu'ils seront indulgens pour les autres, comme ils ont voulu qu'on le fût pour eux. Assez ordinairement

ils se conforment de bonne grâce à une dure extrémité. Ils savent que s'ils se sont jadis distingués dans certains combats, ils ne peuvent plus, vieux invalides, montrer la même ardeur, et que quand ils se décident enfin à entrer en retraite, celles qu'ils épousent se marient uniquement pour en sortir.

Il faut distinguer, des femmes honnêtes dont je viens de parler, d'autres femmes qui jouissent du même titre dans toute sa plénitude; mais que moi, qui suis scrupuleux sur l'honneur, je n'appellerai que demi-honnêtes. Ce sont ces femmes, que l'on remarque sur-tout dans les hautes classes de la société, qui, après avoir sagement réfléchi sur l'impossibilité de satisfaire tous leurs goûts avec une pension qu'elles trouvent toujours modique, font entrer cette considération pour quelque chose dans le choix qu'elles font d'un amant. Les anciens, toujours ingénieux dans leurs allégories, prétendaient que Vénus avait eu pendant long-temps une intrigue secrète avec Plutus, quoiqu'il fût aveugle et peu séduisant. Ce que je vois de nos jours me ferait ajouter foi à cette scandaleuse aventure; non

pas que je prétende que nos femmes demi-honnêtes ne sachent pas alors donner à leur faiblesse une couleur toute sentimentale: « Les jeunes gens sont si volages, si indis-« crets ! une femme expose horriblement « sa réputation avec eux! Combien est pré-« férable l'homme plus mûr, dans lequel « on trouve à la fois et un amant et un « ami » ! Le vieux Mondor n'est pas trompé par ces airs de sensibilité, cependant il en est flatté. En échange de l'anneau qu'on lui donne, comme symbole de sa constance, il sait offrir délicatement un diamant qu'on n'acepte que comme un gage de sa tendresse. Ainsi s'établit cet échange de petits cadeaux nécessaires pour prolonger une douce intimité..... Oh! combien de Jupiters modernes, en subissant la métamorphose, ont su attendrir de cruelles Danaés !

Je connais beaucoup un banquier qui touche déjà à son dixième lustre ; plein de cette sotte vanité qu'inspirent les richesses, il a la prétention de croire qu'il fait par sa bonne mine tourner la tête de toutes les femmes. Il soupirait depuis quelque temps pour une de ces femmes sensibles. Enfin arrive le jour où elle couronne sa flamme.

Après avoir essuyé quelques larmes qu'arrache toujours *une première faiblesse*, elle parle de vertu, de fidélité, et glisse dans la conversation quelques mots sur la cherté des diamans; elle a voulu acheter un écrin, mais elle n'a pas cru devoir y mettre le prix fou qu'on exigeait. Notre Mondor ne la comprend pas. Enthousiasmé de son triomphe, il veut montrer une nouvelle qualité qui achèvera de lui gagner le cœur de notre femme sensible; il rentre chez lui, et, invoquant son Apollon, il envoie le madrigal suivant :

Dans toi seule, ô Jenny, vois la mine féconde
D'où tu tires tes ornemens :
Deux yeux divins, voilà tes diamans;
Les plus belles perles du monde
Pourraient-elles jamais effacer un moment
Celles que fait briller ta bouche en souriant?
Belle sans art et sans parure,
Belle au matin, comme belle le soir,
Ta bijoutière est la nature,
Et ton écrin est ton miroir.

Notre femme séduite ouvre, avec une précipitation mêlée de joie, le doux billet (on reçoit toujours avec plaisir le billet d'un banquier). Elle lit, devient rouge de colère, et déchire la lettre en morceaux

devant le messager qui n'eut pas d'autre réponse pour notre financier bel-esprit.

Loin de moi cependant le coupable projet d'accréditer cette opinion faussement répandue :

Qu'un financier jamais ne trouva de cruelles.

N'exerçons point une critique injuste envers un sexe qui fait le charme de notre existence. Malheur à celui qui méconnaît son doux empire! sa vie triste et monotone s'écoule comme le jour nébuleux que ne vient point embellir un soleil vivifiant. Il existe à Paris, comme partout ailleurs, des femmes vertueuses qui savent borner leurs soins à ceux de leur ménage, et leurs désirs au bonheur de leur époux et de leurs enfans. C'est dans la classe industrieuse qui connaît les douceurs de l'aisance, qu'on trouvera ces femmes estimables. Je ne chercherai point à atténuer le mérite d'une conduite si honorable, en examinant si ces femmes qui vivent au sein de leur famille, et que n'entoure aucune séduction, ont cette véritable vertu qui ne gît que dans le combat. J'aime mieux ad-

mirer sans restriction un exemple rare peut-être, mais qui n'en doit être que mieux apprécié.

Bien des femmes, sans doute, ont des torts à se reprocher; mais ne peuvent-elles pas souvent nous les imputer, à nous qui paraissons mettre tout notre art à les séduire, et notre gloire à les déshonorer. Par quelle bizarrerie en effet, l'homme le plus délicat, celui qui rougirait de violer sa simple parole, transige-t-il si facilement avec sa conscience, quand il faut trahir une femme? Les sermens alors sont de vains mots; il est permis de tromper, de porter la mort dans le sein de l'innocence crédule, ou de la confiance généreuse. Nous applaudirons celui qui se vantera d'avoir rendu une femme sa victime, il fera parade de son adresse à la conduire dans le piége, sans égard pour la réputation de celle qui est l'objet de ses railleries après l'avoir été de ses désirs.

L'homme croit alors se justifier en parlant de la légèreté des femmes; il dira que, puisqu'il a été trompé, il peut bien tromper à son tour. Etrange raisonnement, qui prouve que notre conscience timorée,

quand nous n'avons aucun intérêt qui nous excite, s'aguerrit quand nos passions nous poussent, et qu'alors nous prenons quelque prétexte faux ou ridicule pour des raisons sans réplique !

FEMMES ENTRETENUES.

Je divise nos femmes parisiennes en trois grandes classes; la première est celle des femmes honnêtes et demi-honnêtes; la seconde est celle des femmes entretenues; la troisième est celle des filles. Mille nuances qui existent entre ces trois classes nécessiteraient des subdivisions infinies que je ne puis que légèrement indiquer. S'il fallait assigner à chaque classe son caractère distinctif, je dirais que les femmes qui composent la première restent fidèles à leurs devoirs, ou n'obéissent dans leurs faiblesses qu'à leur cœur, et quelquefois aux motifs d'un intérêt adroitement déguisé; l'intérêt seul forme la liaison des secondes avec un homme; ce même intérêt fait que les troisièmes se livrent à tous.

Je distingue d'abord parmi les femmes entretenues celles qui savent, même dans cette classe, s'attirer par leur conduite une espèce de considération. Ce sont ces femmes dont le cœur fait pour la vertu ne put ce-

pendant se défendre d'une faiblesse. Alors l'homme délicat que sa fortune ou son rang empêche de réparer ses torts par une union légitime, cherche à les faire oublier par des soins généreux. Vaincue par cet ascendant que tout homme aimé est sûr d'exercer sur une femme, elle ne voit aucun crime à partager le sort de celui auquel elle consacre son existence. Ainsi se forme une liaison qu'une austère morale réprouve sans doute, mais qui ne doit point être confondue avec ces liaisons d'un jour qu'un peu d'or suffit pour cimenter, et que vient bientôt détruire l'appât d'un intérêt mieux satisfait.

On a assez la manie à Paris de donner à ses enfans une éducation hors de proportion avec ses moyens; qu'on emploie une légère partie d'une grande fortune à leur donner des connaissances utiles et agréables, c'est en faire le plus noble usage; mais que le marchand peu fortuné, que l'homme qui n'a pour toute richesse que le produit d'une honorable industrie, cherche à embellir sa fille de tous ces talens qui ne la rendront que plus séduisante, il prépare alors presque toujours son malheur, et

trop souvent sa honte. Il est rare en effet que celle qui pourrait disputer à l'inimitable Bigottiny le prix de la danse, ou qui cherche, par les sons harmonieux de sa harpe, à rivaliser avec Naderman, il est rare qu'elle mesure sans répugnance une aune de drap dans son magasin. Qu'un événement quelconque la rende maîtresse de ses actions, et alors ne trouvant pas dans une modique fortune les ressources nécessaires pour satisfaire des goûts dispendieux, elle sera infailliblement la proie de quelque riche voluptueux qui saura l'éblouir. Presque toutes nos femmes entretenues reçurent une éducation hors de proportion avec la fortune qu'elles peuvent espérer ; ce sont les artisans aisés qui se chargent d'approvisionner Paris, par suite d'un ridicule amour-propre.

La province fournit aussi dans ce genre avec une grande abondance. Paris est le refuge ordinaire de toutes les pauvres victimes de leur crédulité, dont le cœur innocent seconda nos artifices. L'indulgence pouvait encore les rappeler aux principes de l'honneur ; une injuste sévérité les en éloigne pour toujours ; elles quittent un

pays où elles ne trouvent que la honte ; pour celui où cette honte pourra au moins leur être bonne à quelque chose. Paris est encore le grand théâtre où vient briller celle qui, après avoir préludé avec éclat dans la province, veut tenter une plus haute fortune. Voyez arriver du fond de la province celle dont le nom suffit peut-être pour vous rappeler un pénible souvenir ; elle est adressée à une de ces femmes respectables que nos vieux financiers honorent de leur intime confiance. Aussitôt que celle-ci a vu notre jeune voyageuse à la taille élancée, à la figure piquante, concevant les plus hautes espérances, elle porte ses vues jusqu'à un banquier qui a daigné lui faire connaître ses intentions ; mais avant tout, elle croit devoir opérer une métamorphose ; le chapeau à plumes de notre provençale est remplacé par une simple cornette qu'entoure une modeste dentelle ; à la robe élégamment garnie succède une légère robe de Percale : on conseille quelques airs enfantins ; les yeux apprennent à se baisser avec une grâce modeste, et l'on annonce à monsieur le banquier « une jeune ingénue que des pa-

« rens trop confians lui envoient du fond « de la province ; elle se rend coupable « envers d'anciens amis, mais que ne fe- « rait-on pas pour l'homme le plus aimable « de Paris » ? Interrompant aussitôt tous ses calculs, notre Mondor tout essoufflé arrive ; enchanté de tant de candeur unie à tant de grâces, il s'empresse de faire orner pour sa nouvelle divinité un riche appartement ; bientôt l'innocence succombe, et, grâce à quelques cris poussés à propos, à quelques larmes, et sur-tout à l'inappréciable M. Mailhe, notre banquier fier d'un combat d'où il est sorti victorieux, va raconter à ses amis une bonne fortune si rare à Paris.

Un homme du monde peut avoir de riches voitures, donner de splendides dîners ; il manque encore quelque chose à sa réputation. Eût-il une épouse aimable, l'aimât-il même, le bon ton lui ordonne d'entretenir une maîtresse. Il trouvera alors mille femmes dont il est beau de faire la conquête ; mais s'il veut que rien ne manque à sa gloire, il faut qu'il parvienne à se concilier les bonnes grâces d'une des actrices de nos grands théâtres. Ces mortelles prédestinées,

ces reines, ces princesses paraissent être le partage exclusif des grands de la terre. Peuvent-elles en effet, après avoir rebuté un Oreste, un Pyrrhus; après avoir vu soupirer à leurs pieds un Achille, un Orosmane, peuvent-elles décemment s'attendrir en faveur d'un modeste bourgeois de Paris? Les danseuses de l'Opéra ont joui dans tous les temps d'une réputation méritée. La grâce voluptueuse de ces nymphes légères, l'élasticité de leurs mouvemens qui parviennent à ranimer les sens engourdis d'un auguste soudan, sont d'un augure favorable, sur-tout aux yeux de l'homme qu'une vie molle et efféminée rapproche beaucoup de sa hautesse. On sent que le mortel fortuné que ces dames admettent dans leur glorieuse intimité, est trop heureux de pouvoir se ruiner pour reconnaître une semblable faveur.

Toute femme entretenue a nécessairement un amant; celui qu'elle appelle ordinairement *son ami* le sait, et ne s'en fâche jamais. On a soin seulement d'éloigner l'amant aux momens où l'ami doit arriver; voilà tout ce que celui-ci a le droit d'exiger. J'ai vu des femmes avoir pour *ami* un

homme aimable, qui réunissait les grâces du corps aux agrémens de l'esprit, et lui préférer un amant qui ne possédait aucune de ces qualités; mais il suffit que le premier ait le tort irréparable à leurs yeux de leur être utile, pour qu'elles ne puissent jamais l'aimer. Exigeantes, intéressées, cherchant rarement à plaire à celui qui s'empresse de satisfaire tous leurs goûts, elles réservent toutes leurs faveurs, toutes leurs qualités aimables pour celui que leur cœur a choisi. Elles montrent sur-tout envers lui le plus grand désintéressement; cherchant avec empressement l'occasion de lui être utile, elles refuseraient de lui le plus léger service. Leur société est en général agréable; pleines de soins, de prévenances, on dirait qu'elles tâchent de remplacer par plus de grâces, plus d'amabilité, les torts qu'on pourrait leur reprocher.

Rien n'est plus doux que le sort d'une femme richement entretenue; indépendante malgré sa liaison, entourée d'une cour nombreuse, libre de choisir celui que son cœur préfère, elle voit ses désirs satisfaits aussitôt que formés; mais pour quelques-unes qui jouissent de cet heureux

sort, combien sont nombreuses celles qui, consumant leurs beaux jours dans l'attente d'un plus heureux avenir, connaissent tous les désagrémens attachés à leur position sans jouir de ses douceurs? Combien en est-il qui, avec les qualités les plus aimables, ne trouvant personne qui veuille réparer le tort de l'injuste fortune, se verront bientôt forcées de se ranger dans ma troisième classe? Elles useront auparavant d'un innocent stratagème; elles porteront, rue d'Argenteuil, au bureau des Petites Affiches, la note suivante, que l'on insérera trois fois pour 4 liv. 10 s.

« Une jeune personne de dix-huit ans, « vertueuse, d'une figure agréable, ayant « des talens, désirerait une place honora- « ble près d'une personne de l'un ou de « l'autre sexe; elle a de bons répondans ».

Mais, hélas! les Petites Affiches ne sont guère lues par ces hommes opulens qui ont à donner *une place honorable à une jeune personne de dix-huit ans.* Il me semble qu'on pourrait créer, dans les intérêts du beau sexe de ma seconde classe, un éta-

blissement à la fois utile et fructueux. Je voudrais qu'on formât un bureau, auquel on donnerait le nom de *Bureau des tendres Liaisons*. Là se feraient inscrire, moyennant une rétribution fixée, toutes celles qui, dépourvues d'*amis*, désireraient en trouver un. Elles donneraient une note exacte de leur âge, de leurs talens, de leur caractère; et quant à la figure, comme il serait à craindre que l'amour propre ou la modestie ne donnât une fausse indication, chaque postulante serait obligée de déposer son portrait. Les chercheurs d'*amies* pourraient venir compulser ce registre, et donner à leur tour une note sur les qualités qu'ils exigent dans une femme, et sur les avantages qu'ils lui assurent. Si je ne me trompe, le chef du bureau serait très-employé.

Je livre cette idée aux faiseurs d'établissemens.

FILLES PUBLIQUES.

Ainsi que la vertu, le vice a ses degrés.

Ceux qui séparent les femmes richement entretenues des filles publiques, sont incalculables. La classe la plus nombreuse, peut-être, est composée de ces femmes qui tiennent autant des premières que des secondes, et que je confonds cependant avec celles-ci, parce que, quoiqu'elles sachent sauver les apparences avec plus d'art, le moyen de séduction est toujours le même, et on est assuré qu'elles n'y résisteront jamais.

Vous voyez au spectacle une femme dont la mise décente, l'air composé, semblent vous interdire tout soupçon sur sa vertu: elle est seule, ou accompagnée d'une suivante dont la mise est simple et honnête. Vous entrez dans sa loge; le spectacle vous offre un moyen tout naturel d'engager une conversation qui bientôt s'anime. Vous of-

frez d'avance votre bras pour la sortie du spectacle ; on se montre sensible à votre offre obligeante ; mais on attend ordinairement un frère, ou un oncle, ou un cousin : la pièce finie, aucun parent, bien entendu, n'est arrivé ; on est forcé d'accepter votre bras ; vous conduisez votre belle jusqu'à sa porte, qui est ordinairement celle d'un hôtel garni ; on ne vous permet pas de monter, mais on consent à recevoir le lendemain votre visite ; trois jours sont ordinairement le terme où l'on croit pouvoir décemment succomber, pourvu toutefois que vous ayiez fait précéder votre tendre aveu de quelque petit cadeau nécessaire pour établir une intimité qui est rompue deux heures après avoir été formée.

Les couturières, modistes, lingères, les ouvrières en tout genre, qui ne sont plus sous l'œil de leurs parens, trouvent rarement, dans la modicité de leurs gains, les moyens de satisfaire leur goût pour la toilette ; elles cherchent alors dans les travaux du soir un utile supplément à ceux du jour. Les modistes surtout ont une réputation qui paraît méritée ; continuellement occupées d'objets de mode, esclaves de cette

déesse, si puissante à Paris, il semble qu'elles veuillent suivre ses lois, non seulement dans leurs élégans chapeaux, mais encore dans leur conduite.

Toutes ces ouvrières, surtout celles qui sont jolies, dégoûtées d'un travail ordinairement peu fructueux, descendent bientôt, de chute en chute, au rang de celles qui se consacrent, généreusement et sans scrupule, aux plaisirs du public.

Lorsqu'elles en sont venues à ce point, quoique leur avilissement dût alors toutes les confondre, il existe encore parmi elles des nuances que saisit l'observateur. Au premier rang sont ces nymphes brillantes qui, dédaignant des conquêtes vulgaires, exercent le pouvoir de leurs charmes sur les élégans promeneurs de Coblentz. Mises avec goût, jolies pour la plupart, ayant la voix un peu moins rauque que leurs modestes compagnes, elles prodiguent à leurs voisins les tendres œillades, les aimables agaceries. Que ne doivent pas espérer de leurs charmes des femmes qui ont le pouvoir d'attirer une affluence aussi prodigieuse dans une allée étroite, qui, d'un côté, a pour perspective une rangée de maisons,

et, de l'autre, les nuages de poussière qui s'élèvent sur les boulevarts ? C'est pourtant la promenade de nos hommes du bon ton, qui connaissent les Champs-Elysées, les Tuileries et le Luxembourg, que j'ai le courage de nommer ici, au risque de passer pour un petit bourgeois. Mais là ne se trouvent ni les élégantes petites-maîtresses de la chaussée d'Antin, ni les séduisantes Sirènes qui sont confondues avec elles. Qu'il s'éloigne de cette brillante promenade l'homme dont la mise modeste éloigne la considération : a-t-il le courage de s'y présenter, il verra bientôt chaque femme chuchoter avec sa voisine, et critiquer impitoyablement sa tournure simple et gauche. Si, dans un accès de ferveur, il veut adresser ses prières à la mère des Amours, sa piété voulût-elle même lui offrir une riche offrande, ses fières prêtresses dédaigneront ses vœux : mais, au moindre signe de l'homme estimable qu'embellit une toilette recherchée, qui marche la tête haute, faisant jouer entre ses doigts les douze clefs de sa montre, on les voit, ces nymphes fugitives, se dérober à tous les yeux, et reparaître, une demi-heure après, la démarche moins vive, l'œil plus languis-

sant. Les amateurs leur trouvent alors quelque chose de sentimental; et, de demi-heure en demi-heure, elles deviennent plus intéressantes pour eux. Lorsque les frimas rendent désertes ces promenades, naguère si brillantes, nos promeneuses de Coblentz vont ordinairement orner le théâtre des Variétés ou du Vaudeville. Là, elles rencontrent ces mêmes admirateurs, qui honorent leurs charmes des mêmes tributs : mais, hélas! ce sort brillant n'est que d'une courte durée; chacun ici-bas doit suivre sa destinée; la leur est de descendre d'échelon en échelon, jusqu'à ce qu'enfin elles soient arrivées à cette triste destination qui est leur partage toujours assuré.

Après celles qui brillent à Coblentz d'un éclat passager, viennent les recluses de quelques grandes maisons. On compte, à Paris, huit à dix établissemens entièrement distincts des autres établissemens du même genre. Scrupuleuses dans le choix qu'elles font de leurs pensionnaires, les directrices exigent que celles-ci soient peu connues, et qu'elles joignent aux grâces du corps les qualités aimables de l'esprit. De savans Esculapes, attachés à la maison, sont chargés

d'arracher les épines qui pourraient quelquefois se trouver au milieu des roses; et toute fleur dont la fraîcheur ne répondrait pas à l'éclat, est promptement soustraite à l'œil de l'amateur. Dans ces temples consacrés à Vénus, ce n'est qu'avec une sorte de décence que se pratiquent les saints mystères : quelques fidèles seuls ont le droit d'y pénétrer, ou de faire admettre de nouveaux initiés dont une riche offrande doit annoncer la sainte ferveur. Là, se rendent souvent, et l'homme de cabinet qui aime à faire succéder les délassemens aux travaux, et quelquefois l'homme d'Etat qui se plaît à oublier un moment sa gravité. On prétend même, tant la critique se rapproche quelquefois de la calomnie, qu'on a vu telle femme honnête ne pas craindre de se rendre, *incognito*, avec son amant, dans un asile où ne peut percer l'œil des jaloux, et où règnent l'amour et le mystère.

Enfin viennent au dernier rang ces infortunées qu'une dure nécessité porte au comble de l'avilissement. Le vice, toujours méprisable, sait encore quelquefois cacher sa laideur; mais là il se montre dans toute sa dégoûtante difformité. Se plaçant au-

dessous même de la brute, qui au moins obéit à la nature dans ses grossiers penchans, ces êtres dégradés, l'œil hagard, la figure terne, la voix glapissante, attaquent hardiment chaque homme, et le poursuivent de leurs infâmes propos. Exposées aux outrages, aux mauvais traitemens, elles bravent tout pour arracher le vil salaire dont même elles ne profitent pas; car presque toutes ces malheureuses obéissent à une infâme mégère, qui les loge, les nourrit, et s'approprie leurs gains journaliers. La police, qui sent qu'elle ne peut montrer trop de sévérité, les fait enlever à la moindre faute, et parvient à prévenir les crimes qu'entraînerait une coupable indulgence. Quel sort que celui d'un être dont le passé n'excite que les remords, à qui le présent n'offre que l'infamie, et qui, dans l'avenir, sera forcé de regretter cette infamie même! Mais il semble que l'excès de leur abrutissement leur dérobe l'excès de leur infortune. Au mépris, à l'indignation, succède la pitié dans le cœur de l'homme sensible, quand il pense qu'une première erreur quelquefois entraîna ces malheureuses au dernier degré d'avilissement; et il déplore la

nécessité où se trouve un gouvernement de tolérer une pareille corruption. *O tempora! ô mores!* s'écrieront les dépréciateurs du temps actuel : mais, hélas! depuis que le monde existe, les mêmes excès n'ont-ils pas autorisé la même exclamation?

COUREURS DE FEMMES.

Chaque pays a ses hommes à bonnes fortunes; on voit partout ces aimables conquérans, qui ne trouvent de véritable gloire qu'à triompher des cœurs, et qui n'étendent leurs doux ravages que sur l'aimable moitié du genre humain. Mais il est une espèce d'hommes dont la province ne peut avoir aucune idée; je veux parler de ces hommes désœuvrés, qui, entraînés vers le beau sexe par un penchant irrésistible, assiégent les places, les spectacles, courent les rues pour former des intrigues : j'appelle ces hommes *des coureurs de femmes.*

Ces coureurs d'un nouveau genre sont ordinairement des jeunes gens qui, ne connaissant personne à Paris, veulent à toute force s'y faire des connaissances. Des parens trop crédules les envoyèrent dans la capitale conquérir le titre de docteur en droit ou en médecine; mais leurs enfans, convaincus que l'amabilité est la première des sciences, et qu'on ne l'acquiert qu'auprès

des femmes, veulent se former, bon gré malgré, et courent les rues pour découvrir quelque personne compatissante qui veuille bien perfectionner leur éducation.

Ce qu'il y a de singulier dans ces jeunes gens, c'est qu'ils dédaignent toute femme que des vues d'intérêt attacheraient à eux; il leur faut une femme jolie, aimable, sensible; et c'est dans leurs courses qu'ils espèrent la trouver.

Un conquérant de ce genre aperçoit-il une personne au minois agaçant, à la tournure séduisante, il marche à côté d'elle, la regarde d'une manière affectée, lui sourit. Si elle n'arme pas sa figure d'une sévérité nécessaire, si ses yeux s'arrêtent un moment sur notre jeune homme : « Mille par-« dons, Madame, lui dit aussitôt celui-ci « d'un air de demi-connaissance ; n'est-ce « pas à madame de Monfleury que j'ai l'hon-« neur de parler »? Car c'est toujours par cette phrase bannale que mes coureurs abordent une femme. — « Non, Monsieur, ré-« pondra notre dame étonnée. — C'est in-« concevable, Madame ; jamais ressem-« blance ne fut plus parfaite : vous ne devez « point, Madame, être offensée de la mé-

« prise ; madame de Monfleury est la plus « jolie femme de Marseille.... ». Et, pour peu que la dame réponde un seul mot, elle est sûre qu'on ne la quittera qu'après avoir demandé son nom, son adresse, et même un rendez-vous. Un silence absolu est le seul moyen d'éloigner notre impertinent.

J'ai connu un jeune homme qui eût pu servir de modèle à tous les coureurs passés et futurs. Il était doué d'un esprit souple et adroit, et d'une audace que rien ne pouvait arrêter. Simple employé à la trésorerie, il recevait 1500 l. par an ; et cette somme, qui composait tout son revenu, lui offrait peu de ressources pour jouer le rôle d'homme à bonnes fortunes. Sa toilette était ordinairement modeste ; mais il avait toujours un habillement complet de la plus grande élégance, et qui ne voyait le jour que dans les grandes circonstances. Il se rendait alors aux Français, ou à l'Opéra-Comique, où son esprit intrigant lui avait fait obtenir ses entrées. Voyait-il une ou deux femmes seules, il entrait dans leur loge, et entamait hardiment la conversation. S'il ne voyait aucun succès à espérer, il portait ses hommages dans une autre loge, ne dédaignant

pas même, dans l'occasion, les modestes galeries.

Un jour notre coureur voit une femme seule, mise avec le plus grand luxe. C'était l'épouse du célèbre général Sol***, la plus jolie femme de Paris peut-être. Son mari était entré un moment dans une loge voisine. Notre jeune homme ne s'aperçoit pas que la loge est louée; il entre, salue la dame, et lie aussitôt une conversation en règle. Madame Sol***, qui croit voir une personne de la connaissance de son mari, lui répond avec son amabilité ordinaire. Encouragé par cet air affable, il hasarde quelques tendres aveux, que l'on prend pour une suite de cette galanterie en usage dans le grand monde : l'on ne montre donc aucun courroux. Dans ce moment revient le général Sol***; il suppose qu'une personne très-liée avec sa femme peut seule lui parler avec cette familiarité; et il accable notre jeune homme de politesses. Le spectacle fini, notre héros offre la main à madame Sol***. Arrivé sous le grand vestibule, il jette sur les domestiques qui attendent leurs maîtres un coup-d'œil inquiet; il faisait même demander *Louis*, et paraissait

craindre que sa voiture ne fût pas encore arrivée, lorsqu'un grand laquais vient, couvert d'une riche livrée, annoncer au général que la sienne est à la porte. Un peu étourdi du coup, il ne perd cependant pas la tête; et, toujours avec la même assurance, il conduit madame Sol*** jusqu'à sa voiture, et rentre sous le vestibule attendre la sienne. Le général demande aussitôt à sa femme quel est cet intéressant jeune homme : étonnée, elle fait la même question à son mari; et tous les deux se perdent en recherches pour se rappeler où ils ont connu notre héros, qui, le soir même, est complimenté par un de ses amis sur sa nouvelle conquête, et apprend le nom et le rang de madame Sol***.

Notre coureur raconta à toutes ses connaissances sa brillante conduite, ajoutant secrètement qu'il avait eu, le lendemain, un rendez-vous. Mais ordinairement il n'élevait pas ses prétentions aussi haut. Avant d'entrer au spectacle, quelques nuages lui faisaient-ils présager un temps pluvieux; ne pensant point aux femmes à voiture, il se munissait sagement d'un parapluie, qui devait être entre ses mains un instrument

de séduction. Placé en sentinelle à la porte du spectacle, lors de la sortie, il présentait galamment l'utile parapluie à la première jolie femme qu'il voyait seule ; on refusait, il insistait ; quelquefois on profitait de son offre obligeante ; on lui faisait faire une demi-lieue, on s'arrêtait enfin ; et, après l'avoir gratifié d'un gracieux, *Monsieur, je vous remercie*, on lui fermait la porte au nez.

Il fut un jour le héros d'une petite aventure qui eût dû le guérir de sa manie conquérante.

Il était à Coblentz, dans tout son éclat, près d'une femme charmante, qui causait familièrement avec un homme assis à côté d'elle, et qui paraissait être son mari. L'air décent de la dame n'empêche pas notre coureur de lui lancer de tendres regards ; il croit même s'être aperçu qu'elle le regardait à la dérobée. Il n'en faut pas davantage pour l'enflammer. Lorsque la dame se retire, il la suit de loin, pour ne pas être aperçu du mari ; et il la voit entrer dans une maison de fort belle apparence. Dix minutes après, il frappe à la porte : « Mon ami, » dit-il au portier, pourrais-je parler à ma-

« dame de Monfleuri? —Madame de Mon-
« fleuri? Je ne connais pas ce nom, Mon-
« sieur. — Quoi! n'est-ce pas monsieur de
« Monfleuri et son épouse qui viennent
« d'entrer il y a dix minutes, la dame por-
« tant une robe et un schall de cachemire
« vert? — Vous vous êtes trompé, Mon-
« sieur, il n'y a point ici de monsieur ni de
« madame de Monfleuri : c'était M. B***
« qui rentrait avec sa femme. — Mon ami,
« je vous remercie »; et il inscrit sur son *agenda* le nom de la dame, la rue et le n°.

Le lendemain, déclaration pathétique, à laquelle on répond avec réserve; nouvelle épître plus brûlante; réponse un peu plus tendre: à la troisième lettre, un rendez-vous est demandé: et on l'obtient pour le lendemain à onze heures.

A l'heure indiquée, on a, bien entendu, oublié la trésorerie; et, le cœur ému, l'air triomphant, on se rend chez madame B***; on trouve à la porte une femme de chambre qui conduit mystérieusement notre héros dans un salon richement décoré, et lui annonce qu'elle va avertir Madame. Déjà l'heureux mortel a jeté un rapide coup-d'œil sur un canapé qui bientôt va être le témoin de

sa félicité. Un léger bruit se fait entendre; la porte s'ouvre, et il voit entrer... l'homme de Coblentz.

« Monsieur, lui dit gravement celui-ci en « lui présentant un fauteuil, savez-vous à « qui vous avez adressé les trois lettres « que je vous rends? c'est à une mère de fa- « mille digne de vos respects. Vous êtes « jeune; j'ai cru qu'une petite humiliation « pourrait vous être utile. C'est à ce dessein « que je vous ai moi-même donné ce ren- « dez-vous. Allez maintenant, et rappelez- « vous cette leçon ».

Là-dessus, il sonne, et recommande aux domestiques de laisser sortir notre héros par la porte.

LES PROTECTEURS.

L'esprit d'intrigue est inné chez les Parisiens. Naturellement souples et adroits, ils savent employer avec habileté tous les moyens qui peuvent les conduire à leurs fins. Aucune demande ne leur est pénible; aucun obstacle ne peut les arrêter. Ils ont l'art de fatiguer leur monde avec politesse; ils vous excéderont, vous accableront avec une apparence de réserve timide, et excelleront à faire mouvoir ces ressorts cachés, qui vous pousseront, malgré vous, à l'exécution de leurs desseins.

Les femmes sur-tout ont un tact particulier pour la réussite des projets qu'elles ont conçus. Elles sont importunes avec tant de grâce! Il est si difficile d'être insensible aux prières qui sortent d'une jolie bouche, surtout lorsque deux beaux yeux semblent promettre une douce récompense! Je connais des femmes qui, abusant de la considération que leur donnent dans le monde leur

rang et leur fortune, assiégent les ministres, les hommes puissans; entourées de nombreux protégés, elles sollicitent pour eux, elles exigent; ce n'est pas qu'elles soient tourmentées du besoin d'être utiles, elles veulent seulement prouver qu'elles ont de l'influence : le cœur se tait, mais la vanité parle.

Les protecteurs ne se donnent plus aujourd'hui les airs importans qu'ils affectaient autrefois. Il fut un temps où le valet de chambre d'un ministre recevait lui-même des placets avec une espèce de dignité, faisait faire antichambre, et promettait sa protection. Si l'on voulait obtenir une audience de Monseigneur, il fallait d'abord parvenir jusqu'à la maîtresse en titre de son excellence, et savoir à quel prix elle vendait la bienveillance de l'homme tout puissant. Car il n'était pas rare alors de voir ces grands de la terre payer de leur crédit à la cour les faveurs de la beauté. J'ai vu alors l'ignorance protégée occuper les premières places de l'État, pendant que le mérite sans appui restait dans l'obscurité, ou que s'avilissant, sans retirer aucun fruit de son abaissement, il justifiait ce vers connu, où

un poète livre aux traits vengeurs du ridicule

Ces protégés si bas, ces protecteurs si bêtes.

Aujourd'hui l'homme en place ne reçoit plus les mêmes adulations, parce qu'il n'a plus les mêmes moyens de les récompenser; ministre surveillé d'une volonté supérieure, il ne peut qu'exécuter avec fidélité les plans conçus par une haute sagesse : le mérite se présente avec confiance; et si l'intrigue obtient quelquefois de légers triomphes, ce n'est que par de sourdes manœuvres qu'elle exerce une influence secrète. Ce vaste regard qui plane sur toutes les parties de l'administration, en surveille jusqu'aux simples détails ; et tous ceux qui sont appelés à concourir à l'exécution des grands desseins que le génie a formés, sont forcés de suivre l'impulsion généreuse donnée à tous les esprits.

ÉTUDIANS.

Le fauxbourg Saint-Germain a conservé le nom de *pays latin*. Ce quartier populeux forme un monde à part; ce sont d'autres mœurs, d'autres habitudes : là fleurissent ces colléges, ces écoles, qui attirent de toutes les parties de la France une nombreuse jeunesse. Dès la pointe du jour, vous voyez des nuées d'étudians parcourir la longue rue Saint-Jacques, ou gravir celle, plus escarpée encore, de la Montagne-Sainte-Geneviève; les uns, armés d'un *Virgile* et d'un *Cicéron*, vont s'enthousiasmer pour des beautés qu'ils ne comprennent pas; les autres s'empressent d'aller plonger dans le corps d'un de leurs semblables un scapel inhumain : ceux-ci s'acheminent d'un pas lent vers l'école de Droit; ceux-là se rendent avec empressement au collége de France, où ils entendront les savantes leçons de Pastoret.

Quand un jeune homme part du fond de sa province pour venir achever ses études

à Paris, il croit ordinairement que les plaisirs vont se multiplier sous ses pas. Son ardente imagination lui peint des plus riantes couleurs toutes ces merveilles qu'il a entendu vanter. On lui a dit que l'homme riche voyait chacun voler au-devant de ses désirs: il jette un œil satisfait sur la bourse où sont renfermées les trois cents livres que son père lui a comptées pour son premier quartier; il pense à l'utile supplément qu'il doit à la munificence de ses oncles et tantes, tant paternels que maternels; et possesseur, pour la première fois de sa vie, d'un semblable trésor, il se prépare à goûter toutes les douceurs de l'opulence. Au bout de quinze jours passés dans des plaisirs qu'il a payés un peu cher, ses immenses ressources sont épuisées: il écrit à son père qu'il a été volé, et s'estime trop heureux de partager le modeste dîner d'un ancien camarade de collége, jusqu'à ce que le père ait, en grondant un peu, réparé les torts de messieurs les voleurs.

Revenu alors à de plus saines idées, notre jeune homme commence à croire qu'il serait difficile de briller, dans Paris, avec un revenu de 1200 à 1500 francs. Il quitte le

quartier du Palais-Royal, et va modestement louer, au quatrième, dans la rue de la Harpe, une chambre de 12 livres. Là, il lit et relit tous nos traités de physiologie, de nosographie, de thérapeutique, de clinique ; ou il médite profondément sur le *Digeste*, sur le *Code*, et s'endort sur les *Institutes du Droit civil français*. Il se réveille à quatre heures, pour aller, dans une salle obscure et enfumée, s'asseoir à une table où, pour vingt-quatre sous, il fera un excellent dîner, qu'il digérera ensuite dans les allées solitaires du Luxembourg. Une fois, tous les huit jours, il pourra, moyennant 1 franc 10 centimes, assister au théâtre de l'Odéon, à la chute de quelque pièce nouvelle, ou bâiller à quelque drame bien sentimental ; et, le dimanche, il ira, pour compléter les plaisirs de la semaine, promener son désœuvrement sous les galeries du Palais-Royal, ou faire, en bas de soie blancs, une visite à son cousin de la chaussée d'Antin, qui daignera peut-être l'inviter à dîner.

Il existe sans doute quelques jeunes gens qui trouveront des charmes dans ce genre de vie ; et l'étude pourra leur offrir un préser-

vatif contre des tentations toujours renaissantes. Mais ne doivent-ils pas être plus nombreux ceux qui préféreront à des travaux fatigans, qui ne leur inspireront que du dégoût, des plaisirs dont leur inexpérience leur cachera les dangers. Ils chercheront d'abord à concilier les uns et les autres; inutiles efforts! Ce n'est point à cet âge que l'on porte dans les jouissances de la vie une sage modération; et aussitôt qu'on s'est laissé entraîner à ses dangereux penchans, la raison cherche vainement à faire écouter sa voix: *les passions font du bruit; on n'entend pas* (1). Heureux alors celui qui, nourri dans le sein des grandes villes, apprit dès son enfance à connaître le vice dans toute sa difformité! il n'aura pas à se garantir du danger des premières impressions. Mais que deviendra ce jeune homme qui, élevé près de parens vertueux, fut privé des leçons d'une précoce expérience? Ses passions, jusqu'alors endormies, vont se réveiller, augmentées par la facilité qu'il aura de les satisfaire: là, les tripots de Perrein lui offriront une ressource pour satis-

(1) Expressions de madame de Sévigné.

faire ses goûts, et allumeront dans son cœur une insatiable cupidité; ici, ces asiles de l'infamie qu'ouvre au libertinage la protection des lois, l'inviteront à de faciles plaisirs. Vous l'avez vu brillant de jeunesse et de santé; il est venu un vent empesté qui a tout flétri : voyez ce front jauni, ces yeux éteints; la vie ne se présente plus que sous l'aspect effrayant de la mort.... Oh! quelle responsabilité morale s'impose le père de famille qui, dans sa coupable imprévoyance, jette son fils, sans guide, sans appui, au milieu d'un monde nouveau, où il marchera entouré de séductions, et où ses premiers pas décideront peut-être du sort de sa vie entière!

ÉCOLE DE DROIT.

L'avocat est, dit-on, le défenseur-né de l'innocence, l'appui de l'opprimé; conciliateur des différends, il doit paraître dans la société un ange de paix. Certes, si l'on n'accorde à un homme son brevet de licencié en droit, qu'à condition qu'il joindra ces titres glorieux à celui d'avocat, nous devons espérer plus que jamais de voir bientôt le calme renaître dans les familles, et de ne plus entendre nos tribunaux retentir de leurs trop longues divisions. Jamais on ne vit, en effet, se former, à l'ombre de nos écoles, un plus grand nombre de ces défenseurs de l'humanité. On compte à l'école seule de Paris quinze cents jeunes gens qui viennent s'initier dans le secret de nos lois, chacun pour le bonheur de sa province; et je ne parle point ici de ces nuées de clercs qui assiégent le palais de Justice, et qui apprennent, dans l'étude de leurs avoués, à seconder un jour messieurs les avocats dans leurs vues toutes philantropiques.

Il faut trois ans pour faire un avocat; l'école de Paris doit donc en répandre cinq cents dans la société, chaque année : supposons que toutes les autres écoles réunies ne fournissent que le triple de celle de Paris, et, d'après un calcul bien simple, on trouvera la France enrichie, chaque année, de deux mille licenciés en droit; ce qui fait vingt pour chaque province. Au bout de dix ans, toute famille aura au moins un avocat pour éclaircir ses affaires et prendre généreusement en main les intérêts de la veuve et de l'orphelin.

Il faut, et c'est là le but de la nouvelle institution des écoles de Droit, que ces jeunes gens prennent avec leur titre quelques connaissances, s'il est possible. Les professeurs font des appels; et ceux qui n'y répondent pas, pendant un certain nombre de fois, perdent leur inscription. Ils espèrent commander ainsi à leurs élèves une exacte assiduité.

Cette mesure est nulle à Paris, où un jeune homme peut s'absenter, et prier son ami de répondre pour lui. Ce stratagème, qui est souvent employé, ne peut être découvert dans une réunion si nombreuse. Au

lieu de soumettre les jeunes gens à une mesure scholastique, qu'il est facile d'éluder, et qui, en les assimilant à des écoliers de sixième, leur ôte le sentiment des devoirs que la société leur impose déjà, je voudrais que les professeurs cherchassent à cacher la sécheresse de leurs leçons par le grand intérêt qu'ils sauraient y répandre; je voudrais qu'au lieu de toutes ces petites difficultés qu'ils s'attachent à résoudre, qu'au lieu de ces discussions éternelles sur des mots, ils présentassent des vues générales sur la législation; qu'ils cherchassent à donner sur nos devoirs et nos droits, des principes d'où découleraient naturellement toutes ces conséquences auxquelles ils s'attachent exclusivement. La noble éloquence du professeur, le grand intérêt répandu sur ses leçons, seraient alors des garans bien plus sûrs du zèle des jeunes gens, que ne le sont tous les appels imaginables.

Les jours où l'on professe le *Droit public* au collége de France, la salle peut à peine contenir les nombreux auditeurs. Est-ce qu'on va faire un appel? Non; mais M. Pastoret doit parler.

Je fus un jour curieux d'assister à une des séances de l'école de Droit; elles sont publiques, et les portes s'ouvrent indistinctement pour tout le monde. J'admire d'abord une fort belle salle demi-circulaire, et très-bien distribuée. Une nombreuse et bruyante jeunesse garnissait les bancs. Bientôt paraît le professeur : aussitôt règne le plus grand silence. Je vois monter dans une espèce de chaise un homme grand, d'une figure sévère, une tête à la Socrate, et dont la physionomie inspirait le respect. Le tiers de la séance se passe en dictées, et les deux autres tiers en répétitions ou explications. Le professeur traitait ce jour-là le chapitre le plus important de notre Code, celui *du Mariage*. Je m'attendais à quelques vues générales sur l'esprit qui avait guidé les législateurs, sur l'importance de ce lien sacré, sur son influence : mon attente est trompée ; le professeur, sans aucun préliminaire, nous lit le premier article de cet important chapitre ; et nous voyons « que l'homme, avant « dix-huit ans révolus, et la femme, avant « quinze ans révolus, ne peuvent contracter « mariage ». Je me crus fondé à attendre quelques réflexions morales sur les motifs

de cet article, sur les changemens que les différens peuples y ont introduits, selon le climat; le professeur préféra nous faire connaître la signification du mot *révolus*, que nous connaissions déjà, et nous apprendre que ce mot venait du latin *revolutus*.

J'espérai qu'au moins les questions faites aux élèves offriraient plus de profondeur, et qu'on chercherait, par des demandes intéressantes, à exercer leur sagacité. On analysait l'art. 150 du Code, où il est dit « que, « dans un mariage, à défaut du consente- « ment du père ou de la mère, *on prend* « *celui des aïeux, et que, s'il y a dissen-* « *timent entre l'aïeul et l'aïeule, le con-* « *sentement de l'aïeul suffit* ». Cette disposition me paraissait claire. Le professeur fit cette question à l'élève : « Je suppose que « la grand'mère refuse son consentement, « et que le grand-père accorde le sien; le « mariage aura-t-il lieu »? L'élève répondit : *Je crois que oui.* J'admirai autant la demande que la réponse.

Quelque temps après, je lus un ouvrage de ce même professeur, intitulé *Institutes du Droit civil;* et je vis qu'à la page 91, il

avait résolu de la même manière cette profonde question.

Je sortis de cette séance, en pensant que, si j'étais étudiant, monsieur le professeur, malgré son appel, me verrait rarement parmi ses auditeurs, et en réfléchissant sur cette faiblesse attachée à l'humanité, et dont ses meilleures institutions portent l'empreinte.

BARREAU.

Tout Paris a connu, dans le temps, la discussion qui s'est élevée entre un des rédacteurs du *Journal de l'Empire* et M. Delamalle. Le premier ne refusait pas à notre barreau quelques bons avocats ; mais il s'obstinait à ne pas lui accorder un seul orateur. Le second, plein de cette noble confiance que nous inspire le sentiment de notre force, crut devoir répondre à des reproches qui, en attaquant tout le corps des avocats, s'adressaient plus particulièrement à ceux qui l'illustrent par des talens distingués. C'était à celui qui a tracé l'éloge de Tronchet qu'il appartenait de prouver qu'il existe quelques hommes qui sont à la fois et d'excellens avocats et de fort bons orateurs.

La lutte commençait à s'engager dans les formes, lorsque M. Delamalle crut devoir, par son silence, mettre un terme à une discussion, où le persifflage, les railleries déplacées, prenaient la place de cette décente réserve, dont on ne devrait jamais s'écarter,

quand il est question d'un homme justement célèbre, mais qu'on abandonne trop souvent, parce qu'il paraît plus doux et plus facile d'exciter le sourire de la malignité, que de se montrer fidèle aux lois du goût et de la raison.

Ce sont les circonstances extraordinaires qui font les grands hommes ; et cette vérité s'applique surtout aux orateurs. Il serait ridicule d'exiger de celui qui défend les intérêts d'un simple particulier, ces grands mouvemens, cette véhémence, ces momens d'inspiration, que l'on remarquera toujours dans l'homme éloquent qui discutera de grands intérêts. Vainement, je l'avoue, on chercherait à entendre, dans une de nos salles du palais de justice, ces traits de génie, cette force, cette grandeur de pensées, qu'on pouvait jadis applaudir, lorsqu'on voyait monter dans les tribunes d'Athènes ou de Rome, sous les traits de Démosthènes et de Cicéron, l'Eloquence elle-même. Mais quelle différence aussi entre la position où se trouvaient des hommes qui, devant un peuple entier, pesaient les destinées d'un empire, et celle où est placé maintenant un orateur, dont la tâche

consiste à provoquer, dans des intérêts particuliers, une juste application de nos lois!

On est forcé de convenir que, quoique le barreau ait produit des hommes justement célèbres, ce n'est pourtant que bien rarement que l'on trouve parmi eux nos grands écrivains. Mais c'est moins le mérite de ceux qui ont parcouru cette illustre carrière qu'il faut calomnier, que leur génie qu'il faut plaindre d'être forcé de se renfermer dans un cercle où l'éloquence ne peut franchir les bornes qui lui sont imposées. Une époque, à jamais fameuse dans nos annales, nous offre une preuve frappante du brillant développement que de grandes circonstances peuvent donner à un talent dont des entraves avaient pu comprimer l'essor : je veux parler de cette assemblée célèbre où la France pût admirer la réunion de ces hommes que distinguaient les plus belles qualités de l'ame et les plus beaux dons du génie, et où des orateurs, qui paraissaient ignorer eux-mêmes le secret de leurs forces, offrirent à la France étonnée l'exemple de cette éloquence mâle et entraînante, dont on ne trouvait jusqu'alors de modèles que dans l'antiquité.

Il ne faut cependant pas croire que nos avocats soient réduits à ne traiter que des questions stériles, où ils ne pourraient faire briller les talens qui les distinguent. Trop souvent ils sont appelés à défendre la vie et l'honneur de leurs semblables ; et je témoignerai ici mon étonnement, de cette espèce de répugnance que montrent ceux qui honorent le plus le barreau, à se charger de causes peu fructueuses, à la vérité, si l'on ne considérait que l'intérêt pécuniaire, mais qui se prêtent plus que toute autre aux mouvemens oratoires, et où le talent peut remplir sa plus noble destination, celle de défendre et de protéger le malheur. Ils paraissent préférer ces causes importantes dont la décision intéresse la société tout entière, et où ils peuvent, cachant un intérêt particulier, sous des considérations générales, développer les grands principes de notre législation. C'est alors qu'il faut entendre les Lamalle, les Pérignon, les Bonnet, les Chauveau ; et M. le rédacteur du *Journal de l'Empire* sera forcé lui-même de convenir que nous avons d'excellens avocats et de fort bons orateurs.

Je doute que Thémis ait jamais compté

dans son temple un plus grand nombre de fidèles consacrés à son culte. Sans doute il est flatteur de parcourir avec éclat cette noble carrière ; mais combien le succès y est incertain ! et combien sont nombreuses les épines qui entourent cette glorieuse lice ! Il faut d'abord passer trois mortelles années sur les bancs des écoles, où l'on apprend, s'il en faut juger par la plus fameuse, à disputer sur des mots, et d'où l'on sort toujours avec la même dose de connaissances qu'on avait en y entrant, et un peu plus de dégoût pour une science dont on ne connaît encore que l'aridité. Ce n'est pas tout : il faut bientôt entrer chez un avoué pour y faire son apprentissage. Un avoué, lorsqu'il n'est pas en même temps avocat, c'est-à-dire lorsque, dédaignant philosophiquement la gloire, il ne s'occupe que du soin d'arrondir sa petite fortune, un avoué alors est tout bonnement un maçon de procédure, qui s'occupe uniquement du matériel d'une affaire ; qui, ne connaissant ni *Cujas*, ni *Domat*, ni *Pothier*, passe la journée à commenter savamment le tarif des frais. Lorsqu'il est parvenu à acquérir une certaine consistance au palais, alors, laissant la direction de son étude à un

premier clerc, il se retire dans son cabinet et donne ses consultations. Le premier clerc est chargé de la partie lucrative du métier; et, pendant qu'il fait rentrer, chaque année, vingt à trente mille francs dans les coffres de l'homme aux consultations, il reçoit pour récompense six cents livres d'appointemens, peut paraître à la table de M. l'avoué jusqu'au dessert exclusivement, et joint à ces avantages celui d'occuper un joli petit appartement dans les mansardes de la maison. Les mauvais plaisans prétendent que, de temps immémorial, le clerc qui dirige les affaires de M. l'avoué, doit toujours s'occuper dans la maison d'un autre soin, dont celui-ci ne l'a pas spécialement chargé, mais qui entre de droit dans ses attributions : voilà le seul véritable dédommagement qu'on puisse espérer. Enfin notre jeune avocat a passé ses trois ans sur les bancs, et a fait son apprentissage chez son avoué : il croit pouvoir enfin se lancer dans la carrière; il est tout étonné d'être arrêté à chaque pas, et de voir qu'il n'a encore rien appris. A combien de pénibles travaux ne doit-il pas se livrer encore! Heureux enfin si son talent était toujours

récompensé par de succès flatteurs, et s'il ne lui fallait pas encore caresser MM. les avoués, et faire la cour à MM. les doyens de son ordre pour parvenir à se faire connaître! Quand on pense à toutes les connaissances que doit réunir un bon avocat, aux dégoûts dont il est abreuvé avant de pouvoir se faire un nom, aux longs travaux auxquels il doit consacrer sa vie entière, on ne peut trop admirer la constance courageuse de ceux qui parcourent cette glorieuse carrière; et on ne peut, sans injustice, leur refuser cette juste considération, qui presque toujours est leur unique récompense.

LA PLACE DE GRÈVE.

Vous passez par hasard sur le Pont-au-Change; vous voyez une multitude immense qui borde les quais; des femmes se pressent les unes contre les autres; des enfans montent, au péril de leur vie, sur les parapets qui bordent la Seine. Un étranger qui a entendu vanter les mœurs douces, l'humanité des Parisiens, croirait que quelque spectacle agréable peut seul attirer une foule pareille : elle ne s'est rassemblée que pour voir marcher un homme à la mort! Voyez passer ce malheureux qu'environnent déjà les ombres du trépas; on interroge, avec une avidité qui a quelque chose de cruel, sa figure, son maintien, ses mouvemens. Le soir, toute cette populace rentrée dans ses greniers s'entretiendra du crime qu'avait commis ce malheureux, vantera la fermeté avec laquelle il est monté sur l'échafaud; les femmes frémiront, et les enfans pendant huit jours ne verront dans leur sommeil que des hom-

mes couverts d'une robe rouge et marchant au supplice.

Je me trouvai un jour sur la place de Grève forcé d'assister à l'exécution d'un homme convaincu d'un meurtre. Les efforts que j'avais tentés pour traverser la multitude, n'avaient fait qu'augmenter l'impossibilité de me dérober à une scène toujours pénible pour une ame sensible. Bientôt arrive le malheureux : on voyait paraître dans tous ses traits une résignation calme dont je n'aurais pas cru qu'un assassin fût capable. Il monta sur l'échafaud d'un pas assuré ; se retournant vers le ministre respectable, dont les fonctions ont alors quelque chose d'auguste, il approcha avec respect ses lèvres du crucifix qu'il lui présentait; et, levant ensuite les yeux vers le ciel : « O mon dieu, s'écria-t-il, je l'atteste devant « toi, je meurs innocent », et il tendit sa tête au bourreau. A ces mots, je sentis un frémissement involontaire ; les dernières paroles qu'un homme prononce, lorsqu'aux portes de la vie, il voit déjà l'éternité qui s'avance, ont quelque chose de solennel qui émeut puissamment notre ame, et dont l'impression se détruit difficilement.

J'appris quelques jours après que l'homme que j'avais vu exécuter n'avait été jugé coupable qu'à la majorité de deux voix, et je sentis encore le frémissement que j'avais d'abord éprouvé.

Bientôt un Code pénal complétera notre législation; je suis loin d'être un profond légiste, mais je suis homme, et en cette qualité je crois pouvoir émettre mon opinion sur un point qui intéresse de si près l'humanité tout entière.

Beaucoup de philosophes ont fait entendre une voix éloquente, et se sont hautement prononcés contre la peine de mort. D'un autre côté, de nombreuses et imposantes autorités semblent prouver que cette peine est nécessaire dans notre état de société.

Il existe des pays où la peine de mort est inconnue, et les crimes n'y sont pas plus nombreux que chez nous. De ce fait qui a été vérifié, et qu'explique une connaissance profonde du cœur humain, naît une conséquence qui milite fortement contre notre système actuel de législation criminelle.

Si l'infaillibilité dans ses jugemens était

le partage de l'homme, il ne devrait point s'élever contre une peine qui, par son excessive et irréparable rigueur, peut comprimer plus fortement le crime; mais il sait, et cette vérité est affreuse, il sait que des hommes périrent, et qu'ils étaient innocens!

Et c'est là ce qui épouvante tout être sensible : il frémit involontairement quand il pense que, dans un jugement, deux voix décident du sort d'un accusé. Quoi! dans une réunion d'hommes tous sujets à l'erreur, et que je veux bien supposer toujours étrangers à toute passion, à tout préjugé, votre innocence brillera aux yeux de la moitié de vos juges, et la minorité de deux voix suffira pour vous envoyer à l'échafaud! Que dans une affaire d'intérêt où il faut nécessairement prononcer entre deux particuliers, on s'accorde à voir le bon droit du côté de celui qui obtient en sa faveur un plus grand nombre de suffrages, on ne peut qu'applaudir à la sagesse de cette disposition ; mais que l'on suive la même marche dans une cour criminelle, dans une réunion d'hommes qui, étrangers pour la plupart à la connaissance des lois, le sont

encore plus à celle du cœur humain ; que votre vie soit entre les mains d'un seul homme, lorsque, coupable aux yeux des uns, vous êtes innocent aux yeux des autres : voilà ce qui épouvante l'humanité, l'humanité qui, unissant sa voix à celle d'une justice éternelle, nous apprend que, lorsque la possibilité de l'innocence d'un homme est démontrée, cet homme doit être jugé comme innocent.

Comment expliquer encore le motif qui a porté nos législateurs à offrir, dans les affaires civiles, la faculté d'en appeler d'un tribunal inférieur à un tribunal supérieur, et à multiplier ainsi les moyens de réparer une première erreur, tandis qu'un premier jugement porté contre un accusé est définitif? A-t-on pensé que des jurés sont des hommes infaillibles, ou a-t-on cru que, lorsqu'il était question de quelque considération de fortune, il fallait être plus scrupuleux que lorsqu'on avait à décider de la vie d'un de ses semblables?

Je terminerai ces remarques, qu'il serait facile de multiplier, par une seule observation.

Les hommes se laissent guider par le sen-

timent ou par l'habitude; et trop souvent ce second mobile des actions humaines est plus puissant que le premier. Nous laissons subsister une coutume dont, avec un peu de réflexion, nous reconnaîtrions l'injustice, parce que cette coutume existait avant nous, et que nos préjugés la rendent nécessaire à nos yeux. Pourquoi, méconnaissant les premiers principes de l'humanité, a-t-on pendant si long-temps torturé des malheureux à qui l'on voulait arracher ainsi l'aveu d'un crime que souvent ils n'avaient pas commis? Pourquoi? Parce qu'on était accoutumé à cet usage, quelque barbare qu'il fût, et qu'il faut un courage peu commun pour oser détruire d'anciens abus. Peut-être l'homme qui parle pour l'abolition de la peine de mort est entraîné par le mouvement d'un cœur sensible, plutôt qu'il n'est éclairé par les lumières d'une austère raison : il faut même convenir que de puissantes autorités paraissent combattre ses vœux; mais s'il est vrai que les peuples, après avoir long-temps respecté de vieilles erreurs, ont eu enfin le courage de les détruire; s'il est vrai qu'il est des préjugés tellement enracinés dans le cœur des hom-

mes, qu'il faut, pour les en arracher, joindre à un grand courage un ascendant irrésistible, quels temps furent jamais plus propices au grand changement que l'humanité réclame dans notre législation! Le grand homme a déclaré qu'il voulait *que son siècle fût celui des idées libérales :* ce serait un spectacle digne de l'admiration du philosophe que de voir un siècle resplendissant de cette gloire qui, plus que toutes, excite l'admiration des hommes, mais qui doit toujours coûter quelques larmes à l'humanité, épargner à celle-ci de nouvelles plaintes, abolir une coutume qu'elle réprouve et qui dut si souvent la faire frémir.

MÉDECINS, CHIRURGIENS.

La noble profession des armes offre une carrière brillante où cet amour de la gloire, si naturel aux Français, doit entraîner une nombreuse jeunesse. Ceux qui ne peuvent aspirer à l'honneur de compter parmi les enfans de Mars, semblent se disputer celui d'augmenter le nombre des favoris de Thémis, ou des enfans d'Esculape : deux écoles fameuses, celle de Droit et celle de Médecine, attirent de toutes les parties de la France un concours immense d'étudians. La première, ainsi que toutes les institutions dans leur origine, fait, pour sortir de l'état de faiblesse où elle est encore, des efforts qui seront plus heureux lorsque l'expérience aura éclairé ceux qui la dirigent ; la seconde, composée d'hommes justement célèbres dans toute l'Europe, se montre chaque jour plus digne de cette haute considération qui l'environne. Une science serait bien ingrate, si elle ne parvenait pas a intéresser, lorsque l'on confie aux Portal,

aux Pinel, aux Chaussier, aux Hallé le soin d'en développer les secrets, et d'en faire connaître toute l'importance.

La médecine semble avoir atteint un point de perfection auquel elle n'était pas encore parvenue. On doit attribuer aux nombreuses découvertes de la physique et de la chimie cette marche nouvelle et plus sûre qui a été imprimée à cette science, la première de toutes peut-être, puisqu'elle est la plus utile aux humains; mais ne refusons pas la portion de gloire qu'ils ont conquise à ces hommes recommandables dont les veilles laborieuses en ont hâté les progrès, et qui, profitant des découvertes du génie, ont su en multiplier les résultats par leurs savantes applications.

La chirurgie, s'enrichissant aussi des nouvelles connaissances, s'éclairant dans sa marche du flambeau de l'analyse, est parvenue à vaincre cet antique et ridicule préjugé qui, ôtant à ceux qui avaient embrassé cette utile profession le sentiment de leur dignité, jetait parmi eux ce découragement si funeste aux progrès des arts. La chirurgie est maintenant appréciée à sa juste valeur. Si l'on convient que la méde-

cine embrasse une plus grande étendue de connaissances, et nécessite de plus longs travaux, on s'accorde aussi à reconnaître dans la chirurgie une marche moins savante peut-être, mais aussi plus fixe, plus certaine : on profite des bienfaits de l'une et de l'autre, et à côté des noms des Corvisart, des Hallé, des Portal, se soutiennent avec éclat ceux des Dubois, des Boyer, des Pelletan.

Quoique chacun se plaise à rendre une égale justice aux hommes qui se livrent à l'art de guérir, soit en qualité de médecins, soit en qualité de chirurgiens, il serait à désirer cependant que le désir d'éviter l'excès ridicule où l'on *tombait* jadis, ne fît pas tomber dans un excès contraire, et que l'on ne confondît pas entièrement deux professions également honorables sans doute, mais distinctes pourtant l'une de l'autre. Je ne voudrais point voir de consultations signées par un *chirurgien-médecin*, et je trouve une lancette déplacée entre les mains d'un *médecin-opérateur*. L'homme qui se livre aux méditations du cabinet, ne peut en même temps donner à sa main cette dextérité qui préviendra ou abrégera la

douleur : chaque art, chaque science a son domaine qu'elle doit parcourir, et ses limites qu'elle doit respecter.

Nos auteurs comiques, et Molière à leur tête, avaient déclaré aux médecins de leur temps une guerre dont le but n'était pas seulement d'exciter la gaieté, mais dont l'humanité et la médecine elle-même doivent s'applaudir. Il est constant que le poète comique par excellence a très-peu chargé les tableaux qu'il nous a offerts du pédantisme ignorant qui caractérisait alors les successeurs d'Hypocrate : ainsi il a rendu un véritable service à la science; maintenant que les mêmes ridicules n'existent plus, les épigrammes que l'on ferait contre les médecins seraient dépourvues de sel : aussi nos auteurs comiques ne les choisissent-ils plus pour objets de leurs plaisanteries; ils préfèrent même nous les montrer quelquefois comme des prodiges de science, des héros de sensibilité.

Si Molière vivait encore, il rendrait justice sans doute au mérite qui distingue plusieurs de nos médecins; mais il trouverait encore parmi quelques-uns d'entre eux un ridicule dont il ne manquerait pas

d'égayer ses tableaux. Nous ne voyons plus, il est vrai, de ces hommes lourds et ridicules, de ces docteurs en *us*, bien décidés à ne jamais embrasser une opinion qui n'aurait pas été celle de Gallien ou d'Hypocrate ; mais n'avons-nous pas en échange nos docteurs petits-maîtres, nos médecins à la mode? Savant dans l'art, si précieux de nos jours, de dire de jolis riens avec grâce, habile à cacher sa nullité sous des dehors séduisans, un homme semblable excelle à chasser les noires idées, à guérir les malades d'esprit, et, grâces au ciel, le nombre en est grand! Les hommes à bonnes fortunes, les jeunes gens du bon ton se disputent cet homme précieux; les jolies femmes, les actrices à la mode se l'arrachent; enfin il paraît être le docteur né de toutes ces personnes qui jugent convenable de se croire malades au moins une fois par mois, depuis que la mode a proscrit une santé trop florissante. Voyez notre esculape sortir de son élégant cabriolet, et entrer chez cette petite maîtresse de la chaussée d'Antin, qui, effrayée à son lever d'une légère altération dans ses traits, a déjà envoyé dix fois demander l'homme

unique, l'homme par excellence : il entre dans le boudoir de notre belle, salue avec grâce, est désespéré d'avoir été si longtemps retenu; il s'étonne de l'inquiétude qui paraît l'agiter, lui proteste qu'elle se porte bien, qu'elle ne doit pas s'effrayer de cette pâleur mélancolique qui la rend plus séduisante encore; il parle de la chute de la pièce jouée la veille, de la mode nouvelle, jette sur l'écran un rapide coup-d'œil, conseille de prendre un verre d'eau sucrée à la fleur d'orange, salue légèrement et disparaît.

INSTITUT.

Il faut mettre les talens en société pour qu'ils fructifient, a dit un auteur qui n'en a pas moins cherché à verser le ridicule à pleines mains sur les réunions académiques. Quand l'homme est isolé, le génie n'a plus ce foyer, où toutes ses lumières se réunissent pour être dirigées vers un même but. L'esprit de sagacité n'est ardent que lorsque plusieurs applaudissent à son courage et à son triomphe.

L'institut a remplacé les différentes académies qui jadis existaient sous plusieurs dénominations différentes; et les hommes qui le composent, célèbres par de grands travaux, ou par un génie supérieur, ont maintenu la France au premier rang parmi les nations de l'Europe. Aucune association formée pour la propagation des lumières ne jeta jamais un éclat plus vif que celui qui entoure ce corps illustre. Si la classe des lettres, n'ayant qu'à soutenir le fardeau de gloire que lui ont laissé les deux derniers

siècles, n'a pu que rarement offrir des productions dignes de ces chefs-d'œuvre qui immortalisèrent un âge marqué pour le triomphe de l'esprit humain, celle des sciences, s'élevant à la hauteur des plus vastes conceptions, a appris aux hommes à ajouter à leurs forces trop limitées celles toutes puissantes des élémens et de l'univers. Et ce qu'on ne peut trop admirer, c'est cet essor rapide que les arts et les sciences ont pris vers tout ce qui offre un grand caractère d'utilité publique; les unes, en montrant de nouvelles routes au génie, préparent l'amélioration de nos destinées; et les autres, trop long-temps bornés à embellir notre existence, deviennent aujourd'hui les historiens de la gloire nationale.

Un mérite universellement reconnu est le seul titre que l'on puisse présenter pour être admis dans ce corps célèbre. Une haute naissance, un rang élevé, avaient souvent suffi pour ouvrir les portes de l'académie française. On ne voit plus aujourd'hui dans les rangs des membres de l'institut ces hommes qui pensent que la distinction des rangs fixe celle des esprits, et dont trop souvent on encouragea les ridicules prétentions. « Le

« sort de ces académiciens nommés sur pa-
« role, a dit M. Arnaut, a été de n'occuper
« qu'une fois l'attention publique : sans
« gloire au milieu des honneurs, et loin de
« réfléchir l'éclat du corps dont ils complé-
« taient le nombre, ils y ont existé sans
« paraître, tels que ces pièces de remplis-
« sage employées par l'imprimerie à figurer
« les lacunes; espèces de vides matériels
« qui font corps avec les caractères, mais
« ne concourent pas comme eux à la propa-
« gation des idées ».

L'institut donne tous les ans plusieurs séances publiques; un nombreux concours s'y porte avec empressement, et pénètre avec une sorte de respect religieux dans ce sanctuaire des sciences et des arts! Quelle réunion imposante que celle de ces hommes dont les vastes et généreuses pensées ennoblissent l'espèce humaine, et qui, libres de toute ambition, s'élèvent au-dessus de leurs semblables par la seule prérogative du génie! Les uns, suivant la nature dans ses opérations les plus cachées, parviennent à découvrir ses secrets et ses lois : les autres, voués à l'étude de l'antiquité, ne craignant pas de s'égarer dans la nuit des temps pour y

chercher les modèles éternels du goût et de la beauté, enflamment notre imagination en la faisant remonter à ces âges brillans où l'esprit humain resplendissait de jeunesse et d'éclat; ceux-ci, consacrant leurs veilles au développement de ces arts qui font le charme de la vie, propagent leur culte sacré et en dirigent les progrès vers un but noble et utile; ceux-là enfin, dépositaires fidèles du génie de la langue française, de cette langue qui semble devoir être un jour la langue universelle, élèvent assez haut la science des mots, pour que la pensée puisse espérer de se faire entendre pleine et entière aux siècles les plus reculés.

Toute l'Europe paie à l'institut de France le tribut d'admiration qui lui est dû; et cependant nous voyons à Paris quelques hommes obscurs dont l'impuissance envieuse est toujours prête à le calomnier. Quoique la classe de littérature soit le seul objet de leur jalousie secrète, comme toutes les classes réunies forment un seul corps, l'institut tout entier est compris dans la proscription. Aucun de ses membres, aucun de ces hommes qui pourraient répondre à des injures, en rappelant avec orgueil leurs

titres de gloire, n'a daigné engager une lutte trop inégale; ils méprisent des ennemis que protège leur seule faiblesse; ils savent qu'on vit dans tous les temps, comme aujourd'hui, de beaux esprits qui, proclamés par leurs coteries, hommes de génie, s'étonnent de ne pas avoir encore obtenu toutes les distinctions littéraires, et prennent alors le parti de tourner en ridicule un honneur, souvent l'objet de leur secrète ambition.

LES AUTEURS.

Ce fut pendant long-temps un assez triste métier que celui d'auteur ; il paraît que ces grands hommes, qui ne rêvaient qu'immortalité, savaient, en vrais philosophes, dédaigner les misérables dons de la fortune auxquels le vulgaire attache tant d'importance. Les noms d'*auteur* et de *pauvre diable* étaient alors synonymes. Lorsqu'on allait voir un homme de lettres, on se préparait à monter dans une région ordinairement aussi élevée que les idées de celui qui l'habitait. Là, on trouvait un homme dont la perruque usée et le vieux habit noir annonçaient les droits à l'admiration publique ; et l'on se sentait tout disposé à refuser le titre glorieux d'auteur à celui qui ne se présentait pas sous ces livrées de la misère.

On est en général peu disposé à dire du bien des gens qui nous traitent en ennemis ; la fortune ayant rarement jeté sur les auteurs un regard favorable, ils ont voulu s'en venger par leurs éternelles déclamations

contre son injustice. Il semble que les hommes que la nature a doués d'un esprit supérieur, reçurent en général en partage une extrême sensibilité. Ce qui ne produirait sur un autre qu'une impression légère, les affecte d'une manière profonde; les saisons, les lieux, tout agit puissamment sur leur âme. Celui qui, au matin d'un beau jour, au moment où un soleil vivifiant commença à répandre sa brillante lumière, aura écrit une page d'une éloquence brûlante, ne pourra, le soir, lorsque la nature semblera se couvrir d'un voile mélancolique, ouvrir son cœur qu'à de douces rêveries; et tel poète qui, dans un des riches salons de la chaussée d'Antin, eût célébré avec enthousiasme le charme des arts, et les plaisirs dont ils embellissent la vie, rembrunit ses pinceaux dans son grenier de la rue Saint-Jacques, et peint avec de noires couleurs les mœurs de son siècle et les excès d'un luxe corrupteur.

Les hommes célèbres, de tous les temps, ont donné lieu à deux observations qui, malgré quelques exceptions, paraissent également justes : on a remarqué qu'aucun d'eux n'avait eu à réparer le défaut d'une

première éducation, et qu'ils avaient cependant rarement appartenu à une classe fortunée. Quelques-uns cependant reçurent, avec les dons du génie, l'avantage d'une haute naissance : placés alors dans un rang où le mérite, sur une espèce de hauteur, se fait apercevoir par lui-même, ils n'eurent point à vaincre les obstacles qu'oppose trop souvent l'obscurité; mais ils ont été peu nombreux ces hommes doublement privilégiés; il semble que la prospérité comprime les élans du génie, pendant que le malheur lui donne une nouvelle activité.

On a beaucoup vanté les libéralités de Louis XIV envers les gens de lettres; on ne peut nier qu'il leur donna souvent des marques de protection; mais je crois m'apercevoir que l'ostentation qu'il mettait dans ses bienfaits en surpassait de beaucoup la véritable importance. Ce n'est pas seulement par quelques pensions sollicitées par l'importunité, et accordées le plus souvent à la faveur, que doit éclater la munificence d'un souverain. Nous voyons que Louis XIV daigna quelquefois adresser, avec une bonté pleine de grâce, quelques mots flatteurs aux grands hommes qui ont illustré son

siècle ; mais aucun d'eux n'a joui du sort brillant qu'il méritait, et ils sont presque tous restés étrangers à ces distinctions flatteuses que leur génie, à défaut du préjugé de la naissance, sollicitait pour eux.

Aujourd'hui, celui qui entre dans la carrière des lettres peut espérer de parcourir en même temps le champ de la fortune et celui des honneurs. Le prince, en récompensant le mérite avec éclat, daigne encourager les talens qui font concevoir d'heureuses espérances ; et sa générosité réconcilie avec l'aveugle déesse ces hommes vindicatifs, qui la punissaient de ses rigueurs en continuant contre elle les déclamations de leurs prédécesseurs.

Cette protection accordée aux lettres a dû nécessairement enflammer tous les esprits, et faire naître, avec quelques écrivains distingués, cette foule d'*auteurs*, de *demi-auteurs* et de *quart d'auteurs*, qui espèrent remplir l'univers du bruit de leur nom. Tout le monde écrit ; les uns créent, les autres imitent : ceux-ci trouvent plus commode de copier ; ceux-là aiment mieux tout critiquer, créations, imitations et copies ; et tous se tourmentent, comme s'ils

voulaient produire quelque chose. Parmi tous ces grands hommes, il en existe qui se creusent le cerveau pour en faire jaillir quelques idées; pendant que d'autres, favorisés d'une abondance inépuisable, accusent de stérilité la langue des Pascal, des Racine, des Rousseau, créent ce qu'ils appellent des *expressions de génie*, et présentent hardiment au public ces livres effrontés qui seraient lus s'ils étaient intelligibles.

Le ciel eût épargné bien de la peine aux imprimeurs passés, présens et futurs, s'il eût joint à tous les dons qu'il nous a faits, celui de savoir nous connaître; mais il faut croire qu'il a eu des vues que nous ne pénétrons pas, lorsque, dans sa sagesse, il nous a refusé ce don précieux. Les hommes qui savent faire preuve, dans leurs jugemens sur les productions d'autrui, d'un goût et d'un tact délicats, sont fort rares; cependant on peut en trouver : mais que l'on me prouve qu'il est un auteur qui sache s'apprécier à sa juste valeur, et je crois, dès ce moment, à la possibilité de découvrir la quadrature du cercle, ou la pierre philosophale. L'amour-propre, qui nous aveugle sur notre compte, est aussi inhérent à notre

nature, que la faculté que nous avons de respirer; il se cache avec plus ou moins d'art, mais il existe toujours. Tout homme qui, dans une société, ouvre la bouche sans y être forcé, obéit à un moment d'amour-propre; car, plus modeste, il craindrait de dire une sottise, et se tairait : tout homme qui écrit est guidé par le même mobile; autrement, il laisserait reposer sa plume. Racine n'écoutait que son amour-propre quand il faisait jouer *Iphigénie*, comme Pradon quand il croyait se rendre immortel. C'était l'amour-propre qui portait Voltaire à composer *Zaïre;* et M. Geoffroi obéit au même sentiment, quand il essaie de nous prouver que Voltaire était un sot. Enfin, je vois percer l'amour-propre jusque dans le sermon que fait mon curé sur l'*Humilité;* car, s'il n'avait pas la prétention de se croire plus capable que son vicaire de ramener les ames dans les voies du salut, il chargerait son vicaire de cette bonne œuvre. Ne faisons donc point de vaines déclamations contre un sentiment qui nous est commun à nous tous, et qui, s'il a fait écrire beaucoup de sottises que personne n'est condamné à lire, a donné aussi naissance à

plusieurs ouvrages qui nous font passer des momens délicieux.

Chaque production ne subit-elle pas d'ailleurs son invincible destinée? et le jour marqué pour le triomphe d'un auteur, celui où son nom doit être proclamé par les cent bouches de la Renommée, ne se change-t-il pas souvent pour lui en un jour de deuil? Jusqu'alors des amis indulgens ont applaudi à ses efforts; quelques-uns même, dans leur enthousiasme, lui ont garanti l'immortalité. Enfin le moment fatal est arrivé : pendant que, d'un côté, les petites jalousies se réveillent; d'un autre, on voit les coteries de l'auteur s'agiter; mais, hélas! celui-ci doit apprendre, à ses dépens, que la haine est bien plus ardente à persécuter, que l'amitié à protéger. Heureux encore si, étranger à la gloire comme à la honte, il voit son infortuné libraire conserver secrètement, pour l'ornement de son magasin, le dépôt précieux qui lui aura été confié! Un auteur peut au moins se dire alors, plein de confiance dans l'équitable avenir : « La postérité me connaîtra, et elle saura me juger ». Mais quelle ressource lui restera, si un Feuilleton calomniateur le livre, lui et son

ouvrage, à la risée publique? Il s'emportera contre le mauvais goût de son siècle, jurera de ne plus écrire, et composera, une minute après, quelque morceau véhément contre *la critique amère*. Les écrivains sont en général gens fort irascibles : ceux qui, comme le sage Fontenelle, entassent, sans les lire, toutes les satires lancées contre eux, sont très-peu nombreux; peut-être même peut-on dire qu'une pareille modération est incompatible avec ce qui constitue le vrai talent, la fougue du génie et l'ardente impétuosité de l'imagination. Un auteur est donc condamné à être mécontent de lui pendant qu'il compose, mécontent des autres quand il a composé; il faut qu'il consume ses jours à s'irriter, à s'emporter; et il peut s'écrier, à chaque instant de sa vie, avec un poète qui fut continuellement en butte aux tracasseries littéraires :

O le triste métier que celui de grand homme !

MM. FEINAIGLE, GALL, AZAÏS.

La mnémonique, la cranologie, ayant tour à tour exercé la sagacité française, et successivement allumé l'enthousiasme approbateur ou satirique des Parisiens, c'est aujourd'hui le système du monde qui absorbe l'attention de nos têtes sulfureuses, si bien faites pour goûter la raison, et quelquefois si promptes à la méconnaître : ce grand objet de conversation a heureusement ranimé la langueur qui assoupissait les cercles, depuis que l'on avait oublié les systèmes de MM. Feinaigle et Gall.

M. Azaïs était déjà avantageusement connu par son ouvrage sur les *Compensations des Destinées humaines*. Il était assez difficile, sans doute, de prouver à l'homme qu'une maladie aiguë retient sur un lit de douleur, où l'affreux besoin vient encore augmenter sa souffrance, qu'il est tout aussi heureux que ce financier, gros et bien portant, qui savoure les douceurs de l'opulence, et de lui persuader qu'il existe entre

eux une égale proportion de biens et de maux. Mais si l'on s'obstine à ne voir qu'un long sophisme dans un semblable système, on ne peut nier au moins que M. Azaïs ne soit un sophiste fort éloquent; toutes ses compositions annoncent une imagination brillante qu'échauffe une ame sensible; et, puisque les hommes aiment les chimères, il faut préférer celles qui peuvent faire naître quelques instans d'une douce illusion.

S'élevant à de plus hautes considérations, M. Azaïs veut maintenant nous dévoiler les grands secrets de la nature; il prétend avoir déchiré le voile qui cachait l'origine de l'univers et le principe qui le fait mouvoir : c'est ce grand spectacle qu'il veut développer à nos yeux. Certes, voilà des promesses qui devraient exciter une admiration fanatique; l'engouement ne paraît cependant pas être aussi universel que celui que firent naître MM. Gall et Feinaigle. Au théâtre, dans les journaux, dans tous les cercles, il n'était bruit que de leurs merveilleuses découvertes; et pendant que, craignant la perspicacité de l'un, l'orgueilleux, le perfide, l'envieux, tremblaient que d'indiscrètes protubérances n'allassent bientôt trahir leurs

sentimens secrets; plein de confiance dans l'autre, l'ignorant se proposait d'apprendre dans une semaine l'histoire, la botanique, la chronologie; et la petite-maîtresse, grâce aux secrets du grand-homme, espérait retenir le nom de tous les heureux qu'elle avait faits.

Un mois après, c'était à qui accablerait d'épigrammes ces génies naguère si vantés. C'était une honte d'avoir un moment ajouté foi à de prétendues découvertes qu'on traitait de rêveries et sur lesquelles on versait le ridicule à pleines mains. Ces deux exemples prouvent qu'un désir insatiable de renommée nous prive souvent des jouissances que notre mérite, accompagné d'un amour-propre plus modéré, aurait pu nous procurer. Personne ne peut nier que M. Feinaigle n'ait fait quelques découvertes précieuses pour faciliter la mémoire; M. Gall, après avoir soumis le cerveau à une exacte analyse, pouvait enrichir la science d'observations curieuses; tous les deux se seraient acquis des droits à une considération méritée. Mais la manie des systèmes les a séduits; ils ont voulu généraliser leurs idées; après que l'enthousiasme a eu prodigué son

admiration, la malignité a cru devoir tout critiquer; et l'on peut dire, en pensant à tout le bruit qu'ils ont fait d'abord, et au ridicule qui a été leur dernier partage, qu'aucun des deux ne méritait

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

On a souvent blâmé la versatilité des Parisiens, et la facilité avec laquelle ils se laissent éblouir, au premier moment, par toutes les niaiseries qu'on offre à leur crédulité; je crois que ce faible leur est commun avec tous les hommes : on doit en voir la cause dans cette inquiétude de l'esprit humain, qui, n'ayant qu'un cercle limité de connaissances et d'idées, en cherche de nouvelles à tort et à travers; il n'examine point si elles sont raisonnables; pour peu qu'elles lui paraissent neuves, et qu'elles le tirent hors de sa sphère, elles ne peuvent manquer de le séduire.

LÉGION D'HONNEUR.

Le grand homme qui a élevé le plus beau monument dont puisse se glorifier le dix-huitième siècle, Montesquieu, nous prouve que l'honneur est le principe et le premier ressort d'une monarchie. Il eût pu ajouter que ce noble mobile ne fut jamais plus puissant sur aucun peuple que sur les Français. Elle est donc généreuse et politique à la fois cette institution, aliment et récompense des grandes actions comme des grands talens et des hautes vertus. Créée par un héros, elle prouve qu'il connaissait bien le peuple qu'on a pu calomnier, mais dont le cœur fut toujours ouvert aux sentimens nobles et généreux. Combien elle devait enflammer le courage de ces braves qui semblent ne vivre que pour la gloire, que la mort ne peut intimider, et qui, toujours fidèles à l'honneur, doivent trouver, dans cette distinction flatteuse qui lui est consacrée, la récompense de leurs périlleux travaux! Mille traits que recueillera l'histoire

attestent les prodiges qu'a souvent enfantés cette noble institution. Un littérateur estimable consacre ses travaux à nous en faire connaître les plus glorieux ; mais combien de faits mémorables n'est-il pas forcé de passer sous silence ! Il paraît offrir de préférence à notre admiration le noble dévouement dont des chefs généreux ont si souvent donné l'exemple ; mais l'héroïsme n'éclate-t-il pas aussi dans les rangs des soldats ? N'avait-il pas, par exemple, quelque chose de sublime ce geste si éloquent d'un grenadier français resté seul au milieu d'un corps nombreux d'ennemis. On lui crie de se rendre ; il répond en portant la main sur son cœur, où est suspendu le gage glorieux de sa valeur, et se précipite au milieu des ennemis.

La gloire militaire n'a pas seule trouvé sa récompense dans cette institution ; le magistrat dont l'équité protège nos droits, l'administrateur qui seconde les vues d'un gouvernement paternel, l'homme de lettres qui consacre ses veilles à la propagation des lumières, l'artiste dont le génie semble animer la toile ou faire respirer le marbre, tous les genres de mérite enfin ont trouvé un même encouragement ; et la gloire les

regardant d'un œil également favorable, a prouvé qu'elle applaudit à tous les talens, et qu'il est des vertus qui, pour être moins éclatantes que l'héroïsme, n'en sont pas moins chères à ses yeux.

Toujours les hommes seront avides de distinctions, ils aimeront toujours tout ce qui pourra leur donner des droits à quelque prééminence sur leurs semblables; ils rechercheraient même les marques extérieures d'un mérite qu'ils n'auraient pas, et ce signe trompeur serait encore flatteur pour eux. Combien doit alors paraître naturelle cette noble ambition que chacun fait éclater d'obtenir cette récompense que décerne un monarque dont la justice couronne le mérite qu'elle a encouragé!

Lors de l'institution de la Légion d'Honneur, quelques esprits forts ont affecté une indifférence superbe pour une distinction à laquelle leur modestie paraissait vouloir se refuser. Je crois apercevoir dans cette conduite beaucoup plus de morgue et d'orgueil mal déguisé, que de véritable simplicité. Souvent aussi l'envieuse médiocrité a voulu montrer un dédain philosophique pour l'objet de ses vœux secrets; le mérite

présomptueux n'a pu même quelquefois se défendre de cette faiblesse. J'ai beaucoup connu un savant distingué que la mort a enlevé l'année dernière aux sciences, et qui avait enrichi la botanique d'ouvrages estimés. Il ne fut pas compris dans la première liste des membres de l'Institut qui obtinrent la croix de la Légion d'Honneur; faisant alors parade d'une résignation toute philosophique : « Je vois, disait-il, la ré-« compense de mes travaux dans la place « honorable dont j'ai été jugé digne, et ja-« mais je ne la placerai dans ces distinc-« tions frivoles où la vanité trouve ses ho-« chets ». Quelque temps après il obtint la décoration qu'il avait feint de dédaigner; et je me rappelle qu'allant un jour avec lui au Luxembourg, lorsque la sentinelle lui eut présenté les armes : « Mon ami, me dit-il « en remettant avec dignité son chapeau « sur sa tête, l'institution de la Légion « d'Honneur sera, aux yeux de la postérité, « un des plus beaux titres de gloire de l'em-« pereur ». Allons, me dis-je en moi-même, je conviens qu'il est glorieux d'être compté parmi les savans; mais je vois qu'il en est d'eux comme des grands de la terre, et que

la maxime est vraie : *Major è longinquo reverentia.*

La révolution, en brisant le trône de nos rois, avait détruit tous ces antiques priviléges, tous ces titres dont se glorifiait une noblesse qu'avait d'abord illustrée son noble dévouement à son roi et à sa patrie, mais qui, insensiblement, oubliant qu'une plus grande illustration ne lui imposait que de plus grands devoirs, n'avait conservé, de ses aïeux, que cette orgueilleuse fierté que ne justifiaient plus les mêmes vertus. Aussitôt que l'on vit une nouvelle monarchie établie sur une base inébranlable, tous les bons esprits souhaitèrent que bientôt ces hommes qui avaient consacré leur vie au service de l'Etat, entourassent le trône d'un nouvel éclat, et que leurs enfans, héritiers de leur dévouement à leur souverain, pussent un jour en être le plus ferme appui. On était revenu de toutes ces idées d'une égalité chimérique qu'on avait cru pouvoir naguère établir; on savait que la vraie égalité, la seule qui soit possible, est celle que nous pouvons tous réclamer devant la loi ;. mais qu'on verra toujours exister entre les hommes cette ligne de démarcation que

mettent entre eux le génie, les talens, la vertu. Celui qui sait si bien apprécier la gloire, pesant dans sa sagesse celle que chacun avait méritée, a fixé les rangs d'après le mérite. Il s'est plu à élever autour de lui les plus grands et les plus généreux de ses sujets; il a prouvé qu'une ame supérieure est flattée de rapprocher de la sienne des ames dignes de l'entendre; les hommes médiocres seuls doivent craindre les grands hommes.

L'on a encore vu, lors de cette institution nouvelle, la sottise et l'envie se réunir, et essayer, dans l'ombre, de lancer contre elle leurs impuissans sarcasmes. Les antiques préjugés, les vieilles habitudes exercent sur la plupart d'entre nous un empire invincible. C'est ainsi que jadis l'on vit, après le renversement des faux dieux, les hommes, quoique désabusés, leur adresser encore long-temps leur encens et leurs vœux.

L'ancienne noblesse nous inspirait une vénération toujours proportionnée à son antiquité, et l'homme était alors moins apprécié par les services qu'il rendait à sa patrie, que par ceux qui avaient distingué ses

aïeux. Une illustre origine imposait des devoirs ; mais ceux qui pouvaient se glorifier de ce précieux avantage, consumaient avec orgueil leurs jours dans une douce oisiveté, ou dans des intrigues ténébreuses, et c'était en rappelant la gloire de leurs pères, qu'ils croyaient payer leurs dettes à la patrie.

Le sage désirerait que toute illustration fût uniquement personnelle, et qu'en héritant d'un nom célèbre, on restât étranger à l'éclat qui l'aurait environné, à moins qu'on ne sût le soutenir par de semblables vertus. Mais puisqu'il est vrai que dans toute institution politique, on est forcé de porter quelque modification aux vœux de la philosophie, au moins ce doit être un agréable spectacle pour celle-ci de voir le mérite seul obtenir de flatteuses distinctions. De toutes les prééminences, il n'en est qu'une que les hommes supportent sans peine, et qu'ils se plaisent même à avouer : c'est celle à laquelle les dons du génie ou les grandes qualités de l'ame donnent des droits, et ce sont là les seules que nous voyions aujourd'hui ; d'illustres magistrats, des hommes qui ont occupé avec honneur les premières places de l'Etat, des guerriers généreux qui

se dévouèrent au culte de la gloire, et dont la valeur éclairée concourut à l'exécution de ces vastes desseins que le génie avait conçus, voilà les hommes qui, après avoir conquis notre admiration, occupent le rang où les appelaient d'importans services; ils ont reçu la récompense de leurs nombreux travaux, et leurs noms resplendissent d'une gloire dont tous les rayons réunis dans un centre lumineux entourent le trône du héros.

INSTRUCTION PUBLIQUE.

On a beaucoup discuté sur les avantages de l'éducation publique et de l'éducation privée; depuis long-temps on est à peu près d'accord, et la première, malgré quelques inconvéniens, sera toujours préférée à la seconde.

Nous voyons pourtant à Paris la plupart des parens garder leurs enfans auprès d'eux; c'est une manie chez les gens riches. Un père opulent fait venir dans son hôtel les maîtres les plus renommés, c'est-à-dire ceux dont les leçons sont à plus haut prix, et il est convaincu que des hommes qui font payer douze francs une courte visite, doivent nécessairement faire un grand homme de son fils. On me dira peut-être qu'on peut alors varier la méthode de l'enseignement suivant le goût, les dispositions, et le caractère de l'élève; mais sont-ils bien nombreux les pères qui peuvent former un bon système d'éducation? Auront-ils même le courage d'exécuter jusqu'à la fin le plan

bon ou mauvais qu'ils auront tracé ? Ils se reposeront sur des maîtres qui, assurés de déplaire à la maman s'ils déplaisent à l'enfant chéri, obéiront à tous ses caprices, ne feront rien pour surmonter ses dégoûts, et ne seront empressés qu'à recevoir le précieux cachet, en échange de leurs exclamations sur les progrès étonnans de leur élève.

Quel est en général le fruit de cette brillante éducation ? Notre jeune homme aura dépensé à son père cinq à six mille francs par an ; il dansera avec grâce, montera bien à cheval, jouera passablement du violon, et tirera des armes avec élégance. Il joindra à tous ces avantages celui de se présenter dans un cercle avec assurance ; il saura dire aux dames ces aimables riens dont il aura dans sa tête un recueil complet, peut-être même qu'il atteindra aux hauteurs du madrigal, et alors le père ébahi s'admirera dans ses œuvres.

Les bonnes gens, qui font plus de cas d'une éducation solide que de ces brillantes superfluités, pensent que la plus mauvaise pension de Paris est en général préférable à la maison paternelle ; là au moins, disent-

ils, on cherchera à inspirer le goût des connaissances utiles ; là, on fera connaître ces principes dont le germe fécond se développera un jour, et une louable émulation animera de jeunes cœurs toujours prêts à s'ouvrir aux impressions généreuses.

La méthode d'enseignement suivie dans nos anciens colléges offrait des vices à corriger ; la science s'y présentait sous des formes trop austères, et l'on ne cherchait pas assez à la faire aimer à un âge qui n'en voit que l'aridité sans en apprécier l'importance. On a de nos jours donné dans un excès contraire : la grammaire a été mise en chansons ; on nous a fait connaître une manière d'apprendre *agréablement* la langue latine en trois mois ; la poésie a embelli de ses brillantes couleurs les principes mêmes de l'algèbre ; enfin, il n'est pas jusqu'à l'alphabet qu'on n'ait voulu apprendre aux enfans avec des lettres en sucrerie et des joujoux de carton.

On se livrait anciennement, il faut en convenir, à une étude trop exclusive des langues mortes. Il n'était pas rare de voir sortir de nos meilleurs colléges des écoliers érudits qui connaissaient parfaitement les

racines grecques, composaient avec assez d'élégance une amplification latine, et n'en étaient pas moins parfaitement étrangers aux premiers principes de leur langue. Nourris de la lecture de Cicéron et des Tite-Live, la tête pleine des beaux vers de Virgile ou d'Horace, ils ignoraient souvent jusqu'au nom des grands hommes qui avaient illustré la France; le titre d'auteur français était alors un titre de proscription; hors d'Athènes et de Rome, point de salut; et c'était avec raison qu'un de nos poëtes le plus ingénieux s'écriait alors :

Qui me délivrera des Grecs et des Romains?
Du sein de leurs tombeaux, ces peuples inhumains
Feront assurément le malheur de ma vie.
Mes amis, écoutez mon discours, je vous prie.

A peine fus-je né, qu'un maudit Rudiment
Poursuivit mon enfance avec acharnement :
La langue des Césars faisait tout mon supplice;
Hélas! je préférais celle de ma nourrice;
Et je me vis fessé pendant six ans et plus,
Grâces à Cicéron, Tite et Cornélius,
Tous Romains enterrés depuis maintes années,
Dont je maudissais fort les Œuvres surannées.
Je fis ma rhétorique, et n'appris que des mots
Qui chargeaient ma mémoire et troublaient mon repos.
Tous ces mots étaient grecs; c'était la *Catachrèse*,
La *Paranomasie*, avec la *Syndérèse*,
L'*Epenthèse*, la *Crase*, et tout ce qui s'ensuit.
Dans le monde savant je me vis introduit:

J'entendis des discours sur toutes les matières,
Jamais sans qu'on citât les Grecs et leurs confrères;
Et le moindre grimaud trouvait toujours moyen
De parler du *Scamandre* et du peuple troyen.

BERCHOUX.

Ces Grecs si ennuyeux, ces éternels Romains devaient un jour voir l'indifférence remplacer la vénération qu'on avait eue jusqu'alors pour eux. Au moment où la révolution a éclaté, lorsque de nombreux réformateurs proclamaient leurs idées philosophiques, on a voulu corriger les anciens abus de l'instruction. On a déclaré que, puisque les langues de Démosthènes et de Cicéron n'étaient plus que des langues mortes, il fallait les laisser en paix. Dès lors plus d'études fastidieuses; les beaux jours de l'enfance devaient s'écouler dans les plaisirs, et non dans d'inutiles travaux: le latin était à jamais proscrit; et chaque père s'élevant à la hauteur de ces idées libérales, soutenait, son Jean-Jacques à la main, que son fils pourrait être un fort mauvais latiniste et pourtant un très-grand écrivain.

Ce délire ne pouvait être que passager;

bientôt les écoles centrales firent renaître le goût de l'étude; et si l'on y montra en général une irrévérence révolutionnaire pour les modèles que l'antiquité a transmis à notre admiration, il est vrai de dire aussi que c'est à leur institution que nous sommes redevables de cette tendance des esprits vers les sciences, partie si importante et jusqu'alors trop négligée de l'instruction publique.

L'établissement des Lycées a annoncé le retour aux bons principes; de sages innovations ont été faites dans l'enseignement; cependant on avait encore à désirer que toutes les parties de l'instruction présentassent cette harmonie, cet ensemble si favorables à leurs progrès, et qu'il existât un *corps enseignant* entouré d'une considération méritée. L'Université impériale a été fondée. L'éducation ne sera plus, comme jadis, une des branches des établissemens religieux; elle ne sera plus modifiée par les différens statuts des diverses corporations enseignantes; un mode unique, déterminé avec sagesse, remplacera d'anciens systèmes; des maîtres habiles, élèves de cette ancienne université si féconde en grands

hommes, consacreront leurs veilles aux progrès des lumières, et l'éclat répandu sur cette nouvelle institution rejaillira tout entier sur son auguste fondateur.

EDUCATION DES DEMOISELLES.

Le ridicule est de toutes les armes la plus redoutée, et en même temps la plus facile à manier. Scarron, dans sa burlesque parodie de l'Enéide, est souvent parvenu à nous faire rire aux dépens des plus admirables créations du génie; il n'y a rien qu'on ne puisse travestir, et les choses les plus faites pour exciter notre admiration sont peut-être celles que notre amour propre aime le plus à voir critiquées.

Tous les ans, à cette époque si chère à la jeunesse, où une couronne, objet de son ambition, vient la récompenser de tous les travaux d'une année, la plupart de nos journalistes ne manquent pas de lancer de nombreuses épigrammes contre l'éducation que l'on donne aux demoiselles dans presque toutes nos pensions. Tantôt ils vantent les grâces qu'elles déploient dans une danse légère, applaudissent à l'art avec lequel elles expriment, dans une pantomime expressive, les sentimens voluptueux

auxquels leur cœur n'a pu rester étranger, et ils finissent par leur faire espérer une place honorable dans les ballets de l'opéra; tantôt affectant un enthousiasme ridicule, ils prodigueront leurs éloges à ces sons harmonieux qu'une élève de Naderman a tirés de sa harpe, et dont le chantre de la Thrace eût pu être jaloux; ils vanteront les connaissances profondes qu'annonce cet Hercule dessiné d'après nature par une beauté de seize ans, et concluront ironiquement que des femmes semblables doivent se montrer au grand jour, ambitionner les applaudissemens d'un monde adulateur, et qu'il serait ridicule à elles de s'abaisser jusqu'aux soins fastidieux d'un ménage.

Je rends justice au bon esprit qui anime ces sévères censeurs; ils voudraient les faire revivre ces temps reculés où les dames gauloises, retirées dans l'intérieur de leurs maisons, bornaient leurs soins à préparer le repas frugal de leurs époux, à suivre scrupuleusement leurs ordres, et à se rendre chaque jour aux pieds des autels, où elles allaient implorer les faveurs célestes. Mais, hélas! ces temps ne sont plus; nos dames ont perdu les goûts simples et

purs de leurs aïeules, et nous-mêmes si de temps en temps nous essayons d'en faire l'éloge, nous ne tentons aucun effort pour les faire revivre : vous voyez ce critique impitoyable qui s'écrie, en brochant son feuilleton : *O tempora, ô mores !* Eh bien! que la fortune l'afflige, dans un de ses caprices, de cinquante mille livres de rente, et vous verrez le même homme préférer pour épouse la femme aimable, spirituelle, dont tout le monde vantera les talens et les grâces, à celle qui, bien plus estimable sans doute, aura toutes les vertus du bon vieux temps.

Que le sage laisse nos rhéteurs faire leurs ridicules exclamations, et ne s'en conforme pas moins aux usages et aux mœurs de son siècle; s'il est père, et si la fortune a souri à ses travaux, qu'il embellisse sa fille de talens agréables; qu'il orne son esprit, et que les arts puissent un jour faire le charme de sa vie; leur culture n'est point incompatible avec la pratique des devoirs : il existe des femmes estimables qui savent faire le bonheur de leur famille et le charme de la société, et il en est plusieurs qui ne doivent qu'à des talens aimables le bonheur

de captiver auprès d'elles un époux que l'ennui en eût peut-être éloigné.

Les femmes, depuis long-temps, se sont affranchies de cet esclavage dans lequel les retenait, disent-elles, notre jalouse fierté. Si la faiblesse, qui leur est naturelle, paraît les forcer de plier sous nos lois, elles savent, tout en feignant de les reconnaître, nous en imposer à leur tour. De cette lutte entre la force toujours vaincue, et la faiblesse toujours triomphante, sont résultés les nombreux rapports que la société a établis entre les deux sexes; et, pendant que les hommes brillent par les dons du génie ou les grandes qualités de l'ame, les femmes plus modérées dans leur ambition se bornent à la gloire de nous captiver par le double pouvoir de l'esprit et de la beauté.

Jamais on ne donna plus de soin que de nos jours à l'éducation des demoiselles. Enfermées autrefois dans un couvent où souvent on les forçait de consumer le reste de leurs jours, elles recevaient des leçons conformes à cette destination présumée. Quand elles rentraient dans un monde dont elles n'avaient encore aucune idée, c'était pour donner leur main à celui que de sé-

vères parens leur présentaient, et leur cœur à l'homme aimable qui savait les toucher. Aujourd'hui que la pieuse ardeur des ames est un peu calmée, une mère tâche d'inspirer à sa fille l'amour des devoirs qu'elle aura un jour à remplir dans la société, et à l'embellir de tous les talens dont elle sent mieux le prix, parce qu'on négligea de les lui donner.

Ce n'est pas que j'applaudisse sans restriction au genre d'éducation que l'on donne trop indistinctement à toutes les jeunes personnes. Je trouve que l'on sacrifie peut-être trop l'utile à l'agréable; les parens montrent même là-dessus une condescendance coupable; ils sauront forcer leur fille à déchiffrer des notes, ou à faire de fastidieuses esquisses pendant dix ans s'il le faut; mais qu'elle se plaigne de l'ennui mortel qu'elle éprouve à pâlir sur une aride grammaire, et après quelques faibles et inutiles exhortations, on finira par prier le maître de langue française d'interrompre ses leçons.

On devrait encore mettre plus de soin à proportionner l'éducation de ses enfans, au rang qu'ils doivent tenir dans la société.

Si votre fille doit vivre un jour dans le tourbillon du grand monde, vous êtes excusable de chercher à l'y faire paraître avec éclat; mais si une fortune modérée doit la placer dans une sphère moins élevée, alors inspirez-lui le goût des occupations utiles, que ses penchans soient en harmonie avec sa position, et qu'un amour propre mal satisfait ne puisse jamais lui inspirer des regrets qui suffiraient pour empoisonner sa vie entière.

Il existe un établissement dont les réglemens et le mode d'instruction devraient être suivis dans toutes nos maisons d'éducation. Fondé par la munificence impériale pour une noble destination, il a présenté dès son origine ce caractère de grandeur et de simplicité, dont sont empreintes toutes les créations du héros. Là, l'étude des arts utiles s'unit à celle des arts agréables; les occupations sérieuses auxquelles il faudra un jour se livrer dans son ménage ne sont point oubliées. De là aussi sortiront un jour des femmes qui sauront faire l'ornement de la société, et remplir dignement les devoirs qu'elle leur imposera : tel est le vœu bien prononcé de l'auguste fondateur

de cet établissement, et le choix de celui qui a été appelé à le diriger suffit pour garantir les heureux résultats de cette institution, en même temps qu'elle prouve la haute importance qui y est attachée.

ATHÉNÉE DES DAMES.

Ed anchè io sono pittore, disait, avant de saisir ses pinceaux, l'immortel auteur de l'*Esprit des Lois ;* et cette exclamation, que lui arrachait le sentiment intime de sa force, annonçait, non qu'il méprisait ceux qui l'avaient précédé dans la carrière, mais qu'il se croyait digne de se mesurer avec eux. Animées d'un aussi noble courage, nos dames ont jeté un regard scrutateur sur ces dépôts précieux où nos grands hommes du jour s'empressent de consigner leur titre à la gloire littéraire. Après cet examen qui ne les a point intimidées, *è noi anchè siamo pittori*, ont-elles eu le courage de dire hautement. Aussitôt un appel a été fait à toutes les femmes-auteurs qui se sont illustrées par des madrigaux, des sonnets, des énigmes, à celles non moins célèbres qui ont traduit quelque roman anglais; toutes se sont présentées avec courage pour marcher de front au temple de mémoire, et M. Buisson, libraire, s'est galamment présenté

pour les y conduire, et a fait publier par toutes les bouches de la Renommée qu'il allait faire paraître un Journal des Dames.

O vous, auteurs infortunés, dont un critique barbare a parodié les sublimes conceptions, et vous, grands hommes futurs qui, traduits devant des juges sévères, les verrez un jour ternir l'éclat de vos triomphes, croyez-en mes sages avis : que le plaisir si doux de voir un rival humilié ne vous engage pas à porter un œil curieux sur ces terribles arrêts qui sont prononcés chaque matin; détournez à jamais vos yeux de tous ces feuilletons si funestes à votre repos, pour les arrêter avec complaisance sur des pages plus indulgentes; lisez et relisez l'Athénée des dames. Là, vous ne verrez jamais la satyre distiller son fiel amer; on ne promènera votre imagination que sur les fleurs, on ne la fera errer que sur le bord des ruisseaux; quelquefois, abordant hardiment des sujets plus élevés, on cherchera à atteindre les hauteurs de la métaphysique. Vous lirez des dissertations profondes sur l'amour, sur l'esprit, sur le cœur, et vous trouverez développés, soit en vers, soit en prose, tous les mystères du sentiment; subjugués alors

par celui de l'admiration, vous serez forcés de convenir que cette supériorité qu'un sexe veut s'arroger sur l'autre, est devenue plus problématique que jamais depuis l'apparition du Journal des Dames sur l'horizon littéraire.

Cependant je crois, au milieu de l'enthousiasme général, entendre un de ces hommes froids qui ne savent qu'obéir à d'anciens préjugés fortifiés encore par leur orgueil : « Mesdames les femmes d'esprit, « connaissez-vous Molière ? avez-vous lu « les Femmes savantes ? vous voulez faire « un journal ! vous voulez, abandonnant « les devoirs que la nature vous a imposés, « courir après un fantôme de gloire que « vous poursuivrez vainement ! Eh ! mesda- « mes, commencez par consulter vos forces, « interrogez d'abord celui qui consacra ses « veilles à vous étudier et à marquer avec « précision le but que la nature s'est pro- « posé en vous créant (1). Votre amour vous « porte-il à fermer l'oreille à ses sages con- « seils, parcourez les annales de l'Esprit

(1) Système moral et physique de la Femme, par le docteur Roussel.

« humain, vous verrez un Homère et un « Virgile, un Démosthènes et un Cicéron, « un Thucydide et un Tacite, un Sophocle « et un Corneille, un Michel-Ange et un « Raphaël; trouverez-vous une seule femme « placée sur une de ces hauteurs que le gé- « nie seul peut atteindre? Cessez donc d'af- « fecter de ridicules prétentions; ne dédai- « gnez pas les nombreux avantages que « vous avez reçus, pour vous disputer ceux « qui vous furent refusés. Bornez vos soins « à diriger votre maison, votre ambition à « conquérir l'estime publique, et laissez les « hommes courir seuls après cette chimère « qu'ils appellent la gloire ».

Que pensez-vous, mesdames, de la tirade de ce censeur chagrin? n'êtes-vous pas forcées de convenir qu'elle renferme quelques vérités dont vous pouvez profiter? Convenons ensemble que la nature eût été injuste si, en vous ornant de ces grâces qui assurent votre puissance, elle vous eût en même temps accordé cette force et cette énergie qui nous ont été données en partage. Chacun de nous a son lot, et vous n'avez pas à vous plaindre du vôtre; que les hommes consument leur vie dans les

grands travaux, il doit vous suffire de régner sur eux par le plus doux des empires. Un jour viendrait où vous regretteriez l'emploi de vos jeunes années; alors peut-être vous chercherez dans la célébrité un bonheur que des charmes flétris ne pourront plus vous promettre, et vous direz avec madame de Vannoz :

. . . . . .
Songe-t-on aux moyens d'occuper la mémoire,
Quand on peut d'un regard captiver tous les cœurs ?
A de si doux succès, quand l'âge enfin s'oppose,
Quand la gloire à nos yeux offre d'autres attraits,
Chaque femme en soupire, et place avec regrets
Le laurier sur un front où se fane la rose (1).

(1) L'intéressant Journal dont je parle ici, est momentanément interrompu; on prétend que, le mauvais goût des lecteurs les rendant insensibles au mérite poétique de nos femmes-auteurs, celles-ci se vengent par leur silence d'une indifférence que n'attestait que trop la suppression de tous le abonnemens.

L'ÉPICURIEN FRANÇAIS.

Un auteur reste en général beaucoup moins de temps à méditer le plan d'un ouvrage, qu'à chercher le titre qu'il doit lui donner; c'est là le point important; il faut savoir tenter la curiosité du lecteur, et un titre heureux garantira souvent la plus mauvaise production du sort qui lui semblait réservé.

Nos chansonniers gastronomes avaient, après de longues réflexions, donné le nom d'*Almanach des Gourmands* au recueil périodique qu'ils publient; après des réflexions plus profondes encore, ils ont remplacé ce titre par celui plus élégant d'*Epicurien Français*. L'aimable philosophe dont ils se déclarent les sectateurs aimait la bonne chère, le bon vin; la beauté recevait son hommage, la poésie charmait ses loisirs; nos épicuriens modernes célèbrent aussi et les plaisirs de la table et le pouvoir de l'amour. Ils chantent; et qu'Apollon féconde leur génie ou qu'il le frappe de sté-

rilité, ils n'en sont pas moins tenus, d'après les statuts de l'ordre, d'accoucher d'un couplet le trente de chaque mois.

Nous avons des gourmands qui ne songent, dans leurs grossières jouissances, qu'à satisfaire la sensualité d'un palais délicat; un vrai gastronome doit raisonner ses plaisirs: quand son œil satisfait contemple la mousse pétillante de l'aï, il faut que son éloquence sache vanter ses rubis parfumés; il faut qu'il indique avec précision le coteau où le soleil a coloré la grappe féconde qui s'est changée en précieux nectar. Honneur d'une table bien servie, un turbot excite-t-il l'admiration des convives charmés, il est de son devoir de chercher à contenir un moment l'avide empressement qu'on laisse éclater; qu'il fasse parade de sa vaste érudition; qu'il indique, en géographe habile, les mers où paraît se plaire davantage ce poisson délicat, orgueil de nos festins; qu'il fasse connaître les substances chimiques qui peuvent lui donner un goût plus parfait encore; la botanique lui aura indiqué les plantes qui doivent entrer dans une savante préparation; l'histoire lui aura appris comment un prince fameux convoqua, à

l'occasion d'un turbot, le sénat romain, et la poésie embellira ce burlesque récit de ses riantes couleurs.

Tel est un véritable gourmand; tels sont au moins ceux du Rocher de Cancale. Dédaignant des recherches faciles, plusieurs d'entre eux se livrent avec succès à l'étude de l'antiquité. Nous avions cru jusqu'à ce jour, nous autres profanes, que Comus gouvernait seul l'empire soumis à ses lois; ils lui ont trouvé, dans leurs profondes recherches, une rivale qui doit le partager avec lui, et notre mythologie se trouve ainsi enrichie d'une nouvelle déesse. *Adéphagie* est son nom; elle préside aux festins de nos gastronomes. C'est sous ses auspices qu'ils se livrent à de savantes discussions où ils approfondissent les secrets de l'art, ou que se communiquant leurs lumineuses recherches, ils tâchent d'enrichir nos banquets de plaisirs inconnus.

Nos philosophes gourmands ne se bornent pas à propager le culte de la déesse *Adéphagie;* ils savent encore faire succéder des vues morales à des vues sensuelles; et s'ils se montrent éloquens dans l'exposition de celles-ci, ils savent embellir celles-

là de tous les charmes d'une riante imagination. Leurs chansons se font lire avec plaisir, malgré la stérile abondance de ce genre de productions; qui de nous n'a retenu quelques-uns des couplets des Piis, des Philippon, des Désaugiers, des Armand-Gouffé, des Charlemagne? Ces enfans de la gaieté, réunis à des jours marqués à un banquet fraternel, ne fatiguent point Apollon par de vaines prières. M. Baleine est pour eux le dieu inspirateur; ils trouvent que son rocher vaut un hélicon; et le pomard qu'il leur verse à grands flots, leur paraît préférable aux froides eaux du Permesse; aussi leur rire est franc et n'a rien de forcé: s'ils célèbrent la beauté, on voit qu'ils sont gens à prouver la sincérité de leurs hommages; s'ils chantent le bon vin, c'est en poètes pleins de leur sujet; quand ils critiquent nos travers, c'est sans aucune amertume; et comme ils ne nous présentent alors que des portraits généraux, nous applaudissons à leur esprit, sans avoir jamais à nous plaindre de leur causticité.

MUSÉE NAPOLÉON.

L'ITALIE semblait avoir été appelée seule à l'héritage brillant que la Grèce lui avait transmis. Sous le beau ciel de cet heureux climat commença à briller cette aurore du bon goût qui répandit bientôt sa lumière sur toute l'Europe. Ce fut toujours sur cette terre classique des beaux arts qu'on vint étudier les grands hommes qui l'avaient illustrée, et admirer les monumens que leur génie avait élevés près de ceux dont les débris attestaient encore une grandeur passée.

La France paraît vouloir disputer à sa rivale le glorieux empire des arts. Déjà ces chefs-d'œuvre qui faisaient l'orgueil de l'Italie, trophées brillans de nos conquêtes, ornent la cité impériale, et inspirent cet enthousiasme qui apprend à égaler un jour ceux qu'on admire.

Il est impossible de parcourir les galeries du Musée Napoléon sans sentir la magique puissance du génie. Confondu à l'aspect de

ces merveilles de l'esprit humain, l'homme se complaît dans un recueillement religieux ; son imagination le transporte dans les beaux siècles où ces arts qui annoncèrent toujours la prospérité des empires, atteignirent, dans leur brillant essor, le dernier degré de perfection. Ce n'est point une toile inanimée, ce n'est point un marbre insensible qu'il contemple; ce sont les grands hommes de tous les temps qu'anime une nouvelle vie; ce sont les événemens mémorables de tous les âges qui se renouvellent à ses yeux ; les générations passent devant lui, il oublie qu'il n'est qu'un simple mortel; et lorsque revenu à lui-même, il veut se rendre compte de ses impressions, il lui semble qu'il a une plus haute idée des hommes, depuis qu'il connaît les étonnantes merveilles auxquelles leur génie peut atteindre.

Telle est l'invincible puissance de ces monumens qui parlent à l'ame par une véritable grandeur, qu'on ne peut les contempler sans enthousiasme, et que cet enthousiasme se reproduit encore quand on veut, dans le calme de la réflexion, analyser les sensations qu'on a éprouvées. Combien

aussi elle est étonnante cette magie des arts qui reproduit tous les tableaux de la nature, et qui apprend au peintre ou au sculpteur, rival heureux du poète, à écrire sur la toile ou le marbre toutes les scènes de la vie humaine!

Long-temps l'Ecole française, égarée par de faux principes, resta dans cet état de faiblesse où l'avait réduite la dépravation du goût. La mode exerçait alors son empire sur un art dont ses caprices hâtaient la décadence; au règne de ces préjugés accrédités par des hommes qui jouirent long-temps d'une gloire usurpée, succéda enfin le règne du bon goût; la nature fut étudiée; des hommes courageux osèrent suivre une route dans laquelle ils étaient sûrs de ne jamais s'égarer; et parmi ces artistes estimables, la reconnaissance nationale doit signaler celui dont les arts ont eu cette année à déplorer la perte, et qui contribua, autant par son exemple que par ses leçons, à ramener l'Ecole française aux bons principes qu'elle avait si long-temps méconnus.

Les expositions publiques se font tous les deux ans; elles entretiennent parmi les

artistes une louable émulation, en même temps qu'elles propagent le goût des arts, et qu'elles nous en font connaître les progrès. La dernière a été une des plus brillantes, autant par le nombre que par la richesse des tableaux qui ont été exposés. Le genre du portrait, celui du paysage et des tableaux de chevalet ont été les plus féconds; le genre de l'histoire n'en a pas moins paru avec un grand éclat, à cause de la grandeur et de l'importance de ses travaux; les événemens les plus mémorables, les plus beaux faits d'armes de nos guerriers ont enflammé l'imagination de nos peintres, et les arts sont ainsi devenus les historiens de la gloire nationale.

La sculpture a aussi offert quelques productions dont le mérite a été universellement reconnu. Peut-être cet art est-il celui que doit examiner avec le plus de sévérité une critique impartiale; ceux qui le professent sont entourés des plus sublimes conceptions du génie. Les monumens qui nous restent du beau siècle de Périclès offrent le modèle de cette perfection à laquelle peut conduire l'imitation de la belle nature. Emule de l'antiquité, Canova paraît

l'avoir étudiée, pour reproduire ses chefs-d'œuvre. Il a enrichi notre dernière exposition de plusieurs ouvrages qui ont conquis l'admiration générale; le charme de ses compositions, la grâce et le fini de son exécution, nous rappellent les grands-maîtres; et si la critique a cru devoir s'exercer sur quelques détails, elle a mis dans ses observations cette décence et cette retenue, dont on ne devrait jamais s'écarter, quand on analyse les productions d'un ordre supérieur.

Encouragés par un prince éclairé, les arts seront bientôt parvenus à cette hauteur qu'ils doivent atteindre dans un siècle marqué d'avance pour leur triomphe. Pourquoi faut-il que le talent lui-même soit souvent arrêté, dès ses premiers pas, dans cette brillante carrière? Pourquoi l'injustice ou la médiocrité s'efforcent-elles de l'abreuver de dégoûts? Tous les arts sont frères, a-t-on dit; mais cette fraternité règne bien rarement parmi ceux qui les cultivent. Au lieu de chercher à exciter une généreuse émulation, nos journaux fomentent encore les petites haines, et trop souvent l'esprit de parti dicte seul leurs jugemens. On ne craint

point de décourager, en irritant leur sensibilité, ces hommes dont le génie subjugue l'admiration ; on refuse une indulgente bienveillance à des talens qui, quoique éloignés de la perfection, peuvent pourtant donner de flatteuses espérances; et cependant tel est le prestige de ces arts enchanteurs, qu'ils doivent contribuer à nos jouissances sans qu'aucun examen trop sévère vienne les affaiblir, et que le souvenir des productions supérieures ne doit nous rendre que plus capables d'admirer ensuite celles qui, dans un ordre inférieur, peuvent pourtant retracer la première impression que nous avons reçue.

CONSERVATOIRE

DE MUSIQUE ET DE DÉCLAMATION.

Lorsqu'on forme une nouvelle institution, il faut se préparer à lutter contre tous les anciens préjugés qui ne manqueront pas de l'attaquer. On a long-temps discuté sur les avantages et les inconvéniens d'un Conservatoire de musique et de déclamation; les habiles professeurs qui le composent, zélés à faire triompher les bons principes, n'ont répondu à leurs détracteurs que par des succès, et l'on a fini par rester d'accord sur le mérite et l'utilité de cet établissement.

Le Conservatoire offre à ceux qui se destinent à l'art dramatique une réunion d'hommes qui se sont tous rendus célèbres dans leur art. Les excellentes leçons que l'on y donne gratuitement ont développé une foule de jeunes talens qui, sans cette ressource, offerte sur-tout aux classes peu fortunées, auraient langui dans l'obscurité. Tous ces artistes estimables qui doivent un jour nous faire jouir du fruit de leurs longs

travaux reçurent rarement en partage les faveurs de l'aveugle déesse ; ceux à qui elle accorda ses dons sentent en général leur goût pour la célébrité attachée aux succès de théâtr affaibli par de vieux préjugés qu'ils croient devoir respecter ; et celui qui peut recevoir chez lui son maître de musique et de déclamation, et échanger deux écus de six francs contre une courte leçon, poussera rarement assez loin la passion des arts, pour s'exposer un jour aux caprices d'un public rigoureux. Le Conservatoire offre pour l'instruction tous les avantages qu'une grande fortune peut seule procurer ; et l'on y trouve, ce qui ne peut exister nulle autre part ; parmi les maîtres, ce zèle qui résulte de l'esprit de corps, et, parmi les élèves, cette émulation qui double leurs efforts, et ajoute au désir qu'ils ont de s'instruire le désir plus puissant encore de se surpasser.

La plupart des acteurs et des actrices qui depuis quelque temps ont débuté sur nos grands théâtres, sont élèves du Conservatoire ; si tous n'ont pas obtenu les mêmes succès, au moins on a reconnu dans tous une excellente méthode et des prin-

cipes avoués par le goût. C'est dans son sein que nos deux plus brillantes virtuoses, mademoiselle Hymm et madame Duret, ont développé leurs heureuses dispositions, et qu'elles sont parvenues à pouvoir soutenir la concurrence si redoutable des cantatrices italiennes.

On a multiplié cette année les exercices des élèves du Conservatoire, et l'affluence des auditeurs a prouvé tout l'intérêt qu'ils inspirent. Dans les nombreux concerts qu'ont donnés cette année les virtuoses français et étrangers, on a pu admirer de beaux moyens, quelquefois même de rares talens; mais l'enthousiasme était un peu comprimé par cette idée: que tous ces concerts n'avaient pour but que l'intérêt de ceux qui les donnaient. Ici, le désir de bien faire est la seule pensée qui occupe ces jeunes artistes, et les applaudissemens d'une assemblée nombreuse est la seule récompense qu'ils ambitionnent: aussi l'exécution instrumentale est-elle portée presque à la perfection; on chercherait vainement dans d'autres orchestres cet ensemble, cette vigueur qui distingue celui du Conservatoire. L'uniformité de l'enseignement, le zèle des

professeurs, l'enthousiasme de ces jeunes élèves, fiers de l'effet qu'ils produisent, et des beautés auxquelles leur brillante exécution donne un nouvel éclat, voilà ce qui assure aux concerts, et principalement aux symphonies du Conservatoire, ce degré de supériorité qui les distingue des meilleurs orchestres de Paris.

M. Geoffroi, l'un des rédacteurs du Journal de l'Empire, a long-temps cherché à déprécier le Conservatoire; il vantait le mode d'instruction suivi dans les anciennes cathédrales, et prédisait que le nouvel établissement ne pourrait jamais rivaliser avec l'ancien. Il faut savoir, pour connaître les motifs de cette prédilection, que M. Geoffroi est un peu scrupuleux; il regarde la musique comme un art dangereux, plus fait pour séduire les sens que pour purifier les ames: le Conservatoire doit donner ses soins à de jeunes profanes, qu'aucune idée religieuse ne portera à tirer de leur gosier des sons harmonieux; au lieu qu'autrefois l'enseignement, donné dans les cathédrales, avait un caractère moins mondain; c'était pour chanter dignement un jour les louanges du Seigneur qu'on formait de jeunes

virtuoses; et la pureté de l'intention désarmait la rigidité de M. Geoffroi. Quand on connaît la sévérité de ses principes religieux, on pardonne à la petite injustice où ils avaient pu l'entraîner; mais est-ce par suite de ces mêmes principes qu'il semble avoir lancé un arrêt de proscription contre tous les professeurs du Conservatoire? Pourquoi, mentant à sa conscience, a-t-il déclaré, par exemple, que la musique de l'*Auberge de Bagnère* est pitoyable? Pourquoi? Parce que M. Geoffroi est un homme conséquent, et qu'il y a dans toutes ses idées un enchaînement qui, pour être souvent invisible, n'en est pas moins réel. Il s'est déclaré contre le Conservatoire; *donc* les professeurs qui le composent sont dépourvus de tout mérite. M. Catel, qui tient parmi eux un rang honorable, s'avise de composer un opéra-comique; *donc* cet opéra-comique ne vaut rien; *donc* il faut impitoyablement le critiquer. Heureusement que tout Paris s'est chargé de consoler M. Catel, par de nombreux applaudissemens, de l'arrêt de notre juge sévère, et que l'*Auberge de Bagnère* a été jugée digne de la réputation méritée dont jouit l'auteur.

LES LIBRAIRES.

C'est une chose effrayante que la quantité de livres qu'on imprime ; on devrait craindre, a dit un observateur, que toutes les maisons ne fussent bientôt encombrées par ces immenses tas de papier que l'on noircit, s'il n'existait pas, fort heureusement, une foule d'épiciers qui remédient à cet inconvénient, et parviennent à établir une compensation presque exacte entre ce que les presses produisent, et ce que leurs magasins absorbent.

Un homme veut écrire, il veut se faire imprimer, ou parce qu'il se croit un grand homme, ou parce qu'il faut commencer par vivre, sauf à courir ensuite après l'immortalité : dans le premier cas, il n'invoque que son génie, et il compose ; dans le second, il ne prend conseil que de son libraire. Malheur à lui, s'il a consacré ses veilles à accumuler des matériaux pour écrire l'histoire de quelque peuple, s'il a composé quelque ouvrage profond sur la métaphysique, ou

enfin s'il a enfanté quelque poème épique! A la seule inspection du titre, le libraire lui remettra poliment son manuscrit: « Monsieur, « lui dira-t-il, je crois votre ouvrage fort « bon; personne plus que moi ne rend « justice à vos lumières, mais je n'achète « pas ». Et le pauvre auteur sera réduit à admirer tout seul un chef-d'œuvre sur lequel reposaient toutes ses espérances. Un libraire s'occupe assez peu du mérite réel d'un ouvrage; il n'estime que celui qui est analogue au goût régnant, à la mode actuelle, car la mode étend aussi son empire sur les productions de l'esprit. Que notre auteur, au lieu de son histoire, de son traité de morale, et même de son poème épique, eût présenté un roman bien noir, bien anglais; une critique bien gaie, bien mordante; quelques anecdotes bien scandaleuses sur les deux derniers siècles, l'acheteur de manuscrits se fût empressé d'enrichir son fonds d'une production si estimable, parce que, selon messieurs les libraires,

Tous les livres sont bons, hors les livres non lus.

Plusieurs ouvrages, composés depuis le commencement du 19e siècle, honorent la

littérature; il en est même quelques-uns qui sont dignes des beaux jours de notre gloire littéraire: cependant il est vrai de dire que, si nous écrivons beaucoup, nous créons fort peu. Nous calomnions, selon nos petites passions, le dernier ou l'avant-dernier siècle, et nous voyons pourtant tous nos ouvrages littéraires rouler sur l'examen des chefs-d'œuvre qu'ils ont produits. Commentaires, abrégés, analyses; voilà les titres que portent les trois quarts de nos nouvelles productions: nous sommes, selon l'expression de Voltaire, comme des enfans déshérités qui font le compte du bien de leur père. Pleins d'enthousiasme pour ceux qui ont le mérite de ne plus exister, nous cherchons avec une espèce d'avidité à leur déterrer chaque jour quelque nouveau titre de gloire. Messieurs les libraires, d'après leur grande maxime, encouragent de tout leur pouvoir cette disposition des esprits; on ne voit sortir de leurs presses qu'œuvres posthumes, pensées secrètes, correspondances inédites: c'est là la branche lucrative du métier. Les correspondances inédites, sur-tout, doivent singulièrement rapporter, puisque nous en voyons chaque jour paraître

de nouvelles ; et, pourvu que le public persiste dans le goût exclusif qu'il montre pour ce genre d'ouvrages, nous ne devons pas désespérer de voir bientôt tous nos illustres morts, évoqués par nos littérateurs, reparaître sur la scène du monde. Leur style aura peut-être de grands rapports avec le style des éditeurs, qui se chargeront de la résurrection; mais manqueront-ils de lecteurs crédules qui aimeront à se prêter à l'illusion, et dont la foi rejettera toute incertitude ?

Il fut un temps où les libraires, nourris de la lecture des anciens, sachant apprécier les modernes, mettaient tous leurs soins à répandre les ouvrages utiles, à favoriser, à produire le mérite encore inconnu. Tels étaient, nous dit-on, les anciens libraires : on ne voyait jamais parmi eux ces fortunes rapides qui nous étonnent aujourd'hui, ni ces banqueroutes honteuses qui se multiplient d'une manière effrayante. Un père, en mourant, laissait rarement de grands biens à son fils; mais il lui transmettait presque toujours un nom irréprochable; nous voyons encore aujourd'hui de ces libraires estimables, zélés pour la propaga-

tion des lumières, et qui savent honorer une profession dont ils apprécient l'importance ; mais ils sont rares, il faut en convenir. Un libraire, en général, est un commerçant qui spécule sur des livres, comme d'autres spéculent sur le sucre et l'indigo; il observe la hausse ou la baisse de tel genre d'ouvrages, avec autant de soin qu'un courtier de commerce en met à calculer les variations de prix des denrées coloniales : il achète, vend, fait des entreprises téméraires, échoue ou réussit, et fait banqueroute ou roule voiture.

Un libraire, quand il commence à être connu, doit faire sa cour à messieurs les journalistes; il faut qu'il les traite avec considération, qu'il leur donne souvent à dîner; c'est là le seul moyen de faire vanter tout ouvrage dont il sera l'éditeur, ou du moins d'obtenir un article, quel qu'il soit; car la critique d'un livre contribue quelquefois à son prompt débit, bien plus que tous les éloges qu'on aurait pu en faire.

Un poète, après s'être long-temps fatigué le cerveau, achève une comédie; c'est beaucoup, mais ce n'est pas tout : il faut qu'il

parvienne à la faire représenter : *Hoc opus, hic labor est.* Un auteur qui veut avoir les honneurs de l'impression, est à peu près dans le même cas. S'il fait imprimer son ouvrage à ses frais, il faudra qu'il se donne les embarras de la vente, ou qu'il traite avec des libraires. S'il veut vendre son manuscrit, il fera, pourvu qu'il porte un nom célèbre, la loi à son libraire ; mais malheur à lui si le mérite de son ouvrage parle seul en sa faveur ! c'est à ses dépens qu'il fera son introduction dans le monde littéraire. Un libraire alors ne hasarde jamais les frais d'une première édition ; et l'Iliade, présentée par un poète inconnu, aurait bien moins de prix à ses yeux que le recueil de petites poésies qui porterait, sur la première page, le nom, en grosses lettres, de M. Millevoye, par exemple, ou de quelque autre grand homme d'Athénée.

Les libraires et les auteurs sont en général assez mal ensemble ; j'ignore s'il faut attribuer cette mésintelligence aux torts qu'ont les premiers envers les seconds, ou à cette irascibilité qui est naturelle à ceux-ci ; toujours est-il vrai que, lorsqu'un auteur peut lancer une épigramme contre ceux qui

se chargent pourtant de le conduire à l'immortalité, il en laisse rarement échapper l'occasion. J'assistais à une représentation des *Chevilles de maître Adam*, vaudeville dans lequel on trouve le couplet suivant :

Je suis libraire
Connu dans le monde savant ; etc.

Les auteurs accueillirent ce couplet par quelques *bravo* qui témoignaient leurs petits ressentimens.

LES DINERS.

Il fut un temps où nos souverains, dans leur frugalité, ne chargeaient jamais de plus de trois plats leur table royale. Nous lisons dans les Recherches du P. Anselme, qu'un des rois de France, qui s'était rendu fameux par sa prodigalité, donna un jour à un roi son voisin un repas qui revint à la somme énorme de 7 liv. 6 s. 3 d. On ne connaissait alors ni Almanach des Gourmands, ni Poème sur la Gastronomie; l'amitié s'asseyait quelquefois à un modeste banquet, une gaieté franche y présidait; et l'on ne connaissait ni cette profusion ni ces savantes combinaisons, raffinement d'un art parvenu à son plus haut degré de perfection.

Un cuisinier n'était, dans ces temps reculés, qu'un homme à gages qui préparait grossièrement les alimens nécessaires à la subsistance de nos pères. Quelle métamorphose s'est opérée de nos jours! Un officier de bouche est le meilleur ami de son maître;

c'est à lui seul que celui-ci confie le soin de sa réputation, et l'honneur de lui faire un nom dans Paris. Fier de l'importance de ces fonctions, tout disciple de Comus cherche à s'initier dans les plus profonds mystères de son art. Il méprise avec raison cette antique *cuisinière bourgeoise* qui long-temps donna ses modestes leçons ; il s'entoure du cuisinier impérial, du parfait confiseur ; plein de vénération pour monsieur Grimod de la Reynière, il lit et relit attentivement les savantes dissertations de l'Epicurien français ; et c'est en fredonnant un couplet de Désaugiers, ou en déclamant gravement une tirade de Berchoux, qu'il désosse avec une grâce légère la fine poularde du Mans.

J'ai fait bonnêteté à telle personne, dit un bon bourgeois de Paris, et tout le monde comprend qu'il a invité cette personne à dîner. On dit que deux familles se voient quand elles s'asseyent tous les trois mois à la table l'une de l'autre ; elles sont liées quand elles se reçoivent une fois par mois, elles sont intimément liées quand elles se donnent à dîner tous les huit jours. Une personne peut donc en général calculer

le degré d'affection qu'on a pour elle, d'après le nombre d'invitations qu'elle reçoit, et c'est encore d'après le nombre de ses dîners que l'on évalue le degré de considération que l'on doit accorder à chacun.

L'homme riche s'entoure d'une cour nombreuse de convives, et j'applaudis alors à ce digne emploi de sa fortune. A sa table s'asseyent et l'homme aimable qui le déride, et le poète qui l'encense, et le savant qui l'ennuie. Là, se rendent ces parasites doucereux qui se glissent dans les maisons opulentes, et savent quelquefois s'y rendre nécessaires. Ces intrépides piqueurs de table sont en général affables, patelins ; ils ont toujours des dragées dans la poche pour les enfans de la maison, des douceurs à la bouche pour l'adorable maman; quant au maître du logis, ils ne l'abordent jamais qu'avec les marques de la plus profonde vénération ; empressés à faire ressortir le mérite de ses moindres paroles, ils admirent jusqu'à son silence. Un parasite est ordinairement abonné à un cabinet littéraire, où il lit scrupuleusement tous nos journaux ; il fait toujours quelque anecdote

piquante, il raconte avec assez de grâce, et fréquente la bonne compagnie.

Il existe une autre espèce d'hommes qu'un autre genre de mérite fait rechercher dans les dîners, je veux parler des *mystificateurs*. Un sang-froid imperturbable, une tournure d'esprit originale, une apparence de bonhomie, et sur-tout une grande résignation sur les suites fâcheuses que peuvent avoir quelquefois leurs plaisanteries, voilà des qualités indispensables dans un *mystificateur*. Il en est quelques-uns qui jouissent d'une espèce de célébrité: bouffons assez adroits, ils *entreprennent* de préférence le bon provincial assez simple pour ignorer que les gens du bon ton, quand ils offrent un dîner à un honnête homme, l'invitent à donner, sans qu'il s'en doute, la comédie à un cercle nombreux. On place les deux acteurs à côté l'un de l'autre; tous les yeux sont fixés sur eux. Le mystificateur jouera, par exemple, le rôle de quelque homme grossier, étranger aux usages de la société: le mystifié lui donnera charitablement quelques avis; et lorsque, à ce recueillement silencieux, hommage offert au dieu des festins, a succédé une gaieté

bruyante ; lorsque le pomard a roulé dans le vermeil ses rubis parfumés, et que déjà le champagne l'inonde de sa mousse pétillante, alors la scène s'anime ; l'un multiplie ses gaucheries simulées, l'autre prend le parti de rire à ses dépens ; il rit, il rit plus fort encore quand il voit chaque convive prolonger les bruyans éclats d'un rire immodéré ; et quand les convives ont assez joui de sa crédulité, ils veulent encore s'amuser de son embarras ; on lui apprend en termes polis qu'il a été le jouet de la société, qu'il est *mystifié ;* et il faut, s'il veut faire preuve de savoir vivre, qu'il rie, bon gré malgré, de la mystification, et qu'il complimente le mystificateur.

On ne connaît pas, dans la province, cette manière d'égayer un dîner ; un mystifié y aurait le droit de taxer d'impudence un mystificateur ; il lui donnerait le conseil de faire briller son talent sur les tréteaux, et chacun serait de son avis ; tant il est vrai que la province est étrangère au véritable bon ton !

On aime à Paris les dîners à mystification, parce qu'on a l'occasion d'y rire aux dépens d'autrui, et parce qu'il y règne une

gaieté qui anime rarement les dîners ordinaires. Nos grandes réunions sont en général d'une monotonie fatigante; la franche amitié n'y préside jamais; la froide étiquette y donne seule ses lois. On cherche à accoupler les personnes; on s'isole alors de deux à deux; la table cesse d'être le point central; plus d'ensemble, partant plus de gaieté. Un repas annonce toujours un calcul dans celui qui le donne : on veut se lier avec telle personne; on désire faire sa cour à telle personne puissante, ou prouver à tel capitaliste qu'il doit employer ses fonds à telle opération. Mais ce qui est vraiment curieux, c'est de voir un auteur recevant chez lui le censeur sévère qui doit, le lendemain, lancer contre lui, dans son feuilleton, un arrêt de proscription, ou lui donner généreusement un brevet d'immortalité. Il est placé près de la maîtresse de la maison; si la dame est jolie, elle a ordre exprès de son mari d'entendre sans colère, de provoquer même de tendres aveux; on accable notre Aristarque de soins, de prévenances flatteuses; peut-il ensuite dire, le lendemain, à un hôte si aimable, avec plus ou moins de périphrases: *Monsieur, vous n'êtes qu'un*

sot? Non ; un journaliste a un tact trop délicat des convenances, et il croit alors devoir, en conscience, d'après le système des compensations, faire, en l'honneur du dîner qu'il a trouvé fort bon, l'éloge de l'ouvrage qu'il aura trouvé fort mauvais.

DOMESTIQUES.

Écoutez la conversation de deux domestiques qui appartiennent à deux maisons différentes; ils parleraient pendant une journée entière; et leurs petites critiques sur les ridicules de leurs maîtres, sur leur injustice, alimenteraient seules leur loquacité. Nous devons, en général, voir dans nos domestiques de véritables ennemis dont nous ne saurions trop nous défier; espions adroits, ils nous séduisent souvent en affectant un grand dévouement à nos intérêts; ils épient nos secrets, et mettent autant d'art à les pénétrer, que d'empressement à les divulguer.

Mais ne devons-nous pas nous reprocher quelquefois à nous-mêmes de nourrir dans leur cœur cette espèce de haine que nous paraissons leur inspirer? Nous sommes souvent, il faut en convenir, injustes à leur égard. Nous ne cherchons pas assez à nous faire pardonner le tort que nous avons à leurs yeux de les tenir dans une servitude,

contre laquelle doit naturellement murmurer celui qui est forcé de faire le sacrifice de son indépendance. Jouets de nos caprices, condamnés à obéir à toutes nos volontés, traités quelquefois avec rigueur, et presque toujours avec un mépris insultant, doit-on être étonné qu'ils cherchent à se venger, quand l'occasion leur en est offerte, de la contrainte qu'ils sont forcés de s'imposer devant nous?

Nous serions trop heureux encore s'ils se bornaient à nous détester, et si nous n'étions pas condamnés à être à la fois détestés et volés ; ce sont là deux petits désagrémens auxquels on n'échappe que par une faveur toute particulière du ciel. Nos cuisiniers sur-tout, dont j'ai ailleurs vanté les talens, possèdent au dernier degré celui d'arrondir, à nos dépens, leur petite fortune; et quand ces messieurs présentent, à la fin du mois, leur mémoire de *fournitures*, ils peuvent entrer en rivalité avec le plus fin avoué de Paris offrant son compte de *frais*. Ce serait être fort mal avisé que de s'emporter : on pourrait sans doute confondre l'adroit fripon, le mettre à la porte; mais qu'arriverait-il? On aurait changé un cuisinier, ser-

vant bien et travaillant de même, pour un autre qui servirait fort mal et n'en volerait pas moins peut-être. Il est donc plus prudent de fermer les yeux. Tout ce qu'a le droit de demander l'homme le plus exigeant, c'est d'être volé avec modération.

On ne voit plus aujourd'hui vieillir dans nos maisons ces fidèles serviteurs qui, après de longs travaux, jouissaient d'un repos et d'une bienveillance mérités. La révolution a rompu ces liens qui attachaient les maîtres à leurs domestiques : le souvenir des excès auxquels un grand nombre de ceux-ci se sont portés envers leurs bienfaiteurs, a inspiré une juste défiance; on ne compte que sur leur ingratitude, et l'on se défend de l'affection qu'on serait tenté d'avoir pour eux.

Il y a cependant, dans toute maison montée sur un bon ton, deux domestiques que l'on distingue des autres : je veux parler de la discrète suivante de Madame et de l'officieux valet de chambre de Monsieur; tous les deux sont utiles à leurs maîtres; tous les deux connaissent leurs petits secrets. Si la suivante est jolie, elle aura à cacher à la tendre épouse quelque chose de

la conduite de son chaste époux; et si le valet de chambre est adroit, il se fera aimer de son maître en se taisant sur ses petites intrigues; il se rendra cher à sa maîtresse en portant ses billets doux; tous les deux achèteront son silence; et il pourra, au besoin, vendre à tous les deux son indiscrétion.

PRÉJUGÉS

SUR CHAQUE PROVINCE.

Tout le monde connaît le trait de ce voyageur qui courait le monde pour étudier les mœurs des peuples; il descendit à Blois dans une auberge dont la maîtresse avait les cheveux rouges et le caractère fort acariâtre. Quand il fallut compter avec son hôtesse, il fut forcé, quoique assez pacifique, de se disputer avec elle; aussitôt il prend ses tablettes sur lesquelles il écrit : « Les femmes, à Blois, ont en général un caractère acariâtre, et presque toutes ont les cheveux rouges ».

L'opinion qu'un écrivain conçoit d'un peuple n'est souvent pas beaucoup mieux fondée. Un trait dont il est témoin le frappe, et il attribue à une société tout entière ce qu'il a remarqué dans un de ses membres.

Je conçois que le hardi navigateur qui aura parcouru des plages lointaines, entraîné par le goût que nous avons tous pour

le merveilleux, nous donne, sur un peuple que nous ne connaissons pas, une relation exagérée. Le voyageur qui ne viendra qu'après lui, n'osera combattre une opinion accréditée, et ce ne sera que lentement que l'on parviendra à détruire des préjugés résultant d'une première erreur.

Mais je conçois plus difficilement que dans un état on conserve, sur les différentes parties qui le composent, des préjugés dont on est chaque jour à même de reconnaître la fausseté. En France, par exemple, tout habitant des bords de la Garonne est un menteur; tout Limousin est un sot; tout Normand est un amateur de procès. Enfin, chaque province a son caractère bien distinctif, et il est défendu à des hommes qui vivent à dix lieues les uns des autres d'avoir les mêmes vices ou les mêmes vertus.

On sent combien sont ridicules toutes ces distinctions. Sans doute lorsque la France renfermait dans son sein plusieurs peuples distincts par leurs lois, par leurs mœurs, par leurs institutions, ces peuples ne pouvaient avoir un caractère uniforme. Il aura pu rester d'abord dans les provinces quelques traces de ces premières habitudes;

mais ces traces ont dû à la longue s'effacer entièrement.

Les hommes naissent à peu près les mêmes; ils varient cependant, mais ce n'est que d'après la diversité des gouvernemens, des climats, des institutions. Je concevrais, par exemple, que le riche habitant de la Touraine fût plus aimable, plus poli que le pauvre habitant des montagnes de l'Auvergne, sans en conclure toutefois que tout Tourangeau soit un homme aimable, ni tout Auvergnat un homme grossier ; mais qu'un homme aime les procès parce qu'il habite la Normandie, voilà ce que je ne puis croire, parce que je crois que l'air que l'on respire à Caen n'est pas plus que celui de Perpignan chargé d'aucune substance qui dispose ceux qui le respirent à aimer les procès.

Vous avez d'assez beaux yeux pour des yeux de province, est un trait d'un vrai comique qui exprime très-bien cette admiration exclusive que nous avons pour tout ce que Paris a produit. Après avoir donné à chaque province quelques traits caractéristiques qui la distinguent des autres, nous les confondons toutes dans un mépris général, dont l'affectation n'est pas un de nos

moindres ridicules. On dirait que nous nous regardons comme des hommes d'une nature privilégiée, spirituels, aimables, parfaits enfin par cela seul que nous sommes nés sous le 48° 50′ de latitude.

D'où provient cette injustice ? de notre ignorance; un Parisien n'est en général sorti des barrières que pour aller à Versailles ou à Saint-Germain; il ne sait pas qu'il trouverait dans plusieurs villes de province ce même ton, cette même élégance dans les manières qu'on remarque à Paris. Il ignore qu'il en est quelques-unes où le langage est plus parfait, l'accent plus pur encore; il ignore tout cela, et n'en décide pas moins d'un ton tranchant, parce qu'un Parisien doit tout savoir, et que la suffisance est une vertu à la mode.

J'ai connu Lyon, Bordeaux, Marseille, lorsqu'un commerce florissant entretenait dans leurs murs ce luxe, fruit d'une longue prospérité, et ces cités opulentes pouvaient alors rivaliser avec la capitale. J'ai pu encore apprécier, dans deux petites villes que j'ai habitées pendant quelque temps, l'injustice de nos préjugés sur chaque province. L'une, célèbre comme patrie de M. de

Pourceaugnac, a une réputation de bonhomie et de lourdeur que lui a transmise le héros d'une farce indigne du grand homme qui l'a composée. J'étais persuadé d'avance qu'un Limousin était un homme grossier, ignorant, étranger à tous les usages de la société. Quel fut mon étonnement! je ne vis que des hommes actifs, d'un esprit souple et délié, habiles à trouver dans leur industrie une ressource contre la stérilité d'un sol ingrat. Je croyais que les femmes conservaient sur l'honneur ces idées antiques sur lesquelles une Parisienne plaisante avec tant de grâce, je m'aperçus bientôt qu'elles s'élevaient aussi jusqu'à la hauteur des idées les plus libérales. Je remarquai en général une grande activité dans toutes les classes, une recherche élégante dans la mise des femmes, et des manières dont la franchise plaît aux étrangers. Des jurisconsultes habiles, des avocats qui pourraient paraître avec éclat sur un plus grand théâtre, honorent le barreau, et les deux premiers magistrats de cette province se distinguent, l'un par une administration éclairée, par des vues généreuses; l'autre, par des connaissances profondes et par une fermeté de

caractère qui l'ont rendu digne d'occuper, jeune encore, la première place de la magistrature.

L'autre ville que j'habitai ensuite était l'ancienne capitale du Poitou. Dans la première, je m'étais cru transporté dans le quartier de la rue Saint-Martin; la seconde me rappela le Marais : point d'activité, point de commerce; de longues rues presque désertes, tout me retraçait l'antique séjour que recherchaient nos pères. Je remarquai une école de droit à laquelle des professeurs habiles ont déjà acquis une juste célébrité qui attire un nombreux concours d'étudians qui donnent un peu de mouvement et de vie à cette triste cité. Ses habitans ont beaucoup d'affabilité, des manières polies, un excellent ton de société; ils déploraient alors la perte d'un magistrat chéri qui, littérateur distingué et administrateur estimable, avait donné au théâtre *le Tartuffe de Mœurs*, et à la société l'exemple de toutes les vertus. L'universalité des regrets me parut un digne hommage rendu à sa mémoire, et j'aimais à voir ces regrets toujours aussi vifs, quoiqu'ils dussent être modérés par la présence de celui qui lui

succédait avec les mêmes droits à l'estime publique.

Je remarquai avec étonnement dans cette ville la ligne de démarcation qui existe entre l'ancienne noblesse et la vile roture. Tout homme qui peut montrer quelques titres poudreux, cite avec orgueil ses aïeux, exige des respects, et croit devoir mépriser celui qui est parvenu à se créer, sans parchemins, une existence honorable dans le monde. Quand je voyais d'anciens petits gentillâtres affecter des airs importans avec ceux que les événemens ont rendu leurs égaux ou leurs supérieurs, je me rappelais toujours ce chancelier qui, étant tombé dans la disgrâce de son maître, perdit les sceaux et l'esprit en même temps. Retiré dans une de ses terres, il se croyait encore à la cour, faisait le ministre, accordait des grâces, promettait sa protection ; il rêvait qu'il était encore un grand personnage, et son illusion le rendait heureux.

LES SPECTACLES.

C'est d'après la nature de ses plaisirs, a-t-on dit, que l'on peut juger le caractère d'une nation. Tous les peuples ont aimé les spectacles, et chacun d'eux a varié dans ses goûts, selon ses mœurs et ses institutions. Une nation voisine de la France, nation chevaleresque, aima long-temps les joûtes, les tournois; dans cette même lice où naguère de preux chevaliers faisaient éclater leur valeur, l'Espagnol se plaît aujourd'hui à contempler ces combats que l'humanité réprouve; et le sang de l'animal qui succombe, victime de son intrépidité, flatte agréablement ses yeux. La politique quelquefois modifia à son gré l'esprit général, les affections mêmes d'un peuple, d'après la nature des plaisirs qu'elle lui offrit; nous voyons un législateur habile adoucir la férocité d'une horde sauvage, en la charmant par les sons d'une musique harmonieuse; tandis qu'à Rome, le peuple qui voyait chaque jour dans ses jeux des hom-

mes s'égorger froidement, s'accoutumait au mépris de la mort : les combats des gladiateurs lui apprenaient à asservir l'univers.

La sensibilité française se révolterait de ces spectacles inhumains; douce et spirituelle, notre nation aime à applaudir aux productions des arts, et les brillantes conceptions du génie ont seules le droit d'exciter son enthousiasme.

Je doute qu'aucun peuple ait jamais poussé plus loin cet enthousiasme pour les plaisirs de l'imagination ; nous savons que nos chefs-d'œuvre dramatiques forment les plus beaux titres de notre gloire nationale ; nous jouissons d'une supériorité avouée par nos rivaux mêmes, et notre orgueil augmente encore à nos yeux le charme de nos représentations théâtrales.

Notre admiration est juste quand elle a pour objet les conceptions qui attestent le génie de nos grands-maîtres; mais, il faut en convenir, notre engouement pour le théâtre, notre empressement à recueillir tous les bruits qui peuvent y avoir rapport, doivent souvent faire sourire celui qui n'aspire pas à être initié à ces profonds mystères de coulisses. On parle avec tout le sérieux

qu'exigerait une affaire d'état de la future retraite de telle actrice, des injustices dont elle est la victime; on s'occupe des prochains débuts de tel auteur, des espérances qu'il fait concevoir. Il n'est bruit dans tous les cercles que de ces importantes nouvelles. Un chanteur à la mode fait-il sortir de son gosier fatigué des sons moins purs, moins harmonieux? un léger rhume nuit-il à la netteté, au fini de ces brillantes roulades qu'admirent nos oreilles ultramontaines? nos journaux s'empressent aussitôt de nous donner le bulletin de la santé de l'acteur chéri, ils dissipent les alarmes et annoncent un mois d'avance une rentrée prochaine.

Les nombreux spectacles de la capitale seraient dix fois plus multipliés encore, qu'il ne dépendrait que des acteurs d'avoir chaque jour leurs salles remplies. On va au spectacle par ton non moins que par goût; il est aussi indispensable pour un homme à la mode de se rendre le vendredi à l'Opéra ou le mercredi à Buffa, que de se montrer un moment le matin au bois de Boulogne, et un homme semblable se croirait déshonoré s'il n'avait pas assisté à la première

représentation de toute pièce nouvelle. Les dames sont encore plus scrupuleuses à remplir les obligations que leur impose la mode. Il en est plusieurs qui, prenant leur goût seul pour guide, se rendent chaque soir à leur théâtre favori ; elles préfèrent la liberté dont elles jouissent dans leur loge, à la froide étiquette, à la retenue qui règnent dans nos salons ; elles vivent alors dans l'antiquité, ne sont intimement liées qu'avec les Hermione, les Andromaque, les Iphigénie ; et il est indispensable, pour exciter l'intérêt de ces dames, d'avoir une origine grecque ou romaine.

Notre engouement pour le théâtre nous rend en général fort indulgens ; nous supportons des acteurs qui seraient sifflés en province ; nous applaudissons souvent avec fureur les plus faibles productions C'est sur-tout une chose admirable que la patience avec laquelle nous laissons tranquillement aller jusqu'à la vingtième représentation une pièce qui nous ennuie. Il n'en est pas de même en province. Je vois la raison de cette différence dans notre insouciance et notre égoïsme ; pourquoi nous donnerions-nous la peine de siffler une pièce que

nous nous proposons de ne plus revoir ? Souvent encore la salle est remplie d'étrangers qui s'étonnent de leur mécontentement, s'accusent en secret de mauvais goût, et n'osent hautement témoigner leur opinion. Combien de fois aussi n'a-t-on pas sifflé avec raison dans les départemens une pièce dont les nombreuses représentations annonçaient le succès dans la capitale ? En province, on n'est point ébloui par le prestige du jeu des acteurs ; on n'a aucune considération à garder pour l'auteur des paroles ou de la musique, et personne n'a reçu le billet gratuit qui le force à la bienveillance.

Malgré toute notre indulgence, nous voyons chaque jour de nombreuses pièces paraître sur nos théâtres et disparaître le lendemain : leur existence éphémère annonce cette justice éclairée dont nous savons quelquefois donner des preuves. Souvent même nous sommes témoins de la chute d'ouvrages qui ne semblaient pas mériter un sort aussi rigoureux : c'est qu'alors la cabale *sifflante* était mieux organisée que la cabale *applaudissante*. Une foule d'auteurs implorent le secours d'amis

sans goût, ou achètent les suffrages de ces claqueurs impitoyables qui vivent du bruit de leurs mains, et dont le zèle indiscret applaudit souvent avec fureur les endroits les plus faibles d'une pièce : c'est un moyen infaillible de révolter les spectateurs impartiaux et de changer en sévérité l'indulgence qu'ils avaient portée.

Si j'étais auteur d'un ouvrage dramatique, au lieu d'acheter des applaudissemens quelquefois si funestes, je me glisserais dans le parterre le jour de la première représentation et je sifflerais impitoyablement les plus beaux morceaux de ma pièce ; les spectateurs se révolteraient contre moi ; on applaudirait à outrance : *A la porte, à la porte le perturbateur,* s'écrierait-on de tous côtés! et cette glorieuse humiliation porterait la joie dans mon ame.

Je crois que le moyen que j'indique ici, d'intéresser l'amour propre des spectateurs au succès d'une pièce, sera rarement mis en usage. Quel poète, en effet, aurait la barbarie de siffler un vers qu'il aurait fait? Son orgueil s'accommode mieux des applaudissemens que lui offre la *compagnie des claqueurs.* Cette corporation a ses statuts,

ses chefs; elle se réunit, sur les quatre heures, dans le jardin du Palais-Royal : là, le grand-maître donne ses ordres, échauffe le courage des combattans, indique les divers postes qu'ils doivent occuper. Ils se rendent ensuite dans la salle du théâtre, où ils se divisent en divers pelotons. Là, ils préludent à leurs travaux, et endurcissent leurs mains par un exercice préparatoire. Au lever de la toile, ils lâchent toute la bordée de leur bruyante artillerie, et intimident ainsi le téméraire qui, le sifflet à la main, et le vers de Boileau à la bouche, oserait troubler les transports de leur admiration. Tous les yeux, pendant le cours de la représentation, sont fixés sur celui qui dirige les mouvemens; c'est à lui seul que l'auteur a daigné, le matin, révéler les secrets de son génie; il lui a fait admirer la beauté de tel vers, et il est convenu qu'il doit être honoré de nombreux applaudissemens; tel autre a été trouvé sublime, et il est arrêté que les transports seront unanimes, que les cris de *bravo*, *bravo* se feront entendre, qu'on trépignera des pieds, qu'enfin la voix, les mains, et les cannes même qui doivent frapper le plancher en cadence, contri-

bueront également à exprimer l'enthousiasme général. Enfin la pièce est achevée; le dernier vers a été sifflé, mais pourtant entendu; la toile tombe. Nos champions doivent alors redoubler de courage; le moment décisif est arrivé : il faut que l'auteur soit nommé pour que rien ne manque à son triomphe, car il est convenu de prendre une simple marque de curiosité pour un signe infaillible d'admiration. Les opposans font entendre leurs aigres instrumens. Nos *claqueurs*, de leur côté, font retentir les voûtes de leurs voix de Stentor. *L'auteur, l'auteur,* crient les uns! *A bas la cabale, à la porte, à la porte,* répètent les autres! pendant qu'un combattant, à qui ses formes athlétiques valent une double paie, monte sur une banquette, et là, l'air menaçant, le poing levé, promène sur ses adversaires ses regards foudroyans, les intimide par sa contenance audacieuse, et décide lui seul le triomphe définitif de l'auteur.

On a vu quelquefois le parterre se changer en champ de bataille. Le sang a coulé à la première représentation de *Colomb.*

Et que résulte-t-il de tous ces mouve-

mens que se donnent les auteurs? Croient-ils qu'il dépend d'une poignée de gens payés d'assurer le succès d'un mauvais ouvrage? Ils veulent seulement, disent-ils, paralyser, en opposant cabale à cabale, les efforts de leurs ennemis; comme s'ils ne devaient pas se reposer sur cette grande majorité de gens impartiaux qui remplissent nos théâtres, et comme si toute production estimable ne devait pas toujours triompher, à la fin, des atteintes de l'envie! J'ai, en général, une faible opinion du talent de tout homme qui fait dépendre ses succès non des ressources que lui offre son esprit, mais de celles que sa bourse lui assure.

Il fut un temps où nos auteurs polissaient avec soin, retouchaient souvent l'ouvrage qu'ils voulaient offrir au public; un ouvrage aussi suffisait pour leur assurer une gloire méritée : aujourd'hui, nous ne paraissons ambitionner que de petits succès; nous acquérons en huit jours une réputation de huit jours, et chaque semaine il nous faut recommencer notre renommée. Un auteur ambitionne-t-il des succès durables? qu'il emploie, à méditer son plan, à retoucher ses vers, le temps qu'il consume en in-

trigues, en marchés honteux; les honnêtes gens se chargeront alors de l'applaudir, et les intérêts de sa bourse s'accorderont ainsi avec ceux de sa gloire.

THÉATRE FRANÇAIS.

Habitant de Naples ou de Florence, je croirais devoir, en parlant des théâtres, suivre la hiérarchie des rangs que nous indiquent à Paris et nos almanachs et nos afficheurs; mais comme Français, je me crois obligé de parler d'abord du théâtre que je regarde comme le premier de l'Europe, de celui où les chefs-d'œuvre de Molière, de Corneille, de Racine, de Voltaire sont chaque jour offerts à notre admiration.

Que l'étranger, qui n'a qu'une idée imparfaite de notre langue, et qui ne peut par conséquent apprécier les grands hommes qui l'ont fixée par leurs ouvrages immortels, préfère l'Opéra au Théâtre-Français, cette prédilection me paraît naturelle. Là, en effet, il peut admirer le prestige de ces arts enchanteurs, dont l'académie impériale de musique offre la brillante réunion : une

musique harmonieuse, une danse expressive offrent un charme qui séduit également l'habitant de tous les pays; mais celui qui peut apprécier le langage divin d'Athalie, celui qui comprend l'énergique éloquence de Cinna, ou qu'attendrit la vertueuse sensibilité de Zaïre; celui-là, dis-je, ne doit jamais comparer aucun autre théâtre à celui qu'on appela avec raison, pendant long-temps, le *Théâtre de la Nation*.

L'histoire du Théâtre-Français considéré sous le rapport littéraire, offrirait un tableau intéressant et instructif: on y admirerait la marche du génie, la hauteur soudaine à laquelle il s'élève, et l'on contemplerait ensuite les efforts plus ou moins heureux, mais trop souvent impuissans, que tente un siècle jaloux de la gloire du siècle qui l'a précédé.

Il semble que les productions de l'esprit, asservies à des règles fixes et éternelles, devraient rester étrangères à ces innovations que réprouve presque toujours le bon goût, et que l'on doit attribuer à cette inquiétude vague et sans objet qui tourmente l'esprit humain. Il fut un temps où nos philosophes

réunissaient leurs efforts pour propager les lumières de la raison; tous les bons esprits devaient applaudir au noble emploi qu'ils faisaient alors de leurs talens; mais fallait-il que nos poètes forçassent leurs héros de conspirer au succès d'une si belle cause, et leur fissent débiter sur la scène de longues tirades philosophiques? Une tragédie, pour être applaudie, devait alors être un cours complet de morale. A une époque moins reculée, lorsque nous vivions sous l'empire de la *justice* et de la *raison*, le spectacle des scènes sanglantes que nous avions chaque jour sous les yeux, rendait notre cœur insensible aux douces impressions de la pitié, à celles même de la terreur; ces deux ressorts de l'ancienne tragédie furent jugées insuffisans : on eut recours à l'horreur, et *Charles IX*, *Macbeth*, *Othello* vinrent nous épouvanter. Aujourd'hui nos poètes tragiques sont rentrés dans la route d'où l'on n'eût jamais dû s'écarter. Leurs pièces honorent le Théâtre-Français; elles feraient la gloire d'un théâtre étranger.

La comédie a aussi subi quelques variations auxquelles la mode l'a assujétie. On s'est lassé des comédies de bon goût, on a

préféré les comédies dites de *bon ton*. On n'est point encore aujourd'hui revenu de ce travers; on regarde comme pièces d'un fort mauvais ton, des pièces qu'avaient admirées un monarque et une cour célèbres par l'extrême politesse qui les distinguait. Nos oreilles, devenues plus chastes et plus difficiles, s'offensent de quelques expressions un peu hardies, et de quelques termes énergiques que le bon ton a proscrits. Notre goût délicat est sur-tout révolté d'entendre, chez ce poète si vanté, une servante parler en servante, et ne se servir d'aucun de ces mots fleuris, de ces tours élégans qu'emploient nos Lisettes de nouvelle création. L'auteur du *Tartuffe*, en un mot, n'est plus à la mode; les bons acteurs refusent de jouer dans ses pièces; les spectateurs désertent la salle les jours où on les représente; enfin, je dois le dire à notre honte, en France, au commencement du dix-neuvième siècle, j'ai entendu siffler Molière!!!

Et quelles sont les pièces que l'on préfère aux créations du plus beau génie dont la France puisse se glorifier? Ce sont ces pièces à prétentions, à phrases ambitieuses,

à sentimens quintessenciés, où l'on remarque toujours

> Cette métaphysique où le jargon domine,
> Souvent imperceptible à force d'être fine.

Nous prodiguons aussi les marques de notre admiration à ces comédies romanesques où l'intérêt repose non sur une représentation fidèle de la nature, mais sur des sentimens exagérés, sur des caractères faux et dont la société n'offre aucun modèle. Quel amour de l'art et de la vérité ne faut-il pas avoir pour s'obstiner à étudier attentivement les hommes, à observer les nuances délicates qui les distinguent, et à leur présenter des portraits naturels, lorsqu'ils s'obstinent à leur préférer de légères esquisses, productions informes du mauvais goût ?

Le second de nos poètes comiques, Regnard, est aussi compris dans la proscription ; ses pièces ne sont plus de mode : les *Menechmes*, le *Distrait*, le *Légataire* se jouent rarement, et se jouent toujours dans le désert.

Puisqu'il est vrai que ce soit en général les acteurs qui décident du sort d'une pièce, je voudrais que l'autorité qui exerce sa sur-

veillance sur nos théâtres se montrât moins indulgente pour les caprices de ces Messieurs ; qu'elle les forçât de monter avec soin les bonnes pièces, et l'on verrait bientôt disparaître nos ridicules préventions ; la multitude cesserait d'insulter à la gloire nationale du moment où ceux qui en sont les plus fermes appuis auraient des interprètes dignes d'eux.

Et que l'on cesse ces ridicules exclamations que font, sur la prétendue disette de talens que l'on remarque au Théâtre-Français, ceux qui voient dans les élémens mêmes de sa prospérité un signe infaillible de décadence. Le Théâtre-Français a sans doute éprouvé de nombreuses pertes ; ces pertes seront difficiles à réparer ; c'est aux acteurs qui nous restent à redoubler de zèle ; ils doivent nous faire grâce des indispositions subites, oublier les petites rivalités qui nuisent au bien général, protéger les talens naissans, et toutes les craintes seront alors dissipées.

Ceux qui préfèrent dans une actrice l'éclat de la beauté à un vrai talent dramatique, se rappellent encore avec douleur cette époque désastreuse pour le Théâtre-

Français, où une princesse fugitive transporta sur les bords glacés de la Newa le siége de son empire. Les princesses ses rivales ne furent point accablées par le glorieux fardeau que leur imposait cet accroissement de puissances ; elles redoublèrent d'énergie, et montrèrent, dans cette circonstance difficile, toute l'étendue des ressources que le Théâtre-Français peut trouver dans son sein. On admira sur-tout alors le dévouement de mesdemoiselles Volnais et Bourgoin, de Bourgoin qui depuis.... (1). Mais alors elle était pénétrée du sentiment de ses devoirs ; ce fut-elle qui remplaça courageusement mademoiselle George dans *Artaxerce*, lorsque les représentations de cette belle tragédie allaient être interrompues ; le public reconnaissant l'accueillit avec toutes les marques d'une bienveillance méritée ; il voulut bien même, en faveur de son zèle, applaudir à ce ton larmoyant, à ce débit froid et mou qui donne à tous ses rôles une couleur uniforme. C'est de cette même époque que datent les rapides progrès que mademoiselle

(1) On sait que mademoiselle Bourgoin est aussi partie pour la Russie.

Volnais me paraît avoir faits. Elle n'avait paru pendant long-temps que dans des rôles peu importans : ses succès l'ont rendue plus hardie ; cette actrice a de l'intelligence et de l'art ; on remarque dans sa déclamation d'excellentes intentions tragiques ; il est malheureux que sa voix refuse souvent de seconder son ame.

Long-temps en butte aux sarcasmes d'un critique connu autant par sa partialité que par son esprit, mademoiselle Duchenois a surmonté courageusement tous les dégoûts dont on a voulu l'abreuver. Douée d'un organe enchanteur, d'une sensibilité profonde, elle excelle sur-tout à peindre les sentimens touchans. Sa voix qui se prête difficilement aux emportemens, à la fureur, exprime avec un charme jusqu'alors inconnu les tendres affections. C'est sur-tout dans *Phèdre* qu'elle offre le développement de ses beaux moyens. Jamais actrice n'a réussi comme elle à donner à ce rôle sa véritable couleur, son expression naturelle. Elle y montre une ame ardente, passionnée, et Phèdre paraît avoir jeté dans l'ame de l'actrice tous ses transports et toutes ses fureurs.

Quoique mademoiselle Duchenois joue avec une dignité convenable quelques rôles de grande reine, il résulte pourtant de la nature de son talent, qu'elle est en général mieux placée sur les degrés du trône que sur le trône même. La couronne de Sémiramis, d'Athalie, de Cléopâtre paraîtrait un peu pesante pour elle. C'est à mademoiselle Raucourt à ceindre son front de ces augustes diadèmes. Son débit est fier et imposant; et si son geste est souvent maniéré, si l'on remarque quelquefois des intonations communes dans son débit, on doit toujours reconnaître en elle de l'énergie, de la majesté, et dans sa déclamation une expression fortement caractérisée.

Peut-on arrêter un moment ses regards sur le florissant empire de Melpomène sans les fixer avec admiration sur celui que la déesse remarque avec une prédilection marquée, et qui semble être le plus ferme appui de son trône? Enthousiaste de son art, Talma a développé par de longs travaux le germe des talens qu'il avait reçus de la nature. Les expressions manquent quand il faut faire l'éloge de ce grand tragédien, il ne laisse de place qu'à l'enthou-

siasme. Sublime dans quelques-uns de ses rôles, profond dans tous, il s'identifie avec le personnage qu'il représente ; ce n'est plus le froid interprète des sentimens qu'un autre a dû éprouver, c'est Néron tout entier, c'est Oreste en proie aux furies vengeresses. On peut dire de cet acteur que son jeu est une seconde création ; que son accent, son regard, son geste sont une révélation continuelle du cœur humain.

J'ai souvent entendu comparer Talma et Lekain ; on croit, en exagérant le mérite de l'un, affaiblir le mérite de l'autre, et moi aussi j'ai entendu Lekain ; personne plus que moi peut-être ne s'enthousiasma pour les grands talens de cet acteur célèbre ; mais est-ce là une raison d'être injuste envers celui qui lui a succédé avec les mêmes titres à mon admiration ? Une femme d'esprit a dit avec raison : « On aime presque « autant ce qui n'est plus que ce qui n'est « pas encore ; la mémoire est reconnais- « sante, le désir embellit tout : les yeux sont « toujours mécontens et sévères ».

Les dispensateurs de la gloire théâtrale placent après Talma, mais à une longue distance, Lafond et Damas ; tous les deux

sont également chers au public. Lafond paraît avoir fait une étude approfondie des règles de son art ; il a une belle tenue théâtrale, et joue avec éclat les rôles brillans, et se montre en général fidèle aux principes d'un goût sévère. Damas est doué d'une sensibilité communicative ; l'énergie, la chaleur, la puissance des moyens forment le cachet particulier de son talent. L'un n'évite pas toujours l'exagération, son débit est quelquefois un peu emphatique ; l'autre tombe souvent dans l'affectation et la manière ; le premier, malgré ses légers défauts, plaît davantage aux gens d'un goût difficile ; le second ambitionne un peu trop les suffrages de la multitude.

Si nos jeunes princes tragiques représentent dignement à la cour de Melpomène, on est forcé de convenir que leurs augustes pères soutiennent avec moins de succès l'éclat de leur couronne. Nos grands monarques de théâtre, nos Agamemnon, nos Mithridate, nos Auguste perdent un peu de leur dignité devant nos Achille, nos Xipharès, nos Cinna. Saint-Prix, dont on vante avec raison le bel organe et la tenue imposante, fait dans tous ses rôles succéder

aux éclats d'une voix tonnante un débit froid et monotone qui laisse expirer les syllabes; souvent il échauffe le spectateur, il le remue, l'emeut puissamment, et l'endort un moment après. Baptiste, acteur infatigable, dont on estime le talent dans la comédie, met dans son jeu beaucoup d'art et d'habileté ; mais on lui reproche de porter dans la tragédie trop d'étude et de calcul; il manque d'abandon, et n'a jamais de ces mouvemens rapides, de ces inspirations soudaines qui font naître l'enthousiasme dans l'ame des spectateurs. Leclerc est un acteur d'une nullité complète.

Si, de nos grands monarques nous passons aux confidens de leurs augustes pensées, nous trouverons en général dans ceux-ci une médiocrité désespérante. Les rôles subalternes sont abandonnés à des acteurs dont les faibles moyens provoquent souvent la juste rigueur du public ; et cependant la médiocrité devrait être bannie de la tragédie avec bien plus de sévérité encore que de la comédie. Dans l'une, en effet, on peut supporter un mauvais acteur; on ne jouira pas moins du talent de l'acteur qui est en scène avec lui; et, pendant que la

perfection du jeu de l'un excitera notre gaieté, nous nous moquerons, mais nous rirons du jeu de l'autre, et une cause différente produira alors un même résultat; mais dans la tragédie, il suffit d'un acteur médiocre pour détruire toute l'illusion si nécessaire au théâtre. Lorsqu'un Talma est parvenu, par le prestige de son art, à me transporter dans l'ancienne capitale du monde; lorsque je crois assister à une délibération du sénat romain, ou que j'en sens un frémissement involontaire à la vue de ce tyran méditant déjà les crimes dont il doit un jour se souiller; si, dans ce moment d'illusion, j'aperçois malheureusement la figure anti-tragique de Michelot; si j'entends grasseyer Varennes, ou si Després vient, dans ses intonations périodiques, me faire entendre cette espèce d'air bannal qu'il applique à tous ses rôles, alors le charme cesse, le prestige s'évanouit, et je me retrouve dans la rue de Richelieu sur les banquets du Théâtre-Français.

Parmi les nombreux débuts qui ont eu lieu au Théâtre-Français, on a dû remarquer ceux de mademoiselle Maillard. Cette jeune actrice donne à ses rôles une couleur

forte, et, à quelques détails, une énergie, une fermeté qui ont étonné les connaisseurs. Son débit est simple et naturel; elle phrase bien, se fait parfaitement entendre, et ne tombe jamais dans l'enflure ni le faux pathétique. Il lui arrive quelquefois, il est vrai, de manquer de noblesse; ses gestes sont trop multipliés, et sa figure se contracte souvent d'une manière désagréable. Ces légers défauts sont faciles à corriger; cette actrice est d'une grande espérance; le Théâtre-Français doit ménager ses moyens, et lui offrir cependant plus souvent l'occasion de les développer.

La comédie a été plus féconde en débuts heureux. Nous avons vu paraître mademoiselle Leverd au moment où une actrice qui, pendant trente-trois ans, avait fait les délices de la scène française, quittait un théâtre où elle laissait de longs souvenirs. Mademoiselle Contat avait débuté à l'âge de quinze ans. On n'admira d'abord que ses grâces et sa fraîcheur; ce fut dans *Figaro* qu'elle commença à établir sa réputation: elle était alors dans tout l'éclat de sa beauté et de son talent; on sut apprécier son jeu fin et spirituel, et ce charme indéfi-

nissable qu'elle répandait sur tous ses rôles. Excellente dans la tante de la *Coquette corrigée* et dans celle de la *Mère jalouse*, elle jouait encore, lors de sa retraite, avec le plus grand succès, la gouvernante du *Vieux Célibataire*, madame Patin, l'hôtesse des *Deux Pages*. Mademoiselle Leverd qui la remplace, mais qui de long-temps ne pourra la faire oublier, s'est présentée au Théâtre-Français avec un talent déjà fait, quoique susceptible d'être encore perfectionné. Elle a de l'intelligence, un débit ferme et varié, des intentions justes, et joint à ces qualités un grand amour de son art. Elle a pu montrer dans les différens rôles qu'elle a joués toute la flexibilité de son talent; légère, enjouée dans les *Trois Sultanes*, elle met de la chaleur, de l'énergie dans la *Femme Jalouse*, du sentiment et de la décence dans les *Fausses Infidélités*. C'est depuis ses débuts que le Théâtre-Français s'est élevé à un degré de faveur dont il n'avait pas joui depuis long-temps; cette jeune actrice a donné l'impulsion aux esprits; l'émulation s'est ranimée, et les petites jalousies qui se sont éveillées ont concouru à servir la cause publique.

Les autres actrices qui se partageaient auparavant à elles seules les applaudissemens du public, ont redoublé, dans cette circonstance, de zèle et d'efforts. Mademoiselle Bourgoin paraît avoir mis encore plus de grâce et de finesse dans son jeu. On a applaudi, dans mademoiselle Volnais, une diction juste et animée; dans mademoiselle Mézerai, un tact délicat des convenances, un bon ton, une grande décence. Madame Talma, qu'on se plaignait de voir trop rarement, a fait admirer plus souvent sa sensibilité, son organe enchanteur; et l'inimitable Mars, cette actrice qu'on ne compare jamais à aucune autre parce qu'elle a atteint dans son genre le dernier degré de perfection, nous a enchantés par ses grâces enfantines et son aimable ingénuité.

Les acteurs, de leur côté, ont encouragé par leurs efforts cette louable émulation. Fleury a prêté à mademoiselle Leverd l'appui d'un talent qu'on sait depuis long-temps apprécier. Excellent dans tous ses rôles, mais plus parfait encore dans ceux d'aimables libertins, d'hommes à bonnes fortunes, Fleury est, de tous les acteurs du Théâtre-Français, celui qui a conservé la meilleure

tradition, et qui saisit le mieux le ton, les manières des grands seigneurs de la cour de Louis XIV. Plein d'intelligence, il supplée, par un art qu'il sait cacher, aux qualités que la nature lui a refusées, et ne se fait pas moins aimer dans le monde par l'aménité de ses manières, qu'au théâtre par la perfection de son jeu.

Moins brillant, mais non moins digne de la faveur publique, Saint-Fal a aussi fait de son art une étude profonde; il réussit également à exprimer la morosité des caractères sombres, et à peindre la candeur et la franchise de l'homme d'honneur. Plein d'énergie et de sensibilité dans le *Bourru Bienfaisant*, il excelle, dans le *Vieux Célibataire*, à exprimer cet état de faiblesse et d'incertitude qui caractérise M. Dubriage. Saint-Fal a paru avec succès dans plusieurs autres rôles où on croyait que Molé ne pourrait jamais être remplacé.

L'infatigable Damas n'est pas moins cher à Thalie qu'à Melpomène. Cet acteur a de l'entraînement, une sensibilité vraiment communicative; peut-être peut-on lui reprocher de laisser voir trop souvent qu'il étudie la grâce et cherche le naturel.

Le naturel est une qualité dont il faut être doué et que l'art ne donne jamais ; l'acteur qui l'a reçu en partage plaît sans étude, sans effort. Tel est Michot : toujours simple et toujours inimitable, il a une rondeur, une franchise, une bonhomie qui forment le cachet particulier de son talent.

Le Théâtre-Français possède quelques acteurs estimables dont l'âge a affaibli les moyens, mais qu'entoure l'honorable souvenir de leurs services passés. C'est ainsi que Grandménil plaît encore au public, quoiqu'on ne l'entende que difficilement, et que le désir de paraître comique le porte quelquefois à charger ses rôles d'une manière un peu trop forte. Il est le seul au théâtre qui joue d'une manière satisfaisante les rôles à manteau. Vigny ne donne encore que des espérances qu'il dépend de lui de justifier un jour.

Il me reste encore à parler de deux jeunes acteurs dont il est juste d'encourager les efforts. Armand est déjà en possession des suffrages du public ; Michelot est moins heureux, et ne doit ses progrès qu'aux rigueurs du parterre. Le grand dispensateur de la gloire théâtrale, M. G***, ne parle jamais

du premier sans faire un éloge pompeux de sa jolie tournure, de sa charmante figure; il estime singulièrement ses qualités physiques : quant à moi qui suis beaucoup moins sensible à ce genre de mérite, j'accorderai à Armand de la grâce, de la légèreté; je lui reprocherai un peu trop de pétulance, et l'engagerai à faire disparaître cet embarras qu'il a dans la voix, et qui nuit à la rapidité de son débit.

Thalie peut s'enorgueillir des talens que montrent les principaux sujets qui composent sa cour, mais elle aura long-temps à déplorer la perte de quelques-uns de ses serviteurs fidèles qui, quoique dans un rang moins élevé, contribuaient puissamment à faire fleurir son empire. Elle promène ses regards bienveillans sur mesdemoiselles Devienne et Emilie Contat; mais elle cherche vainement les Larochelle, les Dazincourt, les Dugazon; l'impitoyable mort a terminé leur glorieuse carrière. A leur place, la déesse aperçoit de jeunes serviteurs qui rivalisent d'efforts pour mériter son suffrage. Elle applaudit aux intentions comiques de Thénard, lui conseille d'éviter les farces, les caricatures, qui étouffent le

vrai comique. Elle reconnaît dans Arnaud de l'intelligence, de l'aplomb; approuve le débit vif, animé, la gaieté de Faure; trouve que Salpêtre a de la finesse, de l'aisance, de l'enjouement, et espère qu'il pourra mettre un jour dans son jeu plus de force comique. Elle est sensible aux efforts des jeunes concurrens; mais aucun d'eux ne peut la consoler de la perte de Dazincourt et de Dugazon.

ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MUSIQUE.

Nous concevons aujourd'hui difficilement comment on a pu, pendant un temps, par enthousiasme pour un art qui, plus que tout autre, doit inspirer des sentimens doux et affectueux, se livrer aux excès auxquels se portèrent les deux partis qui partageaient alors l'empire musical. Rameau voyait déjà diminuer le nombre de ses admirateurs, lorsque Gluck parut et causa une révolution. Il eut bientôt dans Piccini un rival dangereux qui, appuyé de quelques écrivains liés à sa cause, engagea avec lui une lutte violente. L'abbé Arnaud et M. Suard défendaient courageusement Gluck. La

Harpe et Marmontel ne s'enthousiasmaient que pour Piccini. Chaque opéra, de l'un ou de l'autre, offrait l'occasion d'un renouvellement d'hostilités; les deux partis s'attaquaient avec fureur. Le matin on se lançait de violens sarcasmes, et le soir on en venait souvent aux mains.

Nous entendons mieux aujourd'hui nos véritables intérêts; nous ne repoussons aucune de nos richesses, et celui qui applaudit aux beaux morceaux d'*Orphée* n'en admirerait pas moins les belles scènes de *Didon*. On pourrait peut-être regarder ce calme qui a succédé à l'enthousiasme général, comme un signe presque certain de la décadence de l'art; car c'est moins à notre justice qu'à notre indifférence que nous devons attribuer la fin de nos longues querelles musicales. On ne se bat plus à l'Opéra, on y bâille beaucoup plus souvent. La musique d'*Alceste* endort nos jolies femmes ainsi que nos petits-maîtres; et, pour éviter la puissance soporifique, ils n'arrivent ordinairement qu'au commencement du ballet.

Un peu d'engouement n'était-il pas excusable, lorsque les Gluck, les Piccini enrichissaient la scène de leurs chefs-d'œuvre;

l'enthousiasme qu'ils inspiraient échauffait leur génie, et semblait animer leurs belles compositions, tandis que notre indifférence ôte aujourd'hui à nos artistes cette énergie qui seule donne la vie aux talens.

Et cependant la protection généreuse accordée aux arts, la considération méritée dont on environne ceux qui les cultivent, ont donné naissance à quelques compositions que le public a su apprécier. Messieurs Lesueur et Spontini ont développé, l'un dans les *Bardes*, l'autre dans la *Vestale*, une verve d'imagination qu'a modérée, sans l'affaiblir, une connaissance profonde de leur art. Ces deux ouvrages sont dignes des beaux jours de notre gloire nationale. Les auteurs auraient pu avoir alors des auditeurs plus enthousiastes; mais ils n'eussent point trouvé, pour faire sentir les beautés de leurs productions, de plus éloquens interprètes. Jamais l'Opéra n'a possédé une plus grande réunion de talens; jamais on n'y entendit une voix plus pure, plus flexible que celle que nous admirons dans Laïs; jamais on n'y trouva, dans un autre acteur, cette chaleur, cette énergie qui caractérisent Lainez; rarement

une actrice offrit de plus beaux moyens que madame Branchu, ou se montra plus savante cantatrice que mademoiselle Armand.

Parmi les acteurs dont le Conservatoire a enrichi l'Opéra, on doit distinguer Nourrit et mademoiselle Hymm. L'une a une voix flexible et légère; c'est une jolie actrice à qui il faut recommander une plus grande sobriété de roulades et d'ornemens étrangers; l'autre, après avoir beaucoup promis dans ses débuts, semblait s'être endormi sur les lauriers; il paraît qu'il a repris courage : sa voix est pure et sonore; il ne lui reste qu'à perfectionner son jeu et sa tenue théâtrale.

La danse est encore plus fertile en talens agréables : on semblait jadis rechercher sur-tout la gravité; on exigeait une pureté, une correction qu'il était difficile d'acquérir. Aujourd'hui on n'applaudit qu'aux pirouettes, aux tours de force; la vigueur est préférée à la grâce. Plusieurs acteurs savent pourtant joindre l'une à l'autre. Vestris semble, depuis l'éloignement de son jeune rival, avoir acquis une force nouvelle; jamais il n'a paru plus vif, plus brillant. Saint-Amand, qui marchait dignement sur

ses traces, a succombé à la fleur de son âge, victime de son zèle et de son amour pour son art. Plusieurs jeunes débutans, sortis pour la plupart de l'école de Coulomb, ont essayé de nous consoler de sa perte; quelques-uns ont été accueillis avec une faveur méritée. Ils doivent étudier les modèles qu'ils ont sous les yeux, les Goyon, les Beaupré, les Milon, pour se rendre de plus en plus dignes de la bienveillance du public.

Inimitable dans sa danse, madame Gardel semble chaque jour acquérir une gloire nouvelle; le moindre de ses mouvemens a un charme ravissant, et chacun de ses pas offre une netteté, une perfection désespérantes pour celles qui chercheraient à l'imiter.

Après elle paraissent avec éclat, et Clotilde qui réunit la grâce à la dignité, et la légère Bigottini, et la séduisante Millière, et Chevigny, cette actrice consommée, qui joue la pantomime avec une expression et un talent inimitables.

L'Opéra est le seul théâtre de la capitale où l'on trouve une réunion aussi nombreuse de talens; c'est encore le seul où l'on puisse

pousser à un aussi haut degré de perfection un genre de mérite qui contribue si puissamment à l'illusion et à la pompe du spectacle, je veux parler des décorations. Jamais on n'a soigné avec plus de goût qu'aujourd'hui cette partie importante; jamais l'art de la perspective n'a déployé plus d'habileté et d'heureuses combinaisons. Il y a de la magie dans ce coup-d'œil ravissant que nous présente le songe d'Ossian, et il a fallu être vraiment peintre pour créer l'apothéose d'Adam.

OPÉRA-COMIQUE.

L'Opéra-Comique a essayé quelquefois de lutter de magnificence avec l'Opéra. Il a donné dans le luxe des décorations, s'est évertué à présenter des points de vue pittoresques, nous a offert des marches, des contre-marches, des évolutions. Quel fruit a-t-il retiré de ces dispendieuses tentatives? la honte d'être surpassé par les théâtres des boulevarts.

On peut reprocher à ce théâtre d'entendre assez mal ses intérêts; il ne veut plus se livrer au genre qui seul a fait sa fortune;

il préfère les pièces à fracas, les grands morceaux d'ensemble ; c'est en jouant des drames qu'il croit justifier le titre qu'il porte et assurer sa prospérité. Lui répétera-t-on toujours inutilement qu'il ne doit attendre aucune espèce de succès en rivalisant avec les théâtres des boulevarts, dont les mélodrames valent beaucoup mieux que les siens? et doit-on être étonné que l'homme de goût, retrouvant sur un théâtre lyrique, et encore avec un degré d'infériorité marquée ce qui l'a rebuté à la Gaieté ou à l'Ambigu, refuse d'échanger son argent contre l'ennui qu'on lui vend par billets?

L'administration répondra peut-être qu'on ne lui présente que peu d'ouvrages dignes des suffrages du public; mais n'a-t-elle pas une ressource toujours prête dans ceux qu'elle tient ensevelis dans son répertoire? Les temps sont changés, dira-t-elle, la mode a proscrit les pièces anciennes; comme si les productions des Sachini, des Phildor, des Monsigny, des Gretry n'étaient pas à l'abri des injures du temps ; comme si une musique simple, expressive, naturelle ne devait pas toujours produire sur l'ame la même impression.

lorsque les bons acteurs ont voulu jouer dans les pièces de l'ancien répertoire, lorsque celles de *Richard, du Roi et le Fermier* ont été montées avec soin, le public n'a-t-il pas prouvé par ses applaudissemens qu'on avait calomnié son goût, en doutant de son suffrage?

Les beaux-arts doivent être à l'abri des innovations de la mode; ce qui fut beau dans un temps le sera éternellement. L'Opéra-Comique reprendra cette ancienne faveur qu'il semble avoir perdue? Il faut que les acteurs redoublent d'efforts; il faut qu'ils fassent taire les petites jalousies, ainsi que les ridicules caprices de ceux d'entre eux qui ambitionnent des succès qui ne leur sont pas réservés; il faut qu'ils nous offrent des scènes bien dialoguées, et non des drames ennuyeux; il faut enfin qu'ils nous donnent de bonne musique, et non de cette musique éphémère dont l'effet est détruit aussitôt que produit.

Il suffit à ce théâtre de bien entendre ses intérêts; il renferme dans son sein tous les élémens de sa prospérité. Si deux acteurs également chers au public, *Elleviou* et

Martin, ont suffi pendant un temps pour soutenir sa gloire chancelante, que ne doit-on pas espérer d'une communauté d'efforts, et d'un meilleur emploi des nombreux talens que possède ce théâtre ? L'infatigable *Chenard* est plein de bonne volonté. *Solié*, chanteur habile autant qu'acteur intelligent, est toujours prêt à rivaliser de zèle avec lui. *Juliet* et *Lesage* réussiront à exciter notre gaieté par le comique de leur jeu. *Paul* continuera à nous étonner par ses progrès ; et *Huet*, s'il anime son jeu, s'il donne plus d'expression à son chant, réalisera les espérances qu'il avait fait concevoir.

L'Opera-Comique a fait la perte de plusieurs actrices qu'il sera difficile de remplacer. Pour adoucir les regrets que nous causait sa retraite, madame *Saint-Aubin* a enrichi la scène d'un talent précieux dont elle avait elle-même soigné le brillant développement. Madame *Duret* est sans contredit la première cantatrice de la capitale ; douce et flexible, sa voix est aussi pure qu'étendue. Quand elle parcourt avec légèreté l'échelle de tous les tons, on ne sait ce qu'on doit le plus admirer ou de

cette suavité de sons ou de cette prodigieuse hardiesse que justifie la sûreté d'exécution qu'elle déploie. Il paraît que les talens sont héréditaires dans cette famille : *Alexandrine Saint-Aubin*, cette jeune actrice dont les débuts ont été si brillans, promet déjà pour le jeu ce que sa sœur a tenu pour le chant ; elle a de la grâce, de la naïveté, de la gentillesse ; sa voix est encore faible et peu assurée, et elle doit éviter de l'altérer par aucun effort.

Deux actrices charmantes, qui sont également en possession des suffrages du public, rivalisent toutes les deux de zèle pour nous consoler de la perte de madame *Saint-Aubin ;* l'une qui paraît avoir succédé à la plus grande partie de son héritage a de la finesse, de l'enjouement, de la grâce ; elle est sur-tout inimitable dans les rôles qui exigent de la naïveté ou une fine espiéglerie. L'autre, dont on s'obstinait à vouloir reléguer les talens sur un de nos petits théâtres, prouve chaque jour davantage qu'elle est loin de s'être laissé égarer par un amour-propre malentendu ; elle a singulièrement perfectionné son talent, et se distingue par un jeu plein d'intelligence,

par des intentions gracieuses, et par une diction sage et juste.

Parmi les nombreuses débutantes qui se sont présentées, et dont plusieurs ont montré d'heureuses dispositions plutôt qu'un talent formé, mademoiselle *Regnault* mérite une mention particulière ; cette jeune actrice joue agréablement ; sa voix est flexible et étendue. Ce théâtre a fait en elle une précieuse acquisition.

THÉATRE DE L'ODÉON.

Tout le monde convient des grands avantages qu'offrirait un second théâtre qui pourrait rivaliser avec le Théâtre-Français. Un semblable établissement donnerait à l'art un nouvel essor, aux acteurs une nouvelle émulation, et soustrairait les auteurs à cette dépendance humiliante dans laquelle les retiennent MM. les comédiens.

Lorsque le Théâtre de l'Impératrice alla prendre possession de la superbe salle de l'Odéon, on se flatta de voir réaliser de si belles espérances. La curiosité attira pendant quelque temps une foule immense ; cette ardeur s'est peu à peu ralentie, et le

théâtre de l'Odéon est aujourd'hui sans contredit le plus abandonné de la capitale.

Le genre que ce théâtre paraît avoir adopté ne peut satisfaire les gens de goût, ni même plaire à la multitude. Les comédies de caractère, les comédies de mœurs en sont proscrites. Le répertoire n'est composé que de pièces à imbroglio, à nombreux événemens, ou de celles qui peignent non les travers de la société tout entière, mais seulement les habitudes, les ridicules d'une certaine classe. Les acteurs leur préfèrent encore ces pièces sentimentales dont les événemens romanesques excitent une sensibilité factice ; ils ont en général un goût décidé pour le drame, et ils y réussissent mieux que dans la comédie, parce qu'il est beaucoup plus facile d'être exagéré que naturel.

Un des vices radicaux de ce théâtre, c'est que la plupart des acteurs qui le composent sont doués d'une incurable médiocrité. Il en est cependant quelques-uns dont le public estime les talens. *Perroud* jouit d'une réputation méritée ; il a du naturel, un jeu animé, une physionomie expressive. *Firmin* donne les plus grandes

espérances ; ce jeune acteur a de la sensibilité, de la chaleur, de l'entraînement. Excellent dans les caricatures, *Clozel* se distingue dans ses autres rôles par sa légèreté, son aisance ; il montre même dans quelques-uns de la noblesse, de la dignité. Le public applaudit au jeu de mesdames *Delisle* et *Dacosta ;* mais que peuvent les efforts réunis de quatre ou cinq acteurs, lorsque presque tous les autres justifient par leur faiblesse les froideurs du public.

Tandis que le théâtre de l'Impératrice donne chaque jour de nouveaux signes de décadence, *l'Opéra-Buffa* s'entoure d'une faveur toujours croissante. Et comment n'accueillerions-nous pas avec bienveillance des chanteurs Italiens dans un temps où nous ne sommes sensibles qu'aux roulades, aux tours de gosier ? Quand nous allons à Buffa, nous nous proposons d'entendre un concert plutôt que d'assister à une représentation dramatique ; l'acteur n'est rien, le chanteur est tout ; il faut que celui-ci brille à quelque prix que ce soit ; et si le compositeur a malheureusement, dans son ouvrage, quelque passage qui ne fasse pas ressortir la voix du virtuose, on change

aussitôt ce passage malencontreux, et l'on offre hardiment au public un assemblage hétérogène de morceaux qui n'ont point de liaison. Il en résulte qu'il n'y a plus d'unité dans le style, ni de suite dans la composition; aussi les pièces italiennes sont en général de simples canevas où l'on sacrifie tout à la convenance de chaque acteur; et, pourvu que ces messieurs fassent des roulades, mettent de l'ensemble dans une finale, et donnent quelque expression à leur éternel récitatif, on doit être content, on n'a pas le droit d'exiger autre chose.

Ce théâtre possède trois talens du premier ordre. *Barilli* a une voix pleine et fraîche; son jeu est comique, et il est vraiment acteur, genre de mérite qu'aucun rival ne cherche à lui disputer. Madame *Barilli* a une voix enchanteresse; jamais actrice ne fit entendre de sons plus purs, plus harmonieux; son chant nous donne une juste idée de la perfection. Madame *Festa*, qui a été long-temps en butte à de petites tracasseries, est parvenu à triompher de ces intrigues de coulisse. Sa méthode est celle de la bonne école; elle chante avec goût et expression et se montre à la

fois bonne actrice et bonne cantatrice. On peut cependant lui reprocher de chercher quelquefois à flatter notre oreille en multipliant ces difficultés qu'elle ne doit regarder elle-même que comme un sacrifice fait au goût moderne.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Pendant qu'un théâtre étranger obtient en France ses lettres de naturalisation, nous voyons un autre théâtre qui, par sa nature, devrait être un objet de prédilection pour tout véritable Français, se *dénationaliser* chaque jour davantage. Devons-nous nous accuser de légèreté, d'inconstance, ou ne sommes-nous pas plutôt en droit de reprocher au Vaudeville d'être infidèle à lui-même en abandonnant l'esprit qui l'avait jusqu'alors animé? Le législateur du Parnasse nous a déclarés les créateurs du Vaudeville, mais il nous a en même temps reconnu une qualité qui indique assez celles que ce genre doit réunir. Une fine plaisanterie, une critique légère des ridicules de la société, une gaieté vive et franche doivent animer les tableaux que le poète nous pré-

sente; est ce là le genre de mérite par lequel brillent nos acteurs actuels? Les uns ont de l'esprit; mais ils en ont beaucoup trop, ils oublient qu'*il faut même, en chansons, du bon sens et de l'art;* les autres, exempts du reproche que nous faisons aux premiers, donnent dans le sentiment, font de petits drames bien larmoyans, et oublient que c'est de la malice, de la gaieté qu'on leur demande et non des larmes et des soupirs.

Un auteur bel-esprit ose rarement composer à lui seul un vaudeville; ce travail serait trop fatigant et le succès trop incertain : il s'adjoint prudemment deux ou trois de ses rivaux, associe sa gloire à la leur, joint ses amis à leurs amis. Et qu'on n'aille pas croire qu'une semblable réunion a pour but de mieux châtier les vers d'une pièce, d'offrir au public des scènes mieux dialoguées, une intrigue mieux ménagée : une intrigue ! il est bien question de cela au Vaudeville; il faut des couplets, encore des couplets, rien que des couplets. Celui qui porte dans l'association une moins grande renommée, ou pour mieux dire qui a le moins de prétentions, celui-là est chargé de faire le cane-

vas : on lui abandonne cette partie peu importante ; les autres se divisent entre eux les couplets : l'un est chargé de faire chanter l'amant ; l'autre doit donner de l'esprit à l'amoureuse ; celui-ci est obligé d'en donner à tout le monde dans le vaudeville qui termine la pièce. Avec cette méthode, les auteurs sont sûrs de ne jamais tomber dans cette uniformité que doit difficilement éviter celui qui se charge à lui seul de faire parler cinq à six personnages. Enfin les couplets sont achevés ; chacun lit les siens ; on n'écoute jamais les sept premiers vers, parce qu'on n'est obligé d'être spirituel qu'au huitième : la mesure et la rime, voilà tout ce qu'on exige pour les autres. On s'occupe enfin du canevas ; on ajuste, on intercale, on lie par des transitions quelconques et la vile prose et les vers ; on cherche un titre, on fait en sorte qu'il n'ait aucun rapport avec le sujet de la pièce. Le vaudeville est fini ; on le présente ; il est accepté : tout cela a été l'affaire de deux matinées.

C'était de madame *Belmont* que paraissaient dépendre les destins du Vaudeville ; seule elle en faisait les beaux jours, et les

spectateurs se sont éloignés avec elle d'un spectacle où elle attirait par ses charmes, non moins que par la grâce et l'esprit qu'elle mettait dans son jeu. Elle a aspiré à de plus hautes destinées, et l'événement a justifié ses prétentions. Aussi hardi, mais moins heureux, *Julien* s'est lassé des applaudissemens qu'il recevait; et, honteux de ne briller qu'au second rang, il est venu s'éclipser au premier. *Henry* a été moins volage que son inconstante moitié, il est toujours attaché au théâtre qui fut témoin de ses premiers succès; on peut reprocher à son débit quelque chose d'affecté et de précieux, mais on doit lui accorder de l'aisance, un bon ton, et applaudir au goût avec lequel il conduit une voix faible et peu étendue. *Vertpré* est infatigable; c'est un des plus fermes soutiens du Vaudeville; son jeu est vif, animé; il remplit bien la scène, et joue avec intelligence tous les rôles qui lui sont confiés. Mesdames *Desmares* et *Hervey* méritent aussi une mention particulière : l'une a de la grâce, de la sensibilité; on lui désirerait seulement plus d'expression dans la physionomie. L'autre a de la finesse, de l'enjouement; elle a re-

cueilli une grande partie de l'héritage de madame Belmont, et elle la fait oublier dans quelques-uns de ses rôles.

THÉATRE DES BOULEVARTS.

Les gens qui se piquent d'un goût délicat, ceux qui cherchent dans les arts cette perfection si difficile à atteindre, ne fréquentent guère les théâtres dont je viens de parler. Ils varient leurs jouissances sans quitter les boulevarts; là, en effet, tous les goûts peuvent se satisfaire : aimez-vous une gaieté fine et spirituelle? voulez-vous vous initier aux mystères du véritable bon ton? accourez sur les boulevarts, *Brunet* vous offrira ses leçons. Préférez-vous les douces larmes aux bruyans éclats de rire? aimez-vous à reposer vos yeux attendris sur de grandes catastrophes, sur d'illustres malheureux? venez encore sur les boulevarts ; l'Ambigu-Comique et la Gaieté vous offrent leurs touchans mélodrames.

Le théâtre des Variétés est sans contredit le plus fréquenté de la capitale. Le caractère des Parisiens expliquerait la raison de cet engouement, si ce théâtre remplissait

là destination que son titre semble indiquer ; mais il aime mieux se renfermer sagement dans le genre qui a fait sa fortune. Qu'il continue donc, puisqu'il y trouve son intérêt à nous faire entendre des sottises dans lesquelles il a au moins le bon esprit de ne mettre aucune prétention ; qu'il n'épargne ni les pointes, ni les calembourgs ; qu'il multiplie.

La louche énigme, et les mauvais bons mots
A double sens qui font l'esprit des sots (1).

Alors l'affluence sera toujours la même ; les auteurs bien payés feront prospérer le genre, et la salle sera chaque jour remplie et des princesses de Coblentz qui viendront y vendre leurs faveurs, et des dupes qui voudront les marchander, et des ignorans qui paraîtront n'obéir qu'à la mode, pendant qu'ils n'obéiront qu'à leurs goûts naturels.

On voit quelques poètes connus par leur esprit et par des succès mérités, prostituer leurs talens *aux Variétés*, et prouver ainsi combien est puissante l'influence que le goût

(1) Voltaire.

du public exerce sur celui des auteurs. Ils avaient enrichi ce théâtre de pièces agréables que l'on donne encore quelquefois; mais ce ne sont ni les *Chevilles de maître Adam*, ni *Boileau à Auteuil*, qui attirent la foule. Ce n'est pas là qu'il peut déployer toute l'étendue de ses moyens, cet acteur incomparable dont le nom retentit dans toutes nos provinces, dont le jeu enthousiasme tous les Parisiens, ce *Brunet* si vanté et si digne de sa haute réputation. Jamais, il faut en convenir, la sottise n'eut un interprète plus fidèle. Cet acteur reçut du ciel une tournure, une physionomie qui annoncent sa vocation; et que l'on n'aille pas croire que ce soit à l'art qu'il doive la perfection de son jeu; l'art apprendrait-il à assaisonner une bêtise de tant de grâce? non; le naturel perce à chaque mot que prononce ce grand acteur; on voit qu'il s'abandonne, qu'il se livre à lui-même; l'illusion est si forte, qu'on est tenté de penser qu'il crée tout ce qu'il dit. Aussi quelque trait plus saillant encore que ceux que l'on est accoutumé à entendre, vient-il frapper l'oreille du spectateur: *C'est de lui, c'est de lui*, s'écrie-t-on de toutes parts! et les

applaudissemens de redoubler. *Brunet*, je le répète, est un grand acteur ; et qu'on n'aille pas croire qu'il connaisse cette petite coquetterie si familière à ses compagnons de gloire de paraître rarement, de se faire désirer; bien convaincu qu'il ne lassera jamais, il joue chaque soir dans trois ou quatre pièces, et il prouve ainsi hautement que la nature qui avait ses vues en le créant, l'a doué d'un courage et d'une vigueur de constitution nécessaires à leur accomplissement.

Nous parlerions ici de quelques autres acteurs qui méritent les suffrages du public; nous vanterions et *Tiercelin*, si parfait dans les farces ignobles, et *Dubois* et *Gavaudan*, tous les deux dignes de paraître sur un autre théâtre, et madame *Barroyer*, dont on aime le jeu vif et animé ; nous donnerions à ces acteurs de justes éloges, si leurs noms ne pâlissaient devant le grand nom de *Brunet*.

Mais devons-nous croire, en sortant d'une représentation du théâtre des Variétés, que le Parisien ne donne qu'à ce théâtre des preuves de la délicatesse de son goût ? Avançons encore quelques pas, franchis-

sons les boulevarts mondains où l'opulence affiche son faste, et pénétrons jusqu'à ces boulevarts plus modestes qu'avoisine l'antique Marais. Quelle est cette longue file de voitures élégantes où se précipite cette foule que semble entraîner l'appât du plaisir? Elle va s'enthousiasmer aux beautés que lui offrira *le Pied de Mouton* ou *la Queue de Lapin*.

Cent représentations successives ont attiré tout Paris à ces deux pièces, si toutefois on peut honorer du nom de pièces l'assemblage monstrueux de ce que le mauvais goût a de plus rebutant.

Et voilà où nous a conduits notre admiration pour le mélodrame, pour ce genre si vanté pendant un temps, que quelques écrivains ont pu ennoblir par leurs talens, mais qui n'en servira pas moins à marquer l'époque de la décadence du goût en France.

Tous les bons esprits ont cherché à montrer le ridicule de cet enthousiasme qu'excitent en nous ces productions uniformes où l'on offre éternellement ce mélange du sérieux et du bouffon, ces maximes de vertu, d'humanité, ce pathétique de contre-

bande et tous ces lieux connus qui feraient dire à un de nos poètes :

Quel est ce poème fantasque,
Dont le mélange maladroit
Tient du tragique le plus flasque,
Et du comique le plus froid ?
C'est toi, bâtarde Comédie,
Avorton de la Tragédie,
Qu'on voit triompher aujourd'hui ;
Toi, dont le larmoyant comique
N'a pris de la muse tragique
Que le ton pleureur et l'ennui.

Des caractères romanesques,
Des incidens miraculeux,
Des vertus toujours gigantesques,
Un fond d'intrigue fabuleux,
Un intérêt faible et pénible,
Qui sort d'un roman impossible ;
Que peignent ces tristes pastels ?
Molière connaissait les hommes ;
Il nous a peints tels que nous sommes :
Ses tableaux seront immortels.

Révérend père Lachaussée,
Qui prêches au sacré vallon,
Porte ta morale glacée
Loin des neuf sœurs et d'Apollon.
Ne crois pas, Gotin dramatique,
A la muse du vrai comique
Devoir tes passagers succès ;
Non, la véritable Thalie
S'endormit à chaque homélie
Que tu fis prêcher aux Français.

Tous les hommes de goût sont de l'avis

de l'auteur de *la Métromanie;* nous n'en voyons pas moins le rédacteur d'un journal célèbre, qui prétend s'être armé pour la défense des bons principes, nous donner une analyse exacte de tous les chefs-d'œuvre dont on enrichit les théâtres de la Gaieté et de l'Ambigu. Tout Parisien se fait un devoir d'aller leur porter le tribut de son admiration; l'homme de mérite lui-même se laisse entraîner par le torrent, et justifie ainsi la pensée d'un des philosophes de l'antiquité : « *Homines, eorum more quæ* « *fluminibus innatant, non eunt, sed feruntur* ». Cette vérité offre dans le monde, ainsi qu'au théâtre, de nombreuses applications.

QUELQUES OBSERVATIONS

SUR LES JOURNAUX ET SUR LA LITTÉRATURE.

Les Journaux, considérés en général, forment une branche importante de la littérature d'une nation. Ils propagent le goût des bons principes, fixent l'attention sur les ouvrages où ces principes ont été respectés, signalent à la sévérité du lecteur ceux qui pourraient être dangereux; et comme ils passent en revue toutes les productions nouvelles, ils doivent donner une juste idée de l'esprit général d'un peuple, et du goût régnant à chaque époque.

C'est sous le seul rapport littéraire que je veux examiner nos Journaux; je ne ferai que me rappeler les diverses impressions que j'ai éprouvées en les lisant; et je déclare d'avance que je ne puis être guidé, dans l'opinion que j'énoncerai, par aucun motif d'animosité ni de bienveillance, puisque je ne connais particulièrement aucun des rédacteurs, et n'ai jamais été, jusqu'à ce

jour, l'objet de leurs critiques ni de leurs éloges.

Montesquieu a dit : « Une certaine envie « d'attirer les autres dans nos opinions nous « tourmente sans cesse, et est pour ainsi « dire attachée à notre nature ». Je ne suis point travaillé de cette manie. Forcé, par la nature de mon ouvrage, de donner mon avis sur une foule d'objets, je l'ai fait avec cette franchise et cette indépendance d'idées qui annoncent une conviction intime; je puis pourtant m'être souvent trompé : aussi ne condamnerai-je jamais une opinion, par cela seul qu'elle sera opposée à la mienne.

Si, après avoir offert un prix à celui qui démontrerait le mieux combien sont funestes les effets de la *critique amère*, l'académie de Montauban en offrirait aujourd'hui un autre à celui qui saurait développer tous les avantages d'une saine critique, elle verrait des concurrens non moins nombreux se disputer le laurier académique.

Une critique éclairée arrêta souvent le débordement du mauvais goût. Elle fut nécessaire même dans les siècles privilégiés qui semblaient marqués pour le triomphe de l'esprit humain. Horace écrivait sous

Auguste ; c'était sous le règne de Louis XIV que Despréaux exerçait sa sévérité : tous les deux reçoivent le tribut de notre reconnaissante admiration.

A les entendre, les hommes célèbres ne travaillent jamais que pour la postérité ; plus francs, ils conviendraient qu'il est doux de jouir pendant notre vie d'une gloire qui nous attend après notre mort : c'est une chose agréable que l'avant-goût de notre immortalité. C'est à la critique qu'il appartient de fixer d'avance le rang d'un bon écrivain, de faire ressortir le mérite de ses ouvrages, de provoquer en quelque sorte l'admiration du lecteur. Elle doit encore exercer une censure sévère sur ces productions dangereuses qui conduisent au mépris des principes avoués par le goût, ou de ceux que proclame une saine morale. Combien elles sont importantes alors les fonctions d'un critique ! il exerce une espèce de magistrature ; et ce n'est qu'avec réserve qu'il doit prononcer ses jugemens, quelque bonne idée que son amour-propre lui donne de son infaillibilité.

Nos Journaux répandent le goût de la littérature. L'homme du monde qui serait

rebuté par des études fastidieuses, lit avec plaisir une feuille piquante; on l'amuse pour l'éclairer, on lui donne sur tous les objets quelques idées générales, superficielles sans doute, mais que la réflexion peut développer; et tel lecteur qui, pendant long-temps, n'aura pensé que par son Journal, s'avisera peut-être un jour de penser par lui-même.

Un journaliste doit donc rendre l'instruction agréable pour la faire goûter; il sait que c'est sur-tout en les flattant que l'on séduit les hommes. Il a lu dans Montaigne « que, lorsque nous voyons peser le mérite « d'un écrivain, notre amour-propre nous « porte involontairement à nous mettre de « l'autre côté de la balance ». Il ne veut point humilier ses lecteurs; et quand il se décide à critiquer impitoyablement, il obéit moins à son goût naturel, qu'à ce que lui ordonne une connaissance profonde du cœur humain.

Un journaliste a d'ailleurs ordinairement lu Boileau; il sait que le législateur du Parnasse a dit :

> Le mérite en repos s'endort dans la mollesse;
> Mais par ses envieux un génie excité
> Au comble de son art est mille fois monté :
> Plus on veut l'affaiblir, plus il croît et s'élève.

Et comme tout journaliste protège le génie et cherche à lui donner un nouvel élan, il doit continuellement tâcher de l'*affaiblir*, et il est en général fidèle à remplir ce devoir.

La critique d'un ouvrage, en prenant cette expression dans sa signification primitive, est l'examen des beautés et des défauts que cet ouvrage peut offrir. MM. nos journalistes ont fait changer l'acception du mot. *Critique* et *satire* sont aujourd'hui synonymes, à cela près que l'une entend des productions de l'esprit, et que l'autre s'applique plus particulièrement aux personnes. On analyse bien rarement les ouvrages auxquels on est forcé de donner de fastidieux éloges, soit par égard pour l'auteur, soit parce que l'opinion du public est déjà fixée. On ne s'occupe guère que de ceux qui fournissent la matière de quelque article bien piquant; un rédacteur alors s'en empare, il commente, il interprète, il falsifie au besoin; laissant sans examen tout ce qui ne prêterait pas à une fine plaisanterie, il imite le poète comique qui, lorsqu'il met un personnage sur la scène, ne saisit que les traits qui rentrent dans le caractère

qu'il lui a donné, et écarte tout ce qui ne tend pas à développer ce caractère ; et qu'on ne croie pas que notre Aristarque chercha alors à colorer adroitement son injustice, qu'il prenne quelque précaution oratoire, et annonce par quelques faibles éloges qu'il était disposé à l'indulgence. Il sait pourtant qu'on doit se défier d'une critique outrée autant que d'un éloge exagéré ; mais que lui importe ? Il sourit quand on l'accuse de partialité ; il faut, pour le rendre furieux, lui reprocher de mettre peu de sel dans ses plaisanteries, de mal aiguiser la pointe de ses épigrammes.

Nos journalistes sont, en général, des hommes spirituels, il faut en convenir ; quelques-uns donnent même chaque jour des preuves d'un goût délicat, il faut en convenir encore. Que leur faudrait il donc pour qu'on pût applaudir à leurs jugemens ? Il faudrait qu'ils restassent étrangers aux suggestions de l'amour-propre ; ils préféreraient alors la pensée juste qu'on doit approuver, au bon mot qu'on doit applaudir. Il faudrait qu'ils n'écoutassent jamais leurs passions ; ils prononceraient alors avec impartialité entre celui qui se conforme à

leurs opinions et celui qui les contrarie. Il faudrait, en un mot, qu'ils n'eussent aucune des faiblesses attachées à l'humanité ; il faudrait, en d'autres termes, qu'ils ne fussent pas des hommes.

Mais malheureusement un journaliste est un homme, et, en général, un homme fort irascible. Il a ses ennemis ; il doit les humilier ; il a embrassé un parti, il doit immoler tous ceux qui ne marchent pas sous sa bannière. Tel auteur, par exemple, exprime hardiment des idées littérales : Je le critiquerai, dit l'anti-philosophe ; son livre est moral, je le parodierai ; il est écrit élégamment, il est bien pensé, je supprimerai, je transposerai, je falsifierai, et les rieurs seront de mon côté.

Mais que fais-je, malheureux ! j'ai découvert ici, sans m'en douter, tous les mystères de la critique ; pardonnera-t-elle à un profane d'avoir ainsi révélé ses augustes secrets ? La vengeance sera terrible, si elle est proportionnée au crime. Je me résigne d'avance ; et, en attendant les coups dont elle doit me frapper, je dirai à celui qui veut prendre le métier de censeur littéraire : « Commencez, Monsieur, par mettre de

« côté tout sentiment de justice ; ne louez « jamais, blâmez toujours ; faire rire votre « lecteur, voilà votre unique affaire. Ayez « soin de commencer vos articles par quel- « ques considérations générales sur la déca- « dence des lettres ; déplorez, si l'occasion « s'en présente, la dépravation toujours « croissante des mœurs ; parlez religion, « morale, vertu. Passez ensuite, par une « transition adroite, à celui que vous vou- « lez immoler à la risée publique ; repro- « chez-lui le mauvais choix de son sujet, « les vices de son plan, l'irrégularité de sa « marche ; évitez sur-tout l'ennui d'appuyer « de quelques preuves ces légères accusa- « tions. C'est pour le style, pour cette par- « tie que tout le monde croit pouvoir ju- « ger, qu'il faut réserver tous vos moyens, « toute votre adresse ; la force dégénérera « en emphase, la clarté en trivialité, le style « fleuri en faux brillant ; les pensées seront « fausses, communes, mal exprimées. Citez, « pour justifier votre critique, quelques « phrases détachées ; supprimez les liaisons ; « une idée ne s'explique-t-elle que par celle « qui la précède ou celle qui la suit, vous de- « vez l'isoler et crier à l'obscurité, au pathos.

« Point de pitié sur-tout pour ces heureuses « négligences qui font le charme du style, « pour ces tours hardis qui enrichissent « notre langue; prenez en main les droits « de la grammaire, citez Wailly, Restaut, « Domergue même; et si vous n'êtes pas « assez heureux pour pouvoir terminer « votre article par quelque jeu de mot, par « quelque pointe, l'occasion de faire un « petit éloge des grands hommes qui ont « fixé notre langue se présente tout natu- « rellement, saisissez-la; vous aurez été tout « à la fois érudit, grammairien, homme de « goût, homme d'esprit; votre fortune est « faite, ainsi que celle de votre journal ».

Chacun conçoit qu'il n'est rien qu'avec cette tactique on ne puisse parodier, et que la page la plus éloquente de Buffon ou de Rousseau offre la matière d'un feuilleton qui fera rire le lecteur. Mais, dira-t-on, quelle importance le public doit-il attacher à des arrêts qu'un semblable esprit a dictés? Pourquoi les auteurs ne les entendent-ils pas prononcer avec indifférence? Les auteurs! ce serait mal les connaître que de leur supposer cette modération; cent éloges

ne les consolent pas d'une mauvaise critique.

La censure déchire et la louange effleure,

A dit un de nos poètes (1) en faisant peut-être un retour sur ses propres impressions, et tous ses confrères sont de son avis. On attachera quelque importance à la critique aussi long-temps qu'il y aura des méchans et des sots; des méchans pour y applaudir, des sots pour y croire. Ce fut la critique qui éloigna Racine du théâtre; son génie, après avoir créé Phèdre, se reposa pendant quatorze ans; il nous a privés de tous les chefs-d'œuvre dont il se proposait d'enrichir la scène, et sa vengeance est retombée sur la postérité.

Un journaliste, connu par son impartialité non moins que par son esprit et la pureté de son goût (2), a dit : « Le moyen le « plus sûr d'accélérer la décadence des « arts, c'est de porter le découragement « parmi ceux qui les cultivent, c'est d'ar- « rêter les généreuses tentatives de l'esprit

(1) M. Delisle.

(2) M. Salgues.

« humain, en répétant sans cesse qu'il « n'existe plus d'avenir pour lui, et que « toutes les routes de la gloire lui sont irré- « vocablement interdites ». Et quelle est l'époque à laquelle on se permet ces vaines et frivoles déclamations? C'est lorsque tout conspire à propager le goût des lettres, lorsque le prince récompense le mérite, encourage les talens naissans, et multiplie les marques de sa généreuse protection; c'est au moment où elle se prépare cette brillante fête des arts, où le monarque entoure de tout l'éclat de sa haute puissance le triomphe du génie; solennité auguste, où la pompe des anciens jeux de la Grèce va être consacrée à récompenser de plus grands et de plus nobles travaux.

Une observation a été faite, et elle est justifiée par de nombreux exemples : ce ne fut jamais qu'après ces grandes secousses, qui semblent renouveler la face des empires, que l'esprit humain enfanta ses brillantes merveilles. Le génie qui s'endort dans la prospérité, se réveille au bruit des grandes catastrophes. Périclès trouve, dans le mouvement que leurs dissentions avaient imprimé aux esprits athéniens, les élémens

de la gloire dont doit briller son siècle. Les guerres civiles, qui déchirent l'empire romain, préparent celui d'Auguste ; et Louis XIV n'a qu'à favoriser l'impulsion que les troubles de la Fronde avait donnée aux esprits.

Si ce n'est que par de grands malheurs qu'elle s'achète cette gloire dont s'enorgueillissent quelques siècles privilégiés, et s'il est vrai qu'après ces grands mouvemens politiques qui accélèrent la marche du génie, les arts se réveillèrent toujours à la voix du prince qui les protégea ; l'application que nous pouvons faire à nous-mêmes de cette double vérité doit doubler les espérances que le présent semble faire à l'avenir.

Laissons quelques esprits timides répéter que tout a été épuisé : le champ des beaux arts est immense ; il n'a d'autres bornes que celles de l'imagination. La nature a pu se reposer après avoir enfanté tant de merveilles ; mais dire qu'elle est épuisée, c'est l'outrager.

Il faut que le dix-neuvième siècle soit le siècle de toutes les pensées généreuses, a dit le héros ; et ces mots nous apprennent,

dans leur éloquent laconisme, quelle est la noble direction que le monarque veut imprimer à l'esprit public ; il a pris l'engagement solennel de protéger tous les travaux entrepris pour propager les lumières, et accélérer les progrès de la raison. Ah! si c'est dans l'ivresse de ses succès, dans l'éclat de ses triomphes, qu'il a daigné jeter sur les lettres un regard inspirateur ; s'il a songé à créer, à réparer au moment même où la guerre entraînait d'inévitables destructions, que ne devons-nous pas espérer, lorsque sa pensée tout entière appartiendra à la prospérité de son empire ?

Plusieurs productions estimables annoncent déjà le règne du bon goût, et le retour aux principes qu'il a proclamés. Le rang des écrivains qui ont illustré le commencement de notre siècle, va bientôt être fixé. Le premier corps littéraire de l'Europe est chargé d'éclairer la justice du prince rémunérateur ; il est pénétré de l'importance de ses fonctions ; il justifiera la confiance du souverain, et il n'y aurait pas moins d'injustice à soupçonner l'impartialité de ses jugemens, que de témérité à prétendre

exercer sur sa décision l'influence de son opinion particulière.

L'éclatante récompense qui est réservée pour ceux qui sortiront victorieux de cette lutte littéraire, les consolera de toutes ces ridicules critiques dont leurs ouvrages ont été l'objet; car c'est une chose digne de remarque, qu'il n'est peut-être pas un seul des bons écrivains de l'époque actuelle qui n'ait été en butte aux traits de l'envieuse médiocrité. Nous avons des gens qui sont les ennemis-nés de tous les talens. Ils veulent, disent-ils, conserver le feu sacré du goût, et ils font tous leurs efforts pour l'éteindre. Dans leur délire impuissant, ils n'épargnent ni les vivans qui révoltent leur amour-propre en les accablant du poids de leur supériorité, ni même les morts, quand ils ont eu le tort irréparable, à leurs yeux, de propager le culte de la raison, et d'avoir été récompensés de leurs efforts par les hommages de leur siècle.

Et je crois devoir parler ici de cette guerre ridicule que quelques hommes obscurs ont déclarée aux hommes de génie que la France se glorifie d'avoir produits. Ils veulent prouver que le siècle où brillèrent

Massillon, Voltaire, Montesquieu, Buffon, J.-J. Rousseau, Dalembert; celui où les Clairant, les Mairau, les Maupertuis, les Jussieu étendirent le domaine des sciences, ne fut qu'un siècle d'ignorance et d'erreurs.

> Quelques vengeurs pourtant, armés d'un noble zèle,
> Ont de ces morts fameux épousé la querelle;
> De là sur l'Hélicon deux partis opposés
> Règnent; et l'un par l'autre à l'envi déprimés,
> Tour à tour s'adressant des volumes d'injures,
> Pour le trône des arts combattent par brochures;
> Mais plus forts par le nombre et vantés en tous lieux,
> Les corrupteurs du goût en paraissent les dieux.

Lorsque Gilbert écrivait ces vers, qui s'appliquent si bien à l'époque actuelle, il s'élevait contre un autre travers dans lequel donnaient alors les *conservateurs du goût*. Il était de mode de rabaisser Corneille, Racine, Bossuet, Boileau; ces grands hommes avaient vécu dans le siècle où l'édit de Nantes avait été révoqué. La faute du monarque retombait sur eux; et, pour rabaisser le roi, ils rabaissaient ceux de ses sujets qui avaient le plus illustré son règne.

Aujourd'hui la mode a changé : calomnier la philosophie du dix-huitième siècle est une tâche que le nôtre s'est imposée; et quels furent les crimes dont se rendit

coupable cette philosophie si funeste ? Elle détruisit le fanatisme ; elle brisa le joug de préjugés honteux ; elle rendit à l'homme le sentiment de sa dignité ; elle apprit aux princes que le bonheur de leurs semblables est le premier, le plus saint de leurs devoirs ; elle éclaira les peuples ; elle leur répéta que, pour être libres, il faut savoir obéir ; que, pour être heureux, il faut rester unis : voilà quels furent ses crimes ; voilà ses titres à la haine impuissante de ces hommes dont la faiblesse s'indigne de ne pouvoir s'élever à la conception de ces vérités éternelles.

Ceux qui voudraient rétablir le règne de ces préjugés honteux que la philosophie a détruits, citent, dans leurs vagues déclamations, pour preuve de sa fausse doctrine, les malheurs arrivés pendant la révolution. Les philosophes seuls, disent-ils, avaient jeté dans les cœurs le germe de tous les crimes qui alors ensanglantèrent la France. Ah ! s'il en était ainsi, sans doute la philosophie serait vouée à l'exécration de tous les siècles. Mais sur quel fondement repose cette imputation atroce ? comment des principes fondés sur la raison éternelle, et que

sanctionna la voix sacrée de la nature, ont-ils pu enfanter des forfaits qui la font frémir? *Magister stultorum eventus*, a dit le philosophe le plus profond de l'antiquité. Cette vérité ne trouve-t-elle pas ici son application toute naturelle? Ignorons-nous à quels excès peut porter la fausse interprétation des meilleurs principes? Lorsque la hache révolutionnaire, levée, à ce qu'on dit, par la main des philosophes, inondait la France de sang, la Vendée n'était-elle pas le théâtre de massacres aussi affreux? C'était la religion qui guidait le bras de ces forcenés. Ses ennemis, forts de cet exemple, seraient-ils fondés à prêcher la proscription de toutes les religions?

Sans doute il serait permis à l'homme vertueux, qui a été témoin des excès révolutionnaires, et qui a entendu les philosophes de 1793 s'étayer de noms qu'ils profanaient, d'avoir conçu quelque défiance contre des principes généreux il est vrai, mais susceptibles d'être interprétés d'une manière si funeste; peut-être même qu'alors un peu de partialité serait excusée. Mais reposent-elles sur une vertueuse sensibilité, ces déclamations contre la philoso-

phie, ou plutôt ces grossières injures que l'on vomit contre elle? Quels sont les titres de ces hommes obscurs pour prononcer avec un dédain si superbe des noms qu'honorent de glorieux souvenirs, et qu'entoure une respectueuse admiration? Qu'ils défendent les bonnes mœurs, la religion pour laquelle ils se disent armés, chacun applaudira à leurs efforts, et conspirera au succès d'une si belle cause; mais qu'ils cessent de couvrir d'un voile sacré les atteintes qu'ils portent à la gloire nationale, et de calomnier ces hommes qui surent entourer la France, dépouillée alors de toute illustration politique, de cette juste considération attachée aux succès des travaux de la pensée.

MAISONS DE JEU.

M. Perrin est le directeur en chef de toutes les maisons de jeu; il étend même son pouvoir sur la province, et il n'est permis de se ruiner que dans les maisons ouvertes sous les auspices de M. Perrin. Il a savamment calculé les effets de cette passion funeste qui entraîne un homme à sa perte; il a cherché à lui donner un nouveau degré de force, et, moyennant une forte rétribution, il peut librement augmenter son immense fortune des dépouilles de chaque particulier.

On compte au Palais-Royal six maisons. Dans les unes on ne joue que la roulette. Autour d'une table arrondie sont placées trente-huit cases. Une boule d'ivoire, lancée par un représentant de M. Perrin, tourne autour de ces petites cases, et doit enfin tomber dans l'une d'entre elles. Si le joueur a été assez heureux pour choisir le numéro que porte la case fortunée, il reçoit trente-six fois la valeur de sa mise. Différentes

combinaisons lui sont offertes, il peut prendre, avec sa pièce de trente sous, deux, quatre, six, douze numéros; et s'il gagne, c'est dans une proportion toujours décroissante.

Quoique le joueur ait trente-huit chances contre lui, il ne reçoit cependant que trente-six fois sa mise, parce que M. Perrin s'est réservé deux casées numérotées o et oo; sur trente-huit coups, il en est donc deux où le joueur ne peut que perdre son argent.

Une loi défend de retirer de son argent plus de cinq pour cent d'intérêt. Voyons à quel taux M. Perrin fait valoir le sien.

Je suppose, ce qui doit être à peu près juste, qu'il faut une minute pour chaque coup. Pendant dix-huit minutes la banque court les chances du hasard, et encore d'un hasard qu'une plus grande masse de fonds doit lui rendre plus favorable; à la dix-neuvième minute, elle est sûre de doubler la somme qu'elle expose, puisqu'elle a deux coups pour elle toutes les trente-huit minutes. Les fonds, mis en jeu, rapportent donc cent pour cent toutes les dix-neuf minutes; et comme la banque tient

pendant douze heures, ou pendant trente-huit fois dix-neuf minutes, les fonds doivent rapporter par jour 3,800 fr. pour cent. En multipliant cette somme par trois cent soixante jours, nous trouverons que cent fr. doivent rapporter à la banque, au lieu de cinq francs, taux de la loi, 1,368,000 francs; intérêt que M. Perrin doit trouver fort honnête.

Et c'est cependant là que l'ouvrier vient porter le produit d'un travail pénible; le domestique, le fruit de son économie; et l'honnête artisan, la somme nécessaire au soutien d'une famille nombreuse.

Les salles de roulette sont des tripots dans tout leur dégoûtant aspect; elles ne sont en général remplies que par des malheureux dont le costume annonce la misère. Mais les salles où l'on taille le trente et quarante, fréquentées par des joueurs plus fortunés, présentent même quelquefois tous les dehors de l'opulence. Vous marchez sur de riches tapis; des tableaux recherchés fixent l'attention de l'amateur. Tout le monde n'est pas admis indistinctement à ce qu'on appelle *la société;* il faut être connu, ou acheter, des garçons qui sont à

la porte, le droit d'entrer se ruiner. Les rouleaux de louis, les billets de caisse ont remplacé les pièces de trente sous. Les chances contre le joueur sont à peu près les mêmes qu'à la roulette, et les nombreux réfaits de trente-un font que le directeur-général place toujours son argent à un million trois cent soixante-huit mille pour cent.

De grands calculateurs qui croient asservir ce hasard à leurs profondes combinaisons, notent exactement chaque coup. Une carte et une longue épingle à la main, ils paraissent réfléchir savamment. Ils espèrent que certaines chances leur feront deviner celles qui vont suivre ; comme s'il y avait dans les coups un enchaînement invariable, et comme si le hasard pouvait être fixé dans sa marche !

J'ai quelquefois entendu dire que certains joueurs étaient assurés de gagner douze fr. chaque jour, et s'en tenaient là. Tout le secret de ces personnes est d'exposer douze mille fr. contre douze fr. ; elles font ce qu'on appelle une *martingale*, et doublent toujours, dans la perte, depuis douze fr. jusqu'à douze mille fr. Il est évi-

dent que, comme elles exposent mille fois plus qu'elles ne veulent gagner, elles doivent avoir mille chances pour elles; mais qu'arrive-t-il presque toujours? c'est que ces joueurs, après avoir gagné pendant six mois douze francs chaque jour, c'est-à-dire deux mille cent soixante fr., éprouvent une chance de dix coups défavorables, et perdent leurs douze mille fr.

Une salle de jeu fait naître dans l'esprit de l'observateur de nombreuses réflexions. Il voit combien la passion acquiert plus de force lorsqu'aucun instant de réflexion ne peut la modérer. Et c'est là ce qui distingue essentiellement les jeux de roulette et de trente et quarante, de la loterie à laquelle on a voulu les comparer. Là, on n'obéit qu'à un calcul faux sans doute, mais que l'on a fait de sang-froid; l'intervalle qui sépare un tirage de l'autre laisse à la passion, si on l'avait d'abord écoutée, tout le temps nécessaire pour la calmer; mais ici les coups qui se succèdent avec rapidité ne laissent pas respirer le joueur; le malheur qui le frappe, absorbe ses idées, et ne lui laisse que celle de le réparer. Sa tête s'échauffe, s'égare; son désespoir ne cal-

cule plus, et il se jette en aveugle dans le gouffre, dont la plus légère clarté lui eût fait voir l'effrayante profondeur.

Au milieu d'une longue table sont étalés des monceaux d'or et de billets, qui allument et alimentent dans les cœurs une insatiable cupidité. Quatre hommes, que l'on qualifie du titre pompeux de banquiers, tiennent le jeu. Outre ces quatre individus, chaque salle a son chef de partie, ses inspecteurs, etc.; chacun d'eux reçoit le soir trente-six francs ou un louis, selon l'importance de ses fonctions. L'un des quatre banquiers répète pendant douze heures: *Messieurs, faites le jeu; le jeu est fait, rien ne va plus;* et au dernier mot de cette phrase éternelle, il tourne les cartes fatales. Impassibles dans la perte ou dans le gain, ces hommes conservent, au milieu des murmures, des exclamations douloureuses, un imperturbable sang-froid; machines animées, inaccessibles au plaisir comme à la peine, ils ne connaissent que les droits de la rouge, de la noire, et du terrible râteau dont leur main est armée.

A chaque coup, le corps penché sur la table qu'ils environnent, le cœur palpitant,

les joueurs fixent sur les cartes où est écrit leur sort un œil immobile. Jetez alors les yeux sur toutes ces figures, vous verrez à peine sur les unes une légère expression de plaisir; car il paraît que dans les momens où l'ame est agitée d'une manière si terrible, accessible seulement aux émotions violentes, elle ne s'ouvre que difficilement aux douces impressions de la joie; les autres montrent des traits que décompose la douleur, ou ce sombre désespoir qui, pendant qu'il couvre le front d'une horrible pâleur, fait errer sur les lèvres un horrible sourire.

J'avoue que souvent j'ai cherché, mais toujours vainement, à concilier les vues d'un gouvernement paternel et régénérateur, avec l'existence de ces maisons de jeu. On parlera, pour justifier la protection qui leur est accordée, de l'impossibilité d'étouffer dans les cœurs cette passion du jeu, ou plutôt cette cupidité qui l'alimentera toujours; des avantages que trouve la société à ce qu'on ne puisse se livrer aux excès où le jeu entraîne que dans des maisons sur lesquelles l'œil de la police est ouvert; de la facilité qu'elle a alors de découvrir des crimes qui viennent se dévoiler

dans ces maisons; enfin, de l'impôt indirect et volontaire que le gouvernement en retire.

Je crois cependant que ces établissemens sont d'une influence assez marquée sur la société pour fixer l'attention du souverain. Il suffirait de lui en faire connaître et les résultats avantageux et les terribles effets. Le tableau suivant me paraîtrait simple et vrai.

« Les maisons de jeu ont rapporté, pen-
« dant le cours de cette année, deux mil-
« lions au gouvernement. La police y a dé-
« couvert cent vols, dont les auteurs eus-
« sent ailleurs caché leurs traces, mais qui
« se sont trahis en jouant des sommes que
« leurs ressources ne pouvaient leur avoir
« procurées..... Sur ces cent vols, cinquante
« avaient été commis pour satisfaire cette
« passion funeste. Dix mille jeunes gens,
« l'espoir de respectables parens, ont perdu
« dans ces maisons, et leur réputation, et le
« sentiment de leurs devoirs; les uns sont
« morts pour la société, les autres en seront
« le fléau. Autant de pères de famille se
« sont laissés entraîner, et ont réduit leurs
« enfans à la mendicité. Mille négocians qui
« avaient éprouvé quelques pertes, ont cru

« les réparer en tentant la fortune ; neuf « cents ont fait banqueroute. Cent malheureux ont porté au jeu, dans lequel ils ont espéré trouver une ressource contre le besoin, les faibles débris de leur fortune ; ils ont tout perdu, et, pour se dérober à l'infamie, ils se sont donnés la mort....

Ce simple exposé, que la vérité seule aurait dicté, ne serait pas mis vainement, je crois, sous les yeux d'un monarque dont le cœur préfère à tout autre titre celui de père de son peuple.

LA BOURSE.

Après avoir jeté les yeux sur les maisons de jeu, l'observateur les porte naturellement et par analogie sur la bourse; plusieurs points de ressemblance l'autoriseraient même à confondre la réunion qu'il y aperçoit avec celles qu'il a remarquées dans les salles du Palais-Royal. C'est la même agitation, le même trouble; les figures expriment un même sentiment d'angoisse. D'un côté, la rouge et la noire; de l'autre, la hausse ou la baisse décident de la fortune de chacun; ici, ce sont les terribles refaits de trente et un que le joueur appréhende; là, il ne doit pas moins craindre les chances de malheur certain que ses fausses combinaisons lui auront fait tenter; des deux côtés, la perte et le gain se contre-balancent pendant quelque temps, jusqu'au jour d'une ruine totale qui doit nécessairement arriver.

On emploie à la bourse, comme au tripot, les mots de *bon joueur,* de *joueur hardi;* il serait facile de pousser plus loin la compa-

raison ; on doit cependant convenir qu'il existe entre ces deux endroits des nuances faciles à saisir. Les tripots sont ordinairement pleins de jeunes gens sans expérience, d'hommes perdus de réputation ; on n'y entre qu'avec honte et précaution. A la bourse, on ne voit que des pères de famille ; des négocians, des banquiers, mêlés de quelques intrigans, il est vrai, qui arrivent les uns dans leur équipage, les autres à pied : tous entrent la tête levée ; et le père qui, le matin, a fait à son fils un discours pathétique sur les suites terribles du jeu, qui l'a menacé même, s'il ne surmonte cette funeste passion, de le déshériter, vient à midi, à la bourse, accomplir involontairement sa menace.

Il existe encore, entre la bourse et une maison de jeu, une différence qu'il est bon de remarquer : au tripot, celui qui tient la banque ainsi que le joueur mettent toujours sur le tapis la somme qu'ils exposent. Alors le gagnant est assuré qu'aucun malheur supposé ne peut autoriser son adversaire à une honnête banqueroute ; mais à la bourse, comme la confiance seule préside à toutes les opérations, il arrive souvent que,

lorsqu'à la fin du mois il faut compter les différences, l'honnête agioteur mande chez lui tous les agens de change avec lesquels il a traité. Il leur déclare qu'il a joué avec un malheur effroyable, qu'il est ruiné; que cependant il veut faire honneur à ses engagemens, et que, se dépouillant de tout, il va leur compter vingt-cinq pour cent. Ses créanciers acceptent toujours sans dire un seul mot. D'abord, parce qu'ils savent que, dans une faillite, la première proposition est toujours la plus avantageuse; ensuite, parce qu'un éclat prouverait qu'ils ont fait une mauvaise affaire, ce qu'ils veulent surtout éviter; enfin, et c'est là la grande raison de leur modération, parce qu'ils n'ont aucun titre pour forcer leur débiteur à les payer. L'entrée de la bourse sera, le lendemain, interdite à l'homme aux vingt-cinq pour cent : voilà toute sa punition; il n'en marchera pas moins la tête levée; et il pourra même un jour inspirer de l'intérêt, en parlant *de ses malheurs*.

Les joueurs de bourse se réunissent en grand nombre, sur les quatre heures, dans les allées du Palais-Royal. Là, ils règlent le cours des événemens politiques. L'un, à

qui une baisse momentanée fait éprouver une perte énorme, se console en prouvant, par les plus beaux raisonnemens, que son opération était sagement combinée; l'autre se désole de n'avoir gagné dans cette baisse que cinquante mille francs; il accuse sa timidité, qui ne lui permet jamais de suivre ses inspirations.

Lorsqu'un homme, complétement ruiné par des pertes consécutives, ne voit plus de ressources que dans un crédit illusoire, alors il cherche à cacher avec soin les tristes résultats de ses opérations; il s'efforce de faire paraître sur sa figure une satisfaction qui annonce la prospérité de ses affaires; il ne parle que d'entreprises qui annoncent son opulence; il a soin surtout d'augmenter le train de sa maison, à mesure qu'il consomme sa ruine. L'homme qui possède trois cent mille francs de fortune, et à qui une hausse inattendue en enlève deux cents, doit le lendemain prendre une voiture; perd-il encore les cent mille qui lui restent, qu'il ait soin d'augmenter son état de maison d'un maître d'hôtel et de deux grands laquais dont l'emploi se bornera à orner le derrière de sa voiture; et s'il craint encore que son

crédit ne diminue, vite, une loge à l'Opéra ; et ses créanciers étourdis s'estimeront trop heureux d'avoir leurs fonds placés dans une si bonne maison.

On s'étonne du nombre de banqueroutes qui se déclarent tous les jours ; on devrait s'étonner plutôt de ce besoin que chacun semble éprouver de se créer une fortune dans un jour, dans un moment. Cette funeste manie égare tous les esprits : de là les opérations téméraires, les entreprises ruineuses : de là aussi nécessairement les faillites multipliées. Celui qui voudrait en connaître la quantité peut se dispenser de compulser les registres du tribunal de commerce; il n'a qu'à se rendre à la bourse, et il pourra toujours calculer le nombre des banqueroutes d'après celui des spéculateurs sur les effets publics.

Remarquez bien que vous ne verrez jamais se livrer à ce jeu condamnable ces hommes qui, initiés dans les secrets de la politique, pourraient seuls prévoir les variations que doivent éprouver les rentes de l'État; ils se croiraient coupables en se livrant à des spéculations dont la nature pourrait trahir les secrets du gouvernement. Quels

sont ceux qui vont se ruiner à la bourse? ce sont ces particuliers qui, se croyant de profonds politiques, entreprendront leurs opérations d'après les bruits que l'ignorance fait tous les matins circuler dans Paris. On conçoit sans peine que celui qu'une passion funeste entraîne dans une maison de jeu, y sacrifie jusqu'à sa dernière ressource; mais qu'un père de famille respectable, qui a péniblement amassé une honnête fortune, s'expose de sang-froid à l'anéantir dans un moment, voilà ce qu'on croirait difficilement, si chaque jour n'en offrait pas de nouveaux exemples.

FIN.

ERRATA.

Page	3, *lig.* 10,	ruineuse, *lisez* immense.
	9,	13, se dérober lui-même, *lisez* se dérober à lui-même.
	10,	19, toujours prêt, *lisez* toujours prêts.
	23,	1, d'avancer, *lisez* d'avance.
	27,	15, décide, *lisez* décèle.
	Id.	18, réclament, *lisez* réclame.
	28,	22, *la voiture*, lisez *sa voiture*.
	46,	24, ce marbre, *lisez* ces marbres.
	47,	19, ces chants, *lisez* ces champs.
	48,	5, cravatte, *lisez* cravache.
	54,	6, contrasté, *lisez* contraster.
	69,	7, couleur, *lisez* couleurs.
	Id.	20, admire, *lisez* admirent.
	87,	12, aux dépositaires, *lisez* à ceux qui ont fait le dépôt.
	89,	3, rappelle d'avoir, *lisez* rappelle pas d'avoir.
	Id.	20, capitalistes, *lisez* capitales.
	90,	7, celui, *lisez* ceux.
	108,	9, un siècle, *lisez* trente ans.
	131,	3, l'observation, *lisez* l'observateur.
	150,	5, devenu, *lisez* devenue.
	162,	8, province, *lisez* Provence.
	169,	13, ayiez, *lisez* ayez.
	195,	10, chaise, *lisez* chaire.
	214,	16, l'on *tombait*, lisez l'on se *jetait*.
	220,	2, M. Arnant, *lisez* M. Arnault.
	246,	12, le plus ingénieux *lisez* les plus ingénieux.
	Id.	30, L'*Epenthèse*, *lisez* L'*Epeuthèse*.
	293,	1, travaillant, *lisez* volant.
	300,	14,..... juste célébrité qui attire un nombreux concours, *lisez* juste célébrité. Elle attire un concours.
	304,	4, auteur, *lisez* acteur.

Page 315, *lig.* 24, ce soit, *lisez* ce sont.
322, 4, *supprimez* et.
323, 11, j'en sens, *lisez* je sens.
Id. 23, banquets, *lisez* banquettes.
332, 17, nationale, *lisez* musicale.
334, 13, gloire, *lisez* grâce.
337 11, reprendra, *lisez* veut-il reprendre.
339, 26, son talent, *lisez* son chant.
343, 24, parvenu, *lisez* parvenue.
352, 5, ...élégantes où se précipite, *lisez* élégantes? Où se précipite.
353, 1, connus, *lisez* communs.
356, 18, offrirait, *lisez* offrait.
359, 12, entend, *lisez* s'entend.
360, 4, chercha, *lisez* cherche.
361, 12, littérales, *lisez* libérales.
369, 3, Dalembert, *lisez* d'Alembert.
Id. 4, Clairant, Mairau, *lisez* Clairaut, Mairan.

445024

HF Jouhaud, Pierre
J8634p Paris dans le dix-neuvième siècle.

DATE. NAME OF BORROWER.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 12 03 05 11 021 6